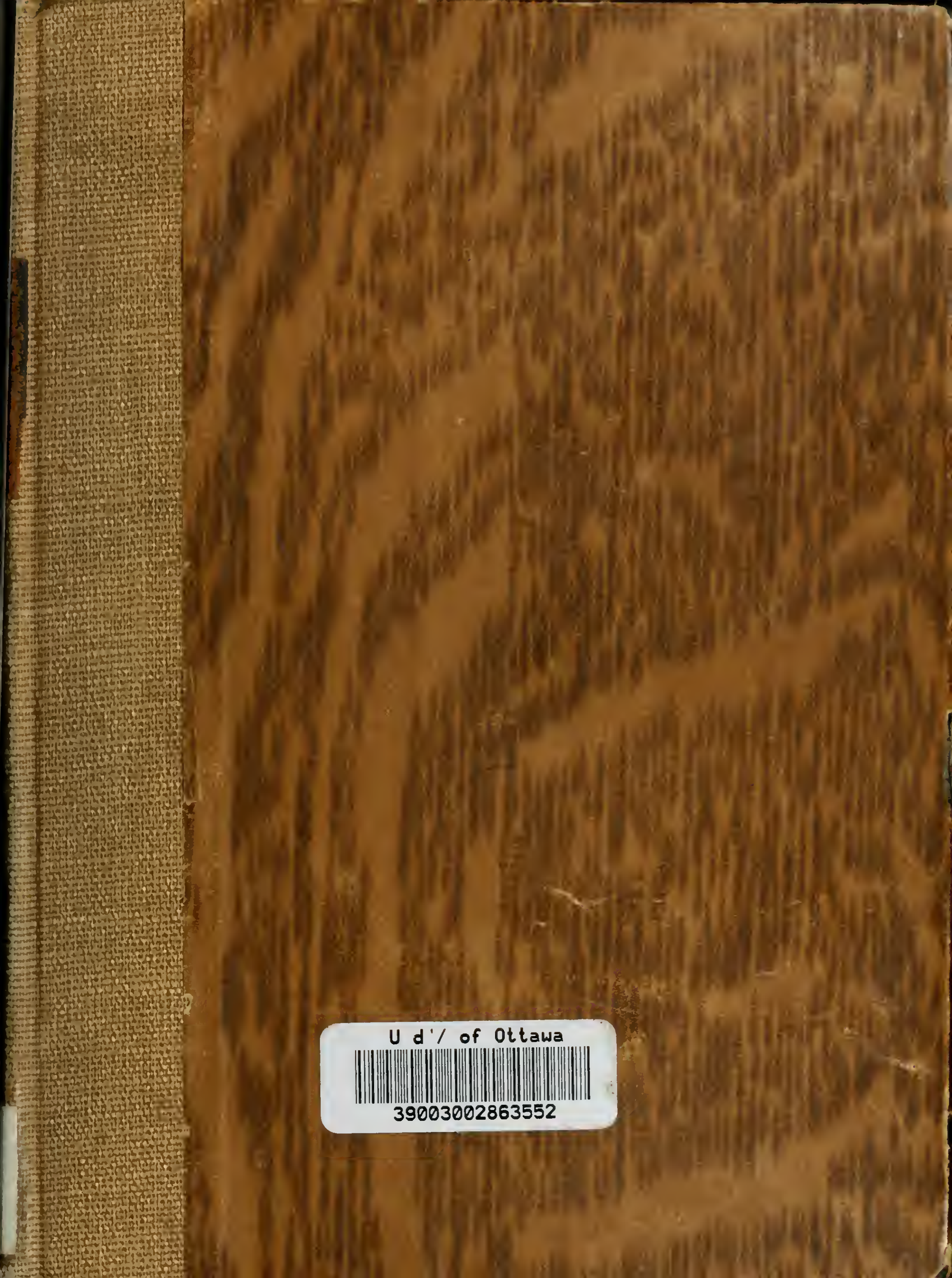

U d'/ of Ottawa
39003002863552

AUSONE

ET BORDEAUX

DU MÊME AUTEUR

Les Transformations politiques de l'Italie sous les empereurs romains. Paris, Thorin, 1884, in-8°... **4f 50**

Inscriptions de la vallée de l'Huveaune. Paris, Champion, 1887, in-8°.............................. **5 fr.**

Inscriptions romaines de Bordeaux. Bordeaux, Feret, 1887-1890, 2 vol. in-4°........................ **60 fr.**

Gallia, tableau de la Gaule sous la domination romaine. Paris, Hachette, 1892, in-12........... **3 fr.**

BORDEAUX. — IMP. G. GOUNOUILHOU, RUE GUIRAUDE, II.

PARIS. — RUE DE RICHELIEU, IOI.

CAMILLE JULLIAN

PROFESSEUR D'HISTOIRE A LA FACULTÉ DES LETTRES
DE BORDEAUX

AUSONE ET BORDEAUX

ÉTUDES SUR LES DERNIERS TEMPS
DE LA
GAULE ROMAINE



BORDEAUX
IMPRIMERIE G. GOUNOUILHOU
11, RUE GUIRAUDE, 11

1893

A M. ALFRED DANEY

MAIRE DE BORDEAUX

HOMMAGE RESPECTUEUX



La municipalité de Bordeaux fonda, il y a quelques années, un cours d'histoire régionale à la Faculté des lettres : le présent volume renferme quelques-unes des leçons que ce cours a provoquées. — Toutes ces recherches ont été faites directement sur les textes, les inscriptions ou les monuments ; on nous pardonnera de n'avoir point cité les sources : cela eût changé le caractère et l'apparence qu'on a voulu donner à ces études, simples conférences faites au public d'une Faculté. D'ailleurs, il sera facile de les retrouver dans une bonne édition d'Ausone ou dans les recueils d'archéologie locale. — Il serait injuste de ne point rappeler ici les pages écrites récemment par M. Gaston Boissier sur Ausone et son époque. Si nous les avions connues plus tôt, nous aurions sans doute renoncé à rédiger les nôtres.

Camille JULLIAN.

Bordeaux, *1er février 1893.*



Les deux meilleures éditions d'Ausone sont celles de SCHENKL (*Monumenta Germaniæ historica, auctores antiquissimi,* t. V, *pars prima,* Berlin, in-4°, 1883) et de PEIPER (*Bibliotheca* de Teubner, in-12, Leipzig, 1886); mais il est toujours utile de recourir aux éditions et aux commentaires de VINET (1re édition, commencée en 1575, terminée en 1580) et de SCALIGER (texte et *Lectiones,* 1575). Pour la *Moselle,* le dernier mot est dans l'édition donnée par DE LA VILLE DE MIRMONT (1889, Bordeaux, G. Gounouilhou, in-4°); voir, en tête de ce volume, la bibliographie complète des éditions d'Ausone : rien n'a paru depuis. — Pour Paulin de Pella, nous suivons l'édition BRANDES (*Corpus scriptorum ecclesiasticorum,* de Vienne, 1888); pour Sidoine Apollinaire, celle de LUETJOHANN (*Monumenta Germaniæ historica,* Berlin, in-4°, 1887). Les lettres de Paulin à Ausone ont été publiées en dernier lieu dans l'édition Peiper. — Les monuments épigraphiques et archéologiques se trouvent soit dans les *Inscriptions romaines de Bordeaux* (2 vol. in-4°, 1887-1890, Bordeaux, G. Gounouilhou), soit dans les publications de la *Société archéologique de Bordeaux* (t. I-XIV, Bordeaux, in-8°, 1874 et suiv.).

Sur la vie d'Ausone, on trouvera une bibliographie fort complète dans la *Bibliotheca scriptorum classicorum* de ENGELMANN et PREUSS (Leipzig, 1882), et, depuis cette date, la publication trimestrielle *Bibliotheca philologica classica* (paraissant chez Calvary, à Berlin). La chronologie des œuvres et de la vie est donnée par Schenkl et Peiper dans leurs éditions. M. PUECH a étudié spécialement les rapports entre Ausone et Paulin (*De Paulini Nolani*

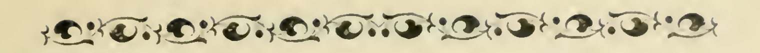
Ausoniique epistolarum commercio, 1887, Paris); voir encore BLÜMLEIN, *Ausonius und seine Vorbilder* (extrait des *Berichte des freien deutschen Hochstiftes,* 1890).

Sur la civilisation, la littérature et la religion au temps d'Ausone, il convient de consulter, parmi les plus récents ouvrages, surtout BOISSIER, *La fin du paganisme* (Paris, 1891, 2 vol.), et SCHULTZE, *Geschichte des Untergangs des Heidentums* (1887-92, 2 vol.); et parmi les ouvrages plus anciens, outre LE NAIN DE TILLEMONT, le livre de BUSE, *Paulin von Nola und seine Zeit* (1856, Ratisbonne, traduit en français par DANCOISNE, 1858, in-8°), et celui de RICHTER, *Das weströmische Reich besonders unter den Kaisern Gratian, Valentinian II und Maximus* (1865, Berlin). La vie sociale et le rôle de l'aristocratie ont été admirablement étudiés par FUSTEL DE COULANGES dans l'*Alleu* (1889, Paris) et l'*Invasion Germanique* (1891, Paris). Sur l'enseignement, il faudra compléter ce que nous disons, à l'aide de BOISSIER (*La fin du paganisme,* et, en outre, *Les Rhéteurs gaulois,* dans le *Journal des Savants* de mars 1884), de JULLIEN (*Les Professeurs de l'ancienne Rome,* Paris, 1885) et de HERTZBERG, *Histoire de la Grèce sous la domination des Romains* (t. III, trad. BOUCHÉ-LECLERCQ). Les rhéteurs aquitains ont été étudiés avec soin par COUTURE dans la *Revue d'Aquitaine* de 1858 à 1860.



PREMIÈRE PARTIE

LA VIE D'AUSONE



I

IMPORTANCE DE L'ŒUVRE D'AUSONE

PENDANT longtemps, les Gallo-Romains passèrent avant tout pour des hommes d'action. On les regardait comme des maîtres dans les deux arts où se manifeste le plus l'activité humaine, l'art de parler et l'art de se battre. C'étaient les premiers avocats de l'empire et les premiers guerriers du monde. De leurs talents poétiques, il est resté peu d'éloges et peu de traces. La littérature romaine des trois premiers siècles n'a pas reçu le moindre renfort important des penseurs ou des écrivains qui habitaient au delà du Rhône. Nos ancêtres fournissaient des rhéteurs à toutes les grandes écoles de l'Italie, aux tribunaux des empereurs et aux conseils de l'État; c'était dans les régions de la Loire et de la Seine que l'on recrutait de préférence la superbe cavalerie des corps auxiliaires : les Celtes furent, jusqu'à la dernière heure de l'empire, le plus solide rempart de cette Rome qui les avait domptés. Mais il ne vint pas de la Gaule des émules de Martial ou de Lucain; elle n'ajouta pas un fleuron à la gloire littéraire de la civilisation latine; pendant trois

siècles, les lettres romaines n'auront que deux provinces dignes d'elles : l'Afrique et l'Espagne. En Transalpine, on est encore trop jeune, trop ardent. A ces peuples, qui ne pouvaient renoncer du premier coup aux habitudes d'une indépendance bruyante et dissipée, il fallait tous les combats, ceux des camps et ceux de la parole.

Ce fut au IVe siècle que le sens poétique s'éveilla enfin chez les Gaulois, devenus plus calmes et de tempérament plus rassis. Mais alors, comme ils ne faisaient pas les choses à demi, comme leur race était, après celle des Grecs, la plus richement pourvue de dons naturels, il naîtra chez nous désormais, chaque année, une quantité prodigieuse de vers et de chants, et la veine ne s'appauvrira jamais. La terre française deviendra une terre pour toujours fertile en poètes ; elle en aura dans les temps les plus sombres de la domination barbare. La plus tard venue dans la littérature romaine, la Gaule la représentera le plus longtemps dans l'histoire du monde latin. C'est chez elle que seront les derniers poètes du nom romain, comme c'est aussi chez elle qu'apparaîtront au XIe siècle les premiers chanteurs du monde nouveau. Ne dirait-on pas que la Fortune romaine confia en dernier lieu à la Gaule, à la veille des invasions barbares, le flambeau des lettres latines ?

Un des premiers et des plus grands noms de la littérature gallo-romaine est celui du Bordelais Ausone. Nous possédons à peu près toutes les œuvres qu'il a voulu que la postérité conservât. Quoique vivant à l'extrémité de l'empire, ce ne fut

pas ce que nous appellerions de nos jours un poète de clocher. La Gaule entière l'admira; sa réputation franchit même aisément les limites de notre pays. Il fut lu, goûté, estimé des grands hommes et des esprits les plus sains de l'époque.

Ce qui importait davantage, il plut aux empereurs. Quand il publia ses écrits, ce fut sur la demande expresse d'un des bons Césars du temps, de Théodose. Le prince lui adressa un charmant billet : il avait lu autrefois des vers de lui; il les avait oubliés et désirait les relire; d'autres lui étaient inconnus, mais il en entendait parler si souvent, et de telle façon, qu'il voulait à tout prix en savourer la lecture. Théodose écrivant à Ausone imite Auguste écrivant à Horace; c'est dire qu'à la cour on jugeait le Bordelais digne d'un tel hommage souverain. La prière de l'empereur détermina Ausone à lancer ses vers dans le monde. Elle fut l'origine du recueil que nous possédons aujourd'hui. Le livre a reçu comme l'empreinte du sceau impérial; il a presque un caractère officiel.

De notre temps, Ausone a été fort méprisé; les érudits le négligent. Dans les histoires littéraires les plus répandues, il est la victime désignée aux plus mauvais traitements; on ne s'en occupe guère dans les histoires politiques. C'est manquer souverainement de justice à l'égard des anciens; c'est aussi faire preuve de bien peu de sens historique. Les savants de la Renaissance — infiniment mieux doués que nous de l'une et de l'autre qualité — avaient, au contraire, une vive affection pour Ausone.

Il a mérité d'être édité, commenté par deux des plus illustres savants du XVIe siècle, Vinet et Scaliger.

Ce n'est que tout à fait de nos jours qu'on est revenu, à l'égard d'Ausone, à de meilleurs sentiments, c'est-à-dire aux traditions de la Renaissance. Les Allemands apprécient Ausone, qui a vécu à Trèves et qui a si bien parlé de la Moselle. Il n'est pas rare qu'un professeur fasse là-bas sur notre compatriote une conférence émue : pour eux, c'est presque un ancêtre, et c'est toujours un ami. Coup sur coup, il a paru de ses œuvres deux éditions, l'une excellente, dans la grande collection des *Monumenta Germaniæ,* l'autre, un peu plus discutée, dans le recueil des auteurs classiques publiés par la maison Teubner. Les Bordelais n'ont point voulu demeurer en arrière des érudits allemands. On a vu ces temps-ci, à Bordeaux, un spectacle qui rappelle ceux que nous trouvons dans l'histoire littéraire du XVIe siècle. Un imprimeur et un savant se sont associés pour élever à leur compatriote un monument digne de lui. M. de La Ville de Mirmont a préparé, et M. Gounouilhou a imprimé une édition de l'œuvre principale du poète, *la Moselle,* et ce livre est un bijou typographique en même temps qu'un trésor de richesses scientifiques et un modèle de patiente critique.

Assurément, la poésie d'Ausone ne vaut ni plus ni moins que celle de ses contemporains ; elle ne mérite ni l'approbation d'un César connaisseur ni l'assentiment des vrais lettrés ; mais il y a dans ses vers quelque chose que nous trouvons rarement

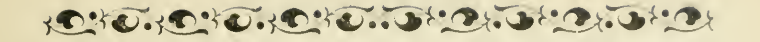
dans l'ancienne poésie latine : un accent personnel, une expansion intime, un je ne sais quoi de confiant et de familial que nous chercherions en vain chez Virgile ou Juvénal. Ne demandons pas aux poètes classiques de nous dire qui ils sont et comment ils ont vécu. Leur physionomie nous glisse sous les yeux; on ne les voit qu'à travers une poétique buée ou un nuage trompeur. En lisant Ausone nous sommes tout de suite transportés près de lui, nous vivons et nous sentons les événements et les sentiments de sa vie. C'est une autobiographie que son œuvre; elle nous fait entrer dans sa famille, dans le cercle de ses amis, dans l'assemblée de ses collègues. Avec elle, nous connaissons le caractère d'un homme et celui d'une époque. Cette poésie — d'apparence banale et insipide — nous place dans un milieu actif, intelligent, énergique, de l'existence duquel on ne se doute guère au premier abord.

On dirait que, même en se livrant à la poésie, la race gauloise n'a pas voulu mentir à sa nature et au renom qu'on lui avait fait; elle était trop pleine d'elle-même, trop débordante. Quand elle se mit à écrire, elle ne changea pas; elle ne put jamais faire abstraction d'elle-même; toutes ses œuvres portent l'empreinte de son individualité envahissante, de son *moi*, si je puis dire, attachant et turbulent. Hommes d'action, les Gaulois le furent même en vers. Ce qui domine chez le plus grand de leurs poètes du IVe siècle, c'est la note, je ne dirai pas égoïste, mais vivante, mais personnelle, l'amour de ce qu'il est, de ce qu'il a fait, de ce qui l'entoure.

Il ne rêve pas, il ne pleure pas, il ne se laisse pas aller au courant de capricieuses images; il voit, il vit; il est de son temps, il l'aime, il en parle. On sent, même chez ce poète, ce besoin d'activité, qui est l'essence du vrai Gaulois.

Essayons donc, à l'aide de ses écrits, de retracer la figure d'Ausone, qui est bien la plus vivante physionomie de poète gallo-romain qu'on puisse imaginer. Cherchons aussi à la replacer dans la famille où elle s'est formée et dans le monde où elle s'est encadrée.





II

LA FAMILLE D'AUSONE

La famille dans laquelle il naquit était toute gauloise. Le sang en était pur d'alliage étranger. Elle renfermait des représentants des deux races qui depuis dix siècles vivaient côte à côte sur les bords de la Garonne, et dont l'union formait alors la grande nation des Gaules : les Celtes et les Aquitains. Mais les traditions celtiques étaient de beaucoup les plus fortes dans la maison du poète. Il se montre à nous presque comme un Gaulois de vieille souche, ayant encore, au beau milieu du IVe siècle, le pieux souvenir de la langue, des dieux et des traditions celtiques. Son nom d'*Ausonius*, qu'il tenait de son père, est regardé par les grammairiens de nos jours comme un nom gaulois.

Son père était né à Bazas, mais il a vécu à Bordeaux, et il est possible que sa famille fût originaire de cette cité. Il parlait assez mal le latin; le gaulois était sans doute sa langue familière. Du côté maternel, l'origine d'Ausone était aussi nette, le sang aussi pur. Son grand-père Agricius, qu'on regardait comme une sorte de Génie domestique,

appartenait à une antique et noble lignée du peuple des Éduens; c'était une descendance dont on avait le droit d'être fier. Les Éduens furent longtemps célèbres entre tous les Gaulois; au temps de Jules César, ils passaient pour la plus grande et la plus civilisée des nations celtiques; leur pays était un centre littéraire de premier ordre, peut-être un ardent foyer de druidisme. Sous les lois de Rome, ils n'avaient rien perdu de leur importance, rien changé à leur caractère. Le grand-père d'Ausone, un des premiers citoyens de sa nation, ne démentait point son origine; il demeura fidèle aux coutumes de ses ancêtres. Je me le figure volontiers comme un des derniers représentants de cette noblesse sacerdotale et de cette discipline hiératique qui dominaient en Gaule au moment de la conquête. Sous le règne des empereurs gallo-romains, de Victorinus et de Tétricus, Agricius se mêla beaucoup trop à la politique militante. Il fut dépouillé de ses biens, proscrit. Il dut s'exiler à l'autre extrémité de la Gaule, à Dax, où il vécut assez misérable. Sa situation devint si pénible que, pour gagner quelque argent, il dut, paraît-il, mettre à profit sa science, — cette haute science religieuse qui avait jadis rendu sa nation si célèbre et que les derniers des druides prostituaient alors sournoisement dans les campagnes et les faubourgs. — Il fit comme eux; il devint astrologue et sorcier. Beaucoup de ces nobles et de ces prêtres, qui, du temps d'Ambiorix ou de Vercingétorix, eussent été les arbitres des nations et les ministres autorisés des dieux de la patrie, vivaient à l'ombre, et, loin des

regards jaloux du gouvernement romain, travaillaient à dire la bonne aventure, à vendre d'étranges recettes et à consulter les étoiles. A la souveraineté politique avait succédé pour eux une mystérieuse popularité de carrefours.

Ausone nous apprend qu'Agricius voulut par avance écrire sur des tablettes toute la vie de son petit-fils. Puis, il avait cacheté le livre avec soin et se refusa toujours à le montrer. Craignait-il de compromettre, par un échec domestique, sa réputation de prophète? Pas le moins du monde. S'il agit ainsi, nous dit Ausone, ce fut par pure discrétion; mais, un beau jour, la mère du poète — deux fois curieuse, et comme femme, et comme fille de sorcier — déroba et lut les tablettes où étaient tracées les destinées de son enfant. Le renom d'Agricius n'eut point à souffrir, ses prophéties étaient en train de s'accomplir. Il avait prédit qu'Ausone serait consul: Ausone le devint.

En tous cas, si les prédictions de son aïeul n'ont point décidé de l'avenir d'Ausone, je crois que l'influence d'Agricius et des traditions celtiques ont fortement contribué à façonner son âme et à former son talent. Ausone est avant tout un Gaulois, par son esprit, par sa bonne humeur, par sa franchise, par son infatigable activité, par sa curiosité sans cesse en éveil. Il recevra aussi de ses parents une très grande vigueur corporelle. Ses ancêtres et lui-même sont morts nonagénaires. Mais il tiendra d'eux, surtout, le culte des choses gauloises, le respect des souvenirs nationaux, l'amour de la patrie

municipale. Il parle, il s'habille, il pense en romain, mais ce sera toujours un Celte, le vigoureux représentant d'une race demeurée vivante, forte, laborieuse et originale, même après quatre siècles de domination latine.

Mais, hâtons-nous de le dire, cette famille avait accepté l'empire des Augustes et la civilisation du Latium avec sincérité, plaisir, enthousiasme. Accepter est même inexact. Ce monde des Ausones ne comprend pas, ne peut supposer un état de choses dont seraient exclus Rome, le règne de ses lois, le culte de son histoire et l'amour de ses poètes. Ce sont aussi bien de vrais Romains que de vrais Gaulois. Ils unissent admirablement en eux ces deux principes qui semblent hostiles et dont la conciliation fut le chef-d'œuvre du régime impérial : le patriotisme romain, l'amour-propre national. Il y a des siècles qu'on n'entend plus de cris de révolte et que les derniers mécontents sont morts. Il peut se faire qu'Agricius et les siens aient été, au IIIe siècle, les partisans actifs d'un empire gallo-romain, mais la pensée d'un démembrement leur a toujours été étrangère ou leur a paru ridicule et sacrilège. En tout cas, un siècle plus tard, la monarchie reconstituée n'aura pas de serviteurs plus dévoués et plus intelligents que les descendants du noble Éduen. Les empereurs de ce temps, hommes de bon sens et d'esprit, mettront sans cesse à profit leurs brillantes qualités de tête et de cœur.

Le père d'Ausone, qui exerçait avec succès la médecine, fut, grâce sans doute à l'appui de son

fils, élevé par l'empereur Gratien à la dignité de préfet d'Illyrie. Ce n'était pas une sinécure; il avait à gouverner la Grèce, la Macédoine, tout le pays qui s'étend des bords du Danube à ceux de la Méditerranée, et cette région se trouvait en ce moment dans une situation fort difficile, menacée de tous les côtés par les Barbares, inquiète, presque désorganisée. Pour mériter un poste de ce genre, le père d'Ausone avait certainement d'autres titres que la gloire et l'influence de son fils, et d'autres qualités que celles de citoyen zélé et de Gaulois dévoué à l'empire. Il avait laissé deviner qu'il saurait être, à l'occasion, un juge intègre et un vaillant gouverneur.

Ce fut du reste un caractère d'élite que ce médecin bordelais; il était quelque chose de plus qu'un homme intelligent et actif : il était, dans toute l'acception du mot, un grand honnête homme, un vrai sage, qui rappelait à ses contemporains les stoïciens de l'ancienne Grèce et les philosophes amis de Marc-Aurèle. Son fils en parle avec une touchante admiration :

« Dieu a voulu qu'il vécût deux fois onze olympiades (c'est-à-dire quatre-vingt-huit ans), après » avoir eu une vieillesse honorable et paisible. Tout » ce qu'il a voulu, il le vit réussir; tout ce qu'il a pu » souhaiter lui est arrivé à son gré : non pas que le » destin ait été trop indulgent pour lui, mais parce » qu'il sut toujours être modéré dans ses désirs. Ses » contemporains le comparaient aux Sept Sages, » dont il mit la doctrine en pratique, car il aima » mieux vivre que de discourir à la manière des

» philosophes. Il eut le don de prolonger les vies » des hommes par les ressources de son art, et de » multiplier les retards imposés au sort fatal. De là » viennent le respect qui s'est attaché à son souve- » nir, et cette louange qu'il a méritée de son siècle : » Ausone ne se modelait sur personne, personne » maintenant ne peut l'imiter. »

Nous avons dit qu'il était médecin. La Gaule le regardait comme le premier dans son art. A lire les œuvres des médecins de ce temps, on voit que l'héritage de Galien était tombé en des mains bien indignes. On peut affirmer qu'il n'est rien de plus misérable que la thérapeutique du IVe siècle, et on a le droit de la traiter de ridicule et d'absurde; mais le ridicule qu'elle mérite doit épargner ceux qui l'exercent. En dépit des insanités de tout genre qu'ils enseignaient, c'étaient de très honnêtes gens que les médecins bordelais, et des praticiens très sérieux, quoique fort inhabiles. Le père d'Ausone est un modèle à proposer même aux hommes de nos jours : c'était par amour du prochain qu'il travaillait. Il tenait peu à s'enrichir; dans la médecine, il cherchait toujours l'occasion de diminuer la somme de douleurs et de misères qu'il voyait autour de lui. Voici en quels termes son fils le fait parler :

« Ni riche ni pauvre, je fus économe sans être » sordide; ma manière de vivre, mes habitudes, mes » mœurs, je n'ai jamais rien changé. J'ai offert gra- » tuitement le secours de mon art à tous ceux qui » me l'ont demandé, et mes soins n'allaient point » sans la charité. J'ai tâché de répondre au jugement

» des gens de bien; jamais je ne fus content de moi » en me prenant moi-même pour juge. Les services » de diverse nature que je dus rendre, je les dis- » pensai suivant les personnes, les mérites ou les » circonstances. Je me tins à l'écart des procès; je » n'accrus ni ne diminuai mon bien. Nul n'a dû sa » perte ni à ma dénonciation ni à mon témoignage. » Je n'eus point d'envie, de désir ni d'ambition. Jurer » ou mentir, ce fut pour moi la même chose. J'ai » cultivé l'amitié avec une foi sincère. J'ai reconnu » que l'homme heureux n'était pas celui qui avait ce » qu'il voulait, mais celui qui ne désirait pas ce que » le destin lui refusait. Je ne fus ni obséquieux ni » bavard. Je regardais au-devant de moi sans pénétrer » ce qui était caché par une porte ou par un voile. » Je n'ai point forgé de bruit qui puisse déchirer la » réputation d'un honnête homme; même les rumeurs » véridiques, je les ai cachées. J'ai banni colère, vain » espoir, soucis inquiets, fausses joies des biens du » monde. J'ai fui le tumulte, les amitiés menteuses » des puissants. Je n'ai point pensé que ce fût un » mérite de ne point faillir, et aux lois j'ai préféré » les bonnes mœurs. »

N'est-ce pas là, en quelques mots, un admirable code de morale, un précieux règlement de caractère? L'homme qui mena une telle vie mérita bien d'être comparé par les siens, dans un jour de respectueux enthousiasme, aux sages les plus illustres du monde antique. Même, il avait quelque chose qui manqua souvent à ces sages : il avait cette charité modeste et sereine qui vint, un peu tardivement, orner et

adoucir les vertus païennes. Le père d'Ausone était païen, en effet, et peut-être assez attaché aux vieilles croyances. Il ne paraît point que le christianisme ait été pour rien dans l'éveil de sa charité ou la formation de sa vertu; il a tenu toutes ses qualités de la douceur native de son âme et de la pratique de la philosophie.

La vie et la conduite du vieil Ausone eurent sur son fils une grande influence. Notre poète trouvait, en la personne de l'homme qu'il aimait si tendrement, le plus sain des exemples et le plus beau des modèles. Toute sa vie, il cherchera à ne se montrer inférieur ni en bonté ni en sagesse au digne médecin de Bordeaux. Comme son père, il servit bien son pays, même au détriment de son repos; comme lui, il évitera tout ce qui est bassesse, avarice, intérêt. S'il a été un homme de bien, un citoyen actif et loyal, un magistrat intègre, c'est à son père qu'il le doit.

De sa mère, il nous parle peu, bien qu'il ait longtemps vécu près d'elle. C'était une bonne femme de ménage, veillant de près à l'éducation de ses enfants, douce, toujours occupée, peut-être un peu trop sérieuse. Ausone a du reste vécu dans une atmosphère grave et de travail honnête. Dans ce milieu actif et sage, les femmes ont été à la hauteur des hommes. Parfois même je les voudrais plus enjouées, plus vives, plus souriantes. La vie de sa mère s'est passée à élever la famille et à filer la laine; sa femme, sa sœur ont fait de même. Son aïeule (la femme du devin) était d'une rare austérité;

on dirait même qu'elle a quelquefois tyrannisé les siens de sa morale et de ses reproches. La belle-sœur d'Ausone administrait ses biens, dont un mari paresseux lui abandonnait la gestion. Quelles existences laborieuses dans toute cette bourgeoisie! Deux de ses tantes refusèrent de se marier : l'une, pour vivre durement dans l'épargne et l'économie; l'autre, pour étudier « à la manière d'un homme ». Celle-ci fit de la médecine, et avec trop d'ardeur, car elle gagna à ses connaissances la haine des plus légitimes plaisirs. Voilà des femmes qui n'avaient certes pas besoin d'être émancipées! Il nous faut sourire de pitié quand nous entendons déblatérer sur la triste condition des femmes dans l'antiquité, et répéter, à propos de leurs misères, tant d'insipides mensonges. Qu'on lise l'œuvre d'Ausone, et on verra qu'elles ne vivaient ni en recluses ni en servantes. Quand elles cherchaient l'indépendance, ce n'était pas pour y trouver le repos et l'oisiveté.

On comprend que, dans cet air de probité qu'il a respiré dès l'enfance, Ausone ait pu devenir un homme de caractère et d'une imperturbable vertu; mais on peut se demander aussi ce qui l'a fait poète et professeur. Ce milieu sage et froid n'invitait guère à la lecture de Martial et à l'adoration de Virgile. Heureusement qu'il eut près de lui, à côté des maîtres de sagesse, un charmant initiateur des lettres; qu'il subit de très bonne heure, en même temps que l'influence paternelle, celle d'une nature plus ardente et plus séduisante, de son oncle, le poète et rhéteur Arborius.

Arborius fut pour Ausone, ainsi qu'il aime à le redire, un second père, ce que lui-même devait être plus tard pour saint Paulin de Nole. Il ouvrit son âme comme à une seconde existence :

« J'ai rempli un devoir de piété en invoquant » d'abord mon père et ma mère, mais je m'accuse de » ne nommer Arborius que le troisième. Le men- » tionner en premier lieu, avant mon père, certes, » c'eût été un crime pour moi, et cependant c'est » aussi presque un crime que de ne point le placer » le premier. Frère de ma mère, intime ami de mon » père, tu as été pour moi à la fois un père et une » mère. Mon berceau, mon enfance, ma jeunesse, » mon âge mûr, tu leur as donné l'ornement de ces » arts qu'il est si doux d'apprendre. »

C'était sans contredit un homme de haute valeur, une intelligence richement douée que cet Arborius. A l'âge de vingt ans, on le regardait comme un des avocats les plus brillants de l'épôque. Ses plaidoyers étaient autant de triomphes. De toutes parts, on recourait à son éloquence. Les villes de la Gaule du Sud-Ouest se l'arrachaient. On l'appelait même, pour les grandes affaires, auprès des tribunaux espagnols. Établi à Toulouse, il enseignait la rhétorique dans une chaire officielle. Ses cours ne souffraient pas de l'incroyable activité de sa vie. La savante cité de Toulouse, parfois difficile dans le choix de ses maîtres, était fière de celui-là. A ses heures perdues, il s'amusait à faire des vers. Mais Arborius n'était pas seulement un professeur de premier ordre, un avocat éloquent et passionné, c'était encore un

homme fort habile et grandement ambitieux. Le talent est un don précieux : il n'est cependant pas défendu de le rehausser par un titre, de le dorer par quelque ornement extérieur. Arborius le savait à merveille; il se maria richement et dans une famille de la noblesse. A Toulouse, il cultiva l'amitié des grands, et, comme il s'y trouvait alors des parents de l'empereur Constantin, il s'arrangea pour se lier avec eux. Un si beau génie, aidé par une ambition si prévoyante, devait mener Arborius très haut et très vite. Constantin appela le jeune homme à la cour et le chargea de l'éducation de son fils, un des futurs maîtres du monde. C'est exactement la carrière que suivra Ausone, mais plus lentement, avec moins d'éclat. Ce faîte de gloire que son neveu n'atteignit qu'au seuil de l'extrême vieillesse, Arborius y était arrivé même avant la pleine maturité de l'âge et de l'esprit. A trente ans, il pouvait passer pour un des heureux de ce monde. Il avait les richesses, le renom, le talent, de solides amitiés, un intérieur sûr et la jeunesse, qui ajoutait un charme à toutes ces choses. Il lui était permis d'aspirer aux plus hautes charges de l'empire. Peu d'hommes de ce temps unissaient à un tel passé de telles espérances. Tout cela, gloire et bonheur, ambition et travail, fut soudainement brisé par la mort.

Or, cet Arborius fut le maître d'Ausone et son éducateur le plus dévoué. Les heureuses dispositions de son neveu le séduisirent de bonne heure; il l'avait pris en affection dès sa plus tendre enfance. Ausone le médecin abandonna volontiers à son beau-frère

l'instruction de l'enfant, qui vint rejoindre son oncle à Toulouse : « Remis entre tes mains, » dira plus tard le poète, « dès mon premier âge, j'eus le don de te » plaire; tu disais, en m'appelant ton fils, que je te » suffisais; tu affirmais que je serais ta gloire et celle » de mes parents; tu as dicté les paroles qui devaient » être inscrites dans le livre de mes destins. » De tous les souvenirs de son enfance, celui d'Arborius fut pour Ausone le plus fidèle et le plus vivant. Cette carrière si brillante, à laquelle une fin prématurée était venue donner comme un nouvel éclat, avait fortement frappé sa jeune imagination. Il parle de lui avec la même émotion que de son père. Que de fois, dans les rêves d'une adolescence enthousiaste, il a dû penser en lui-même : « Je serai comme » Arborius! » On peut dire que l'avocat de Toulouse a mis au cœur d'Ausone l'ambition et l'amour de la gloire, de la gloire littéraire d'abord, de la gloire politique ensuite. Il a pour ainsi dire fait jaillir l'étincelle qui guidera sa vie.

Voilà, semble-t-il, de quelles influences Ausone a été entouré. Il est né dans une vieille et noble famille gauloise. Son père fut un sage à la manière antique. De toutes parts, il ne reçut que des leçons de travail. Il a été élevé par un oncle jeune, ardent, plein de talent, de renom et d'ambition. Il est d'une race forte et active, et il trouve dans son milieu, à côté de l'amour de toutes les vertus, le culte de toutes les gloires.

Voyons comment il profita de ces exemples et de ces leçons.



III

AUSONE ÉTUDIANT ET PROFESSEUR

Ausone naquit vers l'an 310. Constantin régnait alors sur la Gaule. C'était le moment où la domination romaine inaugurait dans notre pays une ère nouvelle. Après les malheurs sans nombre qui l'avaient accablée à la fin du IIIe siècle, invasions, révoltes, incendies et carnages, la Gaule se reposait enfin. De nouveau, elle se livrait avec bonheur aux travaux de la paix, elle s'essayait à retrouver la prospérité du second siècle. Les villes secouaient leur torpeur. Une vie d'activité tranquille recommençait pour elles. Les écoles se repeuplaient. De grandes Universités se fondaient, notamment celle de Bordeaux. Les persécutions ne sont plus à craindre. Le monde gaulois goûte les bienfaits de la paix religieuse en même temps que ceux de la paix politique. Pendant un siècle environ, depuis Constantin jusqu'à Théodose, l'Occident romain jouira d'une assez grande tranquillité. L'empire est réorganisé à l'aide de principes nouveaux, et son organisation est admirable de régularité et de précision. On reprend l'offensive aux frontières. Les

légions retrouvent des généraux qui ne sont pas inférieurs à Trajan et à Corbulon. L'ennemi, dans les plus mauvais jours, ne s'aventure guère au delà de la Marne. Les révoltes sont rares à l'intérieur. Le brigandage, sans disparaître, se ralentit. Ce n'est pas assurément l'âge d'or des Antonins, mais enfin, c'est un siècle où il n'est point triste de vivre. Les grandes alarmes en sont bannies. Les consciences ont moins à souffrir. Les corps et les âmes respirent et ne sont plus sur ce qui-vive éternel qui exaspéra les contemporains de Dèce et de Valérien. C'est un siècle qui a vu de grandes choses, comme la popularité de l'enseignement et des écoles; où il s'est élevé d'assez beaux monuments, comme ceux de Trèves et de Reims, et qui a produit, même au sein du paganisme, des esprits d'élite et de vrais écrivains, comme Symmaque. Julien, Ammien Marcellin. Durant quatre générations, la civilisation romaine, si affaiblie au IIIe siècle, se réveille et montre dans son arrière-saison une étonnante vitalité.

Ausone n'est donc pas une exception dans son temps. Par sa vie, son caractère et ses œuvres, il sera bien dans le ton du siècle. C'est une âme confiante et sereine, un esprit calme, de sens rassis, amoureux de liberté et de tolérance, un homme d'ordre, de sagesse et de bon sens.

Son enfance et son adolescence furent calmes et studieuses, comme devait l'être sa vie entière. Vers l'âge de huit ans, il fut mis à l'Université de Bordeaux. On verra plus loin que, dans les grandes

écoles de ce temps, on enseignait tout, depuis la lecture jusqu'au droit; on y parcourait le cycle complet des études; on y trouvait à la fois l'école primaire, le lycée et la Faculté. C'était un grand avantage pour les jeunes gens. Ils s'attachaient à cette école, où ils demeuraient près de vingt ans. Elle devenait pour eux une seconde famille. Certains d'entre eux ne l'ont même jamais quittée : après y avoir travaillé comme élèves, ils y ont enseigné comme maîtres. L'Université leur était un nouveau foyer, une petite patrie, pleine de livres et d'amis, agréable et bien close, où leur amour propre, doucement caressé, trouvait de paisibles habitudes et de familiales admirations. Il n'est point rare de voir ce spectacle dans quelques modestes Universités d'Allemagne, qui paraissent si ennuyeuses aux étrangers, et que les maîtres ni les élèves ne savent cependant jamais quitter, tant ils en aiment la patriarcale monotonie. Si l'empereur n'était venu arracher Ausone à son école, il s'y fût acoquiné toute sa vie. Encore y passa-t-il près de quarante ans, sur les bancs des élèves ou dans la chaire du professeur.

Ce fut à l'Université de Bordeaux qu'il apprit à lire et à écrire. Il se montra tout de suite excellent écolier, sauf en un point : il fut très rebelle, dans son enfance, à l'enseignement du grec, qui tenait cependant, chez les Gaulois, une fort large place dans le cours des études. En revanche, il fit des vers de très bonne heure, il apprit la grammaire et la rhétorique des professeurs les plus célèbres de son temps, cela sans dédaigner les sciences les plus

austères. Il sait un peu de tout, il parlera un peu de tout dans ses œuvres. Pour bien commenter sa *Moselle*, il est bon d'être universel. Un de ses maîtres les plus chers et les plus écoutés, Staphylius, l'initia à l'histoire et « aux trésors recélés dans les six cents livres de Varron ».

Vers l'âge de douze ou treize ans, il fut appelé à Toulouse, auprès de cet Arborius qui, si jeune encore, était la gloire et l'honneur de sa famille. Arborius va décider de sa vocation. Il en fait un poète, un avocat, un professeur. Il lui donne plus : le démon de l'ambition. De brillants présages commencent à faire comme une auréole autour du jeune Ausone. Son oncle déclare qu'il sera un des héros de sa race ; son grand-père l'astrologue prédit qu'il arrivera au consulat, c'est-à-dire au premier honneur du monde romain.

Voilà notre Ausone, à vingt-cinq ans, de retour à Bordeaux. Il est ardent, enthousiaste, ambitieux. Il a une petite célébrité de municipe ; il a déjà connu les enivrements d'un renom d'écolier. Tout lui sourit dans la vie qui commence. Son premier pas dans le le monde est facile : on lui confie une chaire de grammaire dans cette Université où il a été un si brillant élève et où il va devenir, dans les espérances de ses anciens maîtres, un professeur accompli. Il a la passion de la gloire et ne rêve que de continuer à marcher dans la vie comme dans une promenade triomphante.

La désillusion arriva bien vite. L'existence tarda longtemps à tenir envers Ausone les promesses

qu'elle semblait lui avoir faites. Les années se succédèrent rapidement et se ressemblèrent toujours. Trente ans se passèrent sans que nulle gloire nouvelle vînt s'ajouter aux précoces gloires de son adolescence. J'imagine que son âme ardente et active connut trop souvent la tristesse des intimes déboires et les rancunes d'une ambition comprimée. Il dut traverser de sombres heures quand il sentit arriver la fin de la jeunesse ; quand, au seuil de la quarantième année, il s'aperçut que, de tous les beaux rêves souriants d'autrefois, il lui restait à peine un lointain souvenir.

Il a peut-être accusé maintes fois son siècle et la destinée. C'était un siècle calme, régulier, presque froid et monotone que celui dans lequel il vécut. Il était bien fait pour briser les élans trop rapides ou décourager les ambitions précipitées. La société civile était aussi bien classée que la société militaire. Elle avait ses cadres, ses ordres, ses échelons. Chacun y était étiqueté. Bien peu de place y était laissée à la surprise et à l'engouement. Dans toutes les administrations, dans tous les collèges, et les dieux savent s'il y en avait alors dans ce monde de fonctionnaires, chacun montait à son tour, sans hâte et sans trouble. Les Arborius étaient des exceptions. A vingt-cinq ans, Ausone était professeur de grammaire à l'école de Bordeaux ; à cinquante-cinq ans, il y était professeur d'éloquence. Voilà le seul changement que lui avaient apporté trente années d'existence. Je n'insiste pas sur les fonctions municipales qui lui furent confiées ; il était décurion, c'est-à-dire

membre du conseil de ville; il administra même Bordeaux un instant en qualité de magistrat. C'était peu de chose pour un homme à qui les destins avaient promis le consulat. L'ambitieux rhéteur dut accepter ces honneurs comme de simples pis aller. Il était dans la position de ces professeurs de Facultés qui rêvent le portefeuille de ministre et doivent, en l'attendant, se contenter d'un siège au conseil municipal. Ce qui change le moins dans l'histoire des hommes, ce sont leurs ambitions et leurs déboires.

On peut croire que, si Ausone avait été un intrigant, un habile à la façon de son oncle Arborius, il eût percé plus vite, il eût cherché à débarrasser son ambition des entraves de l'avancement officiel. Mais rappelons-nous que s'il avait été l'élève d'Arborius, il avait reçu et recevait encore de son père le médecin des exemples de sagesse et de modération. Il avait soif d'honneurs, mais son père, qui vivait près de lui, devait lui rappeler sans cesse le goût de la vertu.

Il se résigna donc, et, pendant trente ans, se contenta à Bordeaux d'une demi-gloire, d'un horizon limité et d'une célébrité locale. Nous ne le voyons mêlé à aucun événement politique. Il renonça même, pour se consacrer tout entier à ses élèves, aux succès bruyants du barreau. Aussi, malgré les lassitudes de sa volonté, malgré les heures d'énervement, ne cessa-t-il pas une minute de faire son devoir. Il fut un admirable professeur, plus solide que brillant, plus sensé qu'éloquent, plein d'esprit et d'enjouement,

mais sûr, sans charlatanisme. A l'Université de Bordeaux, il semble avoir été assez longtemps éclipsé par son compatriote Minervius, que l'on comparait dans le monde entier à Quintilien et à Démosthène, et dont la gloire n'était pas moins grande à Rome et à Constantinople que sur les rives de la Garonne. Cependant Ausone ne témoigna pas à l'égard de ce collègue, qui fut son maître, la moindre jalousie. Ce qui le montre bien, c'est que nous connaissons Minervius surtout par ce qu'Ausone nous a dit de lui. Voilà un rare exemple de franche camaraderie. Il en parle avec une admirable sincérité et une expansion touchante. On devine qu'il s'est résigné sans peine, à vivre à côté de lui comme un collègue inférieur, *collega minor*.

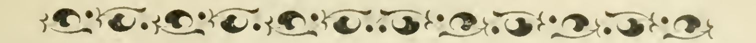
J'aime à le répéter : quoi qu'il ait pu penser dans ces moments de rêveries mélancoliques auxquels sont exposés tous les ambitieux, même les Gascons et les Bordelais, Ausone fit parfaitement son métier de pédagogue, pénétré de ce sentiment du devoir qui était dans les traditions de sa famille. Il l'avoue ingénument : les débuts furent difficiles et le succès ne vint pas toujours récompenser l'effort, mais il finit par se faire à cette vie et par aimer sa besogne. Dans une épître à son petit-fils, qui est une œuvre charmante, il rappelle avec une douce émotion les plaisirs de l'enseignement et le temps où il formait la jeunesse :

« J'ai nourri moi-même, de mes leçons, beaucoup » de tendres enfants; je les réchauffai dans mon sein, » je déliai leurs murmures : c'est moi qui arrachai

» leurs tendres années aux caresses des nourrices...
» Puis, quand la sève de la puberté les couvrait de
» son duvet, je les amenais à la morale, aux arts
» libéraux, à l'éloquence. Cependant leur tête refusait
» de porter le joug, et leur bouche se détournait du
» mors qu'on leur présentait. Une modération bien
» difficile à acquérir, un rude apprentissage, un
» succès rare qui ne peut résulter que d'un bon
» usage, une douce critique pour venir à bout d'une
» jeunesse indocile, voilà tout ce que j'eus à sup-
» porter; mais un jour vint où l'ennui même eut son
» charme, où la force d'une bonne habitude adoucit
» le travail. »

Pendant ces trente années d'enseignement, Ausone, tout entier à sa chaire, a dû peu travailler pour lui-même. Aucune de ses œuvres importantes n'est de ce temps. Son instinct de poète s'assoupit dans cette vie régulière et monotone qui endormait toutes les ambitions.





IV

AUSONE HOMME POLITIQUE

Mais enfin tant de patience et de tels efforts de labeur trouvèrent leur récompense. Sans y penser, en travaillant par amour du devoir, Ausone travaillait pour sa gloire. On finit par connaître dans la Gaule, à la cour même de Trèves, ce professeur accompli, si consciencieux, si savant, si délicat. Un beau jour, Ausone reçut de l'empereur Valentinien l'ordre de se rendre près de lui : il était chargé de faire l'éducation de Gratien, l'héritier de l'empire. C'était en 369. Il avait bien près de soixante ans. Il pouvait songer à la retraite. La vie semblait finie pour lui. Il avait le droit d'oublier pour toujours les audacieuses prédictions faites à sa jeunesse. Maintenant, d'une façon presque subite, commence pour lui une seconde vie, qui s'annonce pleine de renommée et d'honneurs.

Ausone consacra sept années à l'éducation du jeune Gratien. Comment il la fit, quels furent ses principes et les règles de sa conduite, nous ne le savons guère. Il n'a point tenu à nous le dire. Cet homme, qui fut assurément un excellent pédagogue

et le maître de tant de gens illustres, n'a pas laissé le moindre traité d'éducation. La valeur de sa pratique lui parut suffire à sa gloire. Nous ignorons comment il s'y prit pour former son impérial élève et, aussi, pour se faire bien voir à la cour. Toujours est-il qu'il réussit à souhait dans l'une et l'autre tâche. Pendant sept années, aucun nuage ne s'éleva entre l'empereur et le précepteur. Cela fait leur éloge à tous deux, car je ne puis croire qu'Ausone ait mis de son côté trop de complaisances ou de flagorneries. Ce Gascon spirituel et habile paraît incapable d'une flatterie qui ressemble à une sottise.

D'autre part, l'élève fut digne du professeur. A lire les portraits que nous avons de Gratien, à étudier sa vie et son œuvre, on s'aperçoit que sa jeunesse n'a pas eu seulement un bon maître de grammaire, mais aussi un vrai conseiller et un vertueux modérateur. Ausone a été certainement tout cela pour lui. L'excellent rhéteur a cru qu'il était dans ses attributions d'enseigner la morale et la philosophie. En songeant à son rôle et en regardant Gratien, il s'est rappelé Fronton et a désiré un Marc-Aurèle. A cette singulière époque, si curieuse par son mélange de grandeur et de petitesse, de décadence et de naïveté, les comparaisons et les copies tenaient une très grande place. L'originalité manquait partout (chez les païens du moins), même dans la pratique de la vertu et dans l'idée de la sagesse. En poésie tout le monde copiait Virgile, et les plus sincères des sages de ce temps cherchaient parfois moins à vivre vertueux qu'à prendre

l'air de Marc-Aurèle. A la fin du XVIIIe siècle, nos ancêtres fabriquaient en quelque sorte leur vie à l'aide de souvenirs d'Athènes et de réminiscences de la Rome républicaine. Au IVe siècle, on tenait à ressembler à quelque figure du glorieux passé romain. On voulait donner une jeunesse factice au monde latin; avant tout, on avait peur d'être indigne de l'ancienne histoire, d'être inférieur aux ancêtres. Les chrétiens criaient à la décadence : les bons patriotes se modelaient sur les choses et les hommes d'autrefois, et croyaient à l'éternelle fécondité de l'être romain. Quand ils avaient autour d'eux un fait glorieux comparable à quelque événement de jadis, ils ne se possédaient pas de joie. Ausone sera nommé préfet, consul, par son élève : vite, il se rappellera que Marc-Aurèle a donné le consulat à Fronton. Quel bonheur pour lui, et de l'honneur qu'il a reçu et du rapprochement qu'il peut faire! Quel candide enthousiasme dans ses paroles! « Le » seul modèle que j'accepte, c'est Fronton; et encore, » ce maître d'un Auguste eut le consulat sans la » préfecture; et encore, quel consulat! un simple » consulat subrogé, qui ne dura que deux mois, qui » tint dans une sixième partie de l'année... Mais on » me dira : Vas-tu donc t'élever au niveau d'un tel » orateur?... A cela, je répondrai d'un mot : Je ne » me compare pas à Fronton, mais je place Gratien » au-dessus de Marc-Aurèle. »

Non! c'est péché que de comparer l'élève d'Ausone à l'homme qui fut la perfection même. Gratien fut certes une figure sympathique; Julien mis à

part, la lignée des Césars du bas-empire n'a pas de physionomie plus attachante. Mais ce ne fut pas, comme le sage des *Pensées*, un grand empereur, un héros de vertu, un incomparable honnête homme. L'éloge qu'en fait Ammien Marcellin suffit amplement à sa gloire et à celle du maître qui l'éleva : « Il » était plein de douceur, d'humanité et de modestie. » Il mettait son mérite à faire du bien et à pardonner. » Il visitait dans leurs maladies non seulement les » personnes de considération, mais même les simples » soldats, leur rendait toutes sortes de bons offices » et prenait bien soin que rien ne leur manquât. » Il passa d'ailleurs très vite sur le trône. Il mourut avant l'âge de trente ans, laissant derrière lui un charmant parfum de jeunesse et de charité. Il était chrétien, moins par raison que par conviction chaude et intime. A vrai dire, c'est le premier chrétien qui ait régné sur le monde romain, et c'est de son gouvernement que date le triomphe définitif du christianisme dans les Gaules. Mais, à la différence de ses successeurs, il se montra tolérant et pacifique, et s'il porta fièrement l'étendard du christianisme, s'il ne témoigna pas toujours une respectueuse déférence envers les derniers représentants de la religion romaine, il n'alla jamais, semble-t-il, jusqu'à la persécution des personnes, jusqu'au renversement des statues et à la destruction des temples : œuvre néfaste et sacrilège, qui sera réservée à la famille de Théodose. Faisons un mérite de cette tolérance à son professeur. Ausone a concilié si bien le christianisme officiel avec le culte ardent des choses du

paganisme, qu'on se demande souvent encore (à tort selon moi) quelle a été la véritable religion de son cœur. Il était bien de ce Sud-Ouest où les croyances religieuses sont toujours tempérées par un scepticisme de bon aloi et une modération de bon goût. Ce qu'il y avait de meilleur dans les habitudes de sa race, il le communiqua peut-être à son auguste élève.

Ausone était encore à la cour quand la mort de Valentinien, en 375, laissa subitement le trône à son élève. Ce fut un nouveau bonheur pour lui. Gratien lui était attaché. Il l'estimait infiniment et l'entourait d'une affection qui, quoique impériale, paraît avoir été sincère et nullement banale. Le nouvel empereur eut à cœur de réaliser les rêves les plus brillants qu'avait pu former son cher maître. S'il voulait imiter Marc-Aurèle, il lui fallait d'abord combler le nouveau Fronton d'honneurs et de caresses. A soixante-cinq ans, le vieux rhéteur fut transformé, par l'amitié d'un prince, en fonctionnaire et en homme public. Il commençait bien tard cette carrière; elle n'en fut que plus rapide, et la protection dont le couvrait le souverain empêcha qu'elle ne fût dangereuse.

Ausone portait déjà le titre de comte : on le lui avait donné quand Gratien passa de l'étude de la grammaire à celle de la rhétorique. « Tu m'as fait comte par tes progrès dans l'étude, » dit gracieusement Ausone à l'empereur. Ce n'était du reste qu'une distinction honorifique qu'on accordait un peu à tout le monde, à des officiers, à des magis-

trats, à des professeurs émérites, aux médecins de la cour. Les comtes formaient une sorte de noblesse impériale, qui ne peut se comparer qu'aux ordres contemporains : on n'y avait accès que par le mérite personnel ou l'importance des fonctions remplies. Vers le temps où Gratien finit son éducation, Ausone demeura près de lui. Il fut nommé questeur. La charge ne pouvait lui déplaire : les questeurs étaient censés les secrétaires du prince, mais ils n'avaient rien à faire; les chefs des bureaux expédiaient toute la besogne. En somme, il n'y avait rien dans ces titres qui ne convînt au professeur. Mais, en 376, Gratien étant empereur, Ausone est promu préfet du prétoire en Italie et en Afrique. En 378, il gouverna les Gaules en cette même qualité.

Cette fois, ce n'était plus un honneur de cour ou une charge de palais. C'était une fonction de premier ordre, le plus important des gouvernements civils. Elle exigeait une grande activité, une notoriété sérieuse. Sait-on ce que le préfet avait à faire? Il était le chef des gouverneurs de provinces; il jugeait les appels; il avait la haute surveillance financière; de lui dépendaient l'approvisionnement des troupes, la police des routes; c'était le surintendant des postes et des travaux publics. Il était pourvu de tous les droits et de tous les pouvoirs dans toutes les parties de l'administration civile. Pour un ancien professeur, ce n'était pas une mince besogne. L'autorité d'Ausone s'étendait, pour le moins, de la Moselle aux Pyrénées. C'était un vice-empereur des Gaules.

Quel changement dans sa vie! On a peine à comprendre comment un prince qui se respectait a pu accabler du poids d'une telle responsabilité un homme dont tout le mérite consistait à être depuis quarante ans un excellent professeur. On a expliqué la chose en disant qu'Ausone n'a été que préfet honoraire. Mais l'hypothèse ne tient pas. Si Ausone n'avait pas exercé sa charge, il n'eût pas écrit à ses amis qu'il ne pouvait leur consacrer ses instants, « qu'ils appartenaient tout entiers aux devoirs du » prétoire. »

Il n'y a pas trop à s'étonner d'ailleurs de cette métamorphose subite. Oublions nos idées et les habitudes contemporaines; plaçons-nous au point de vue des Romains. Qu'y avait-il d'étonnant pour eux à voir un rhéteur arriver aux plus hautes fonctions? Rappelons-nous Sénèque, Fronton et, plus près de lui, Eumène d'Autun. Ausone n'était pas seulement un professeur; il avait plaidé, il était avocat. Il appartenait donc à cette classe de gens qui a de tout temps fourni au monde latin, à la république comme à l'empire, les meilleurs de ses chefs. On arrivait à tout par la rhétorique. C'était terriblement vrai au temps de Cicéron, alors qu'il y avait un rhéteur dans chaque général et dans chaque consul. Or, l'État romain n'a jamais, dans sa longue vie, renoncé à une seule de ses habitudes. Nous l'avons déjà dit, nous le redirons encore : il n'y a rien de plus tenace qu'une tradition à Rome. Juvénal se plaignait que de son temps on devînt, de rhéteur, consul. L'empire avait accepté l'héritage des mœurs

républicaines. Seulement, il mit de plus en plus à l'abri des avocats les fonctions militaires. Le reste, il l'abandonna à l'ancienne mode. Au IVe siècle, le personnel des écoles supérieures de la Gaule sera pour l'État une pépinière de magistrats, de chefs de bureaux, de secrétaires et de préfets. Comme au temps de Juvénal et de Cicéron, le rhéteur est un grand personnage, un ami des grands; il se marie presque toujours en haut lieu, il est riche, il devient comte, il fait souche d'aristocrates et de clarissimes. Le professorat mène aux honneurs et à la fortune. La famille d'Ausone sera, au début du Ve siècle, la plus considérée du Sud-Ouest. Les membres des grandes races ne dédaignent pas, tant s'en faut, d'être professeurs ou rhéteurs : c'est parfois par l'intermédiaire d'une chaire d'éloquence qu'ils arrivent à une préfecture ou à une présidence. Sous la république, les succès du forum et des rostres conduisaient à tout. Sous le bas-empire, l'école a remplacé le forum, la chaire a succédé aux rostres. Le cadre a changé, mais les tendances sont immuables.

Et puis, Ausone n'était pas le premier venu. Je ne parle pas seulement de la noblesse de sa famille maternelle et de celle de son beau-père (il avait épousé la fille d'un sénateur bordelais), mais il valait surtout par lui-même. On peut dire qu'il avait travaillé dès sa naissance. Toute sa vie avait été exempte de faiblesses et de loisirs. C'était un homme qui s'était sacrifié au devoir. Son ambition était infinie, mais il la fit toujours passer après l'amour du bien et le zèle du métier. On le regardait

comme un homme de bon sens, de sagesse et de fermeté. Il connaissait bien le droit, qu'il avait enseigné comme rhéteur. Or, ce qu'on demandait surtout aux préfets du prétoire, qui étaient des juges supérieurs, c'était la science des textes juridiques. Nous ne savons pas comme il s'acquitta de sa tâche, mais si les Gaulois attendaient de leur préfet de la sûreté dans les jugements, de l'intégrité dans l'administration, de la modération dans le gouvernement, ils n'eurent pas à se plaindre du choix impérial. Ce qui a dû manquer à Ausone, c'est l'expérience des affaires, mais il avait au-dessous de lui, pour suppléer à son ignorance, ces admirables bureaux, créés par le bas-empire, aussi puissants mais mieux outillés et plus expéditifs que ceux de nos ministères. Symmaque, qui se connaissait en hommes de valeur, lui écrivit un jour : « Pour les ressources si grandes de ton génie, » une si haute fortune n'est pas un fardeau ; la » souveraineté judiciaire n'est pas déplacée entre » tes mains. »

Enfin, le 1er janvier 379, Ausone reçut le titre qui couronnait sa vie, arriva à ce point culminant où l'avaient jadis entrevu les orgueilleuses espérances de sa famille. Il fut nommé consul. On devine le débordement de sa folle joie. Enfin il pouvait mourir ! Qu'on lise son Action de Grâces à l'empereur : il est difficile de rêver une pareille exaltation. Le bonheur éclate à chaque ligne. La flatterie la plus outrée, la reconnaissance la plus exubérante y sont franches et sincères. C'est un

enivrement insensé, l'enthousiasme d'un enfant dont on vient de satisfaire le plus grand caprice :

« Ainsi donc, et c'est tout ce que je puis faire, je » te rends grâces, mais, comme il arrive toujours en » présence de Dieu, avec plus d'effusion de cœur » que de paroles. Et ce n'est pas seulement dans le » sanctuaire de l'oracle impérial, dans ce lieu où, » saisi d'un frisson muet et d'une religieuse terreur, » l'esprit et le visage demeurent rarement les » mêmes; c'est partout et toujours que je te rends » grâces par mon silence ou par mon langage, dans » les assemblées publiques ou seul avec moi-même, » quand ma voix éclate ou quand ma pensée se » recueille, en tout lieu, en toute chose, à tout » propos, en tout temps. »

Qu'était-ce donc que ce consulat dont le désir et la joie font pour ainsi dire l'unité de la vie d'Ausone, dont il ne cessa de parler, avant de l'avoir, surtout quand il l'eut reçu? Qu'était-ce que cet honneur, « sommet lumineux » autour duquel gravitaient alors toutes les grandes ambitions? En fait, un consul n'était rien, ne gouvernait rien, ne jugeait personne. C'était un magistrat de parade, un dignitaire de procession; mais les apparences de cette charge étaient si brillantes! C'était un fantôme, mais aussi superbe, aussi doré que les réalités d'autrefois. Le prestige du consulat était certainement le même qu'au temps de Cicéron. Ausone et Cicéron n'en parlent pas autrement. Quand il s'agit de lui, ils expriment de la même manière l'ardeur de leurs espérances ou la béatitude de leur ambition

satisfaite. Des consuls se datent toujours les années. Quand ils entrent en charge, ils président une cérémonie solennelle qui rappelle les grands triomphes de la république : c'est la fête nationale de Rome. Ce jour-là, l'empereur et l'empire s'effaçaient. Aux yeux du vulgaire, le consulat était quelque chose de très grand, de très vieux, qu'on ne pouvait mettre ni au-dessous ni à côté de la monarchie. Les deux institutions semblaient indépendantes. La preuve en est que l'empereur, quand le désir lui en venait, se nommait consul. Il ne l'était pas de droit. L'histoire du monde n'offre peut-être pas une plus grande persistance d'illusions officielles et de mensonges publics. On connaît les monnaies de la République Française au nom de « Napoléon, empereur » : qu'on se figure cette antinomie politique durant tout son règne, durant des siècles après lui. Il y avait quatre cents ans que le consulat se continuait ainsi, à côté de l'empire, avec tous les dehors d'autrefois. Il se maintiendra longtemps encore. On le donnera, dit une tradition, à Clovis. Quel étrange phénomène historique que la vitalité de cette institution, dix fois centenaire, qui touche, d'une part, à la royauté sacerdotale de la cité antique, et, de l'autre, à la royauté barbare de la France moderne!

L'âme romaine était faite avant tout du passé et du culte de la tradition. Les grands mots de *mores majorum*, *avi nostri*, « les mœurs des ancêtres, nos aïeux, » planent sur toutes les générations, depuis celle des Appius Claudius jusqu'à celle de Majorien. Ausone parle du consulat comme s'il

était un Fabius ou un Marius, un Pline ou un Cicéron, — un Cicéron surtout, car, chez cette aristocratie romaine du IVe siècle, si finement intelligente, si bien douée, le culte des gloires littéraires était la forme préférée du patriotisme.

Ausone et ses amis font songer aux âmes des bienheureux dont Virgile décrit la vie dans les Champs-Élysées : elles mènent, au delà du bûcher, la même existence qu'autrefois, elles goûtent les mêmes joies, elles se livrent aux mêmes plaisirs, elles chassent, elles lisent, elles discutent; mais toute cette vie n'est qu'un mirage, et les corps ne sont que des ombres. De même, les bons sénateurs du IVe siècle n'aperçoivent souvent le monde romain qu'à travers le voile du passé; ils vivent avec les fantômes des ambitions de leurs ancêtres; ils parlent, ils écrivent, ils pensent, ils désirent de la même manière et avec la même conviction que les contemporains de Cicéron, et leurs paroles ne sont que des plagiats, leurs croyances que des mensonges, leurs désirs ne touchent aucune réalité. Il est vrai que, si vermoulue qu'elle fût devenue, l'antique constitution romaine pouvait encore supporter le léger fardeau de ces puérils orgueils et de ces fragiles fantaisies.





V

LA VIEILLESSE D'AUSONE

Ausone se trompait quand il se croyait au bout de sa carrière. Sans doute, il n'avait plus rien à demander aux honneurs : le consulat était le dernier souhait que pouvait faire une ambition légitime. Mais la vie n'était point finie pour lui. Ni la gloire ni le bonheur ne lui avaient dit leur dernier mot. La divinité lui réservait une suprême joie : celle de vivre vingt ans encore, d'une vie douce et joyeuse, au milieu de ses livres et de sa famille. Elle lui fit assez de loisirs, elle lui laissa assez de jeunesse d'esprit, de tranquillité d'âme et de santé corporelle pour qu'il pût jouir des souvenirs gracieux ou glorieux de son passé. Comme dit quelque part Sainte-Beuve, il lui fut donné « d'habiter la villa du sage, qu'il avait » construite tout exprès et ornée à plaisir pour ses » derniers ans ».

Vers sa soixante-douzième année, il quitta la cour et, après quinze ans d'absence, revint dans cette chère Aquitaine qui, après avoir été le berceau de son enfance, allait devenir le « nid de sa vieillesse »,

nidus senectæ. Il y vécut au sein de l'opulence, sans le moindre chagrin, sans le plus petit tracas, fuyant le tumulte de la ville, heureux surtout à la campagne. Il partageait son temps entre ses villas, et elles étaient nombreuses. Il en avait en Saintonge, en Poitou, aux environs de Bordeaux. A toutes il préférait celle de *Lucaniacus,* dans l'Entre-Dordogne; il y avait accumulé le plus de richesses, dépensé le plus d'argent. Il y vivait presque royalement. Simple et bon cependant, il n'avait pas de plus grand plaisir que d'y recevoir ses amis. On faisait bonne chère chez lui, mais il s'y répandait encore plus de gaieté que de largesses. Que de causeries longues et affectueuses s'échangeaient à la table de l'ancien professeur! On y devisait du passé, un peu de la cour, beaucoup de l'école, des lettres et de la poésie surtout. Ausone voyait autour de lui un cercle riant de femmes et d'enfants, une famille nombreuse et unie qui l'adorait. On l'entourait d'un respect amical; ses petits-enfants admiraient le grand aïeul qui avait été consul. Lui-même n'était pas oublieux de la Providence et savourait son bonheur sans ingratitude à l'égard des destins. En lisant ses dernières poésies, véritables actions de grâces de cet ambitieux satisfait et resté homme de cœur et de sagesse, on se rappelle malgré soi le beau souhait de Joachim du Bellay :

Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage,
Ou comme cestuy-là qui conquit la toison,
Et puis est retourné, plein d'usage et raison,
Vivre entre ses parents le reste de son âge!

Mais ne croyons pas que ces dernières années aient été oisives et infécondes. Ausone n'était point de ceux qui connaissent le repos absolu. La retraite où il vivait lui permit de se consacrer enfin tout entier à la poésie. Le métier de professeur et celui de préfet lui avaient fait jadis fort peu de loisirs pour ses chères études. Maintenant il put, au gré de sa fantaisie, aligner les dactyles et les spondées, les trochées et les ïambes. Il écrivit, travailla jusqu'à la dernière heure. La plupart de ses poésies sont de ce temps de repos. Le recueil même de ses œuvres, dans sa forme actuelle, paraît de l'extrême fin de sa vie. Il versifiait aux premières approches de la mort. « Souris à ma vieillesse, » écrivait-il à son petit-fils dans des vers qui sont parmi ses moins mauvais, « elle recule devant le terme fatal, elle se prolonge » sans infirmités, elle assiste à tes fêtes, elle peut » contempler encore ces astres presque effacés pour » elle, au moment de quitter la vie et d'entrer dans » la tombe. »

Quelle séduisante activité chez cet homme! Il est bien le contemporain et l'émule des Symmaque et des Ammien Marcellin. On peut parler, à propos des écrivains de cette génération, de déclin littéraire. On ne doit pas croire à une décadence intellectuelle ou morale, encore moins à une déchéance physique. Si les littérateurs païens de ce temps ont été impuissants à inspirer un souffle nouveau dans la vieille langue latine, on ne peut nier qu'ils ne soient de brillantes et énergiques figures, de vrais et vigoureux caractères. A certains égards, ils sont

moins décadents que les poètes ou les rhéteurs de la domination de Domitien ou de Trajan, Pline, Martial, Quintilien, physionomies un peu pâles et tempéraments un peu frêles. La forme est bien misérable au IVe siècle, mais on vit alors, chez les païens comme chez les chrétiens, une forte poussée intellectuelle, une infatigable ardeur au travail.

Et ajoutons à cela que, chez ces hommes, la vieillesse était singulièrement belle et saine, et ressemblait au reste de la vie. Nous possédons les derniers vers d'Ausone ; si je ne me trompe, ce sont les plus touchants qu'il ait écrits. Il s'adresse à son ami Paulin, le futur évêque de Nole, pour lui reprocher sa négligence :

« Ainsi, Paulin, nous secouons le joug qu'un juste » tempérament nous faisait aimer, ce joug si léger » à subir, si facile à porter ensemble, quand nous » marchions sous les rênes aimables d'une douce » concorde ; ce joug que, dans la si longue suite » des années écoulées, jamais un faux bruit, jamais » une plainte n'ébranla, que rien n'a pu écarter de » nous, ni les reproches, ni la colère, ni les mépri- » ses, ni le soupçon... ; ce joug si paisible et si doux » que ton père et le mien ont traîné depuis leur nais- » sance jusqu'à leur vieillesse, et qu'ils ont imposé à » leurs pieux héritiers, désirant qu'il durât jusqu'au » jour éloigné qui terminerait leur vie. Et il a duré » tant que l'amitié nous a souri, tant que nous en » avons sans peine et sans efforts observé les com- » muns devoirs... Nous le secouons pourtant, Paulin ! » et la faute n'en est pas à nous deux, mais à toi

» seul, car, pour moi, ce sera toujours un bonheur
» d'y courber ma tête. Le compagnon de mes travaux
» m'abandonne, et ce qu'on porte si bien à deux
» pèse à un seul quand son ami lui fait faute. Ce
» n'est ni le cœur ni les forces qui me manquent,
» mais la condition n'est plus égale quand le fardeau
» n'est plus partagé, quand tout le labeur retombe
» sur celui qui reste, et qu'il subit le surcroît de la
» charge de l'autre... Cependant, dût-il m'écraser,
» j'accepte le fardeau : je ne trahirai jamais, tant que
» je vivrai, la foi d'une vieille amitié, afin que cette
» pieuse consolation, gravée dans son souvenir, me
» ramène un jour le compagnon qui m'a fui. »

Voilà presque de belles paroles ; ce sont, en tout cas, de belles pensées. Il y a là une fraîcheur, une verdeur de sentiments à laquelle la vieillesse donne un nouveau charme. Peut-on mieux parler de l'amitié ? Peut-elle inspirer de plus exquises plaintes ? Par le cœur, Ausone est resté éternellement jeune. Sa vie, si heureuse et si pleine, s'est terminée par un crépuscule tiède et lumineux.

Nous ignorons quand et comment il est mort. On voudrait que ce fût comme il a vécu, sans crise du corps, sans défaillance de l'esprit, au milieu de ses amis, de ses élèves, de ses petits-enfants.

Telle a été la vie d'Ausone, vie d'une parfaite unité, presque admirable dans son harmonieux développement, tour à tour consacrée au travail, à l'ambition, au bonheur. Elle est si bien faite, j'ose dire, qu'il faut voir en elle moins l'effet du hasard

que le produit de la sagesse de l'homme qui l'a vécue. Ausone a créé sa vie plus qu'il ne l'a reçue du destin. On peut mépriser le poète : nous demandons pour l'homme respect et sympathie. Il a fait de mauvais vers, mais son existence, vue de loin, est pleine d'une poésie infinie. Il a laissé un chef-d'œuvre : sa vie.



DEUXIÈME PARTIE

L'ÉCOLE DE BORDEAUX



I

L'ENSEIGNEMENT EN GAULE PENDANT LES TROIS PREMIERS SIÈCLES.

Les écoles gauloises ont fait tardivement parler d'elles. Pendant les trois premiers siècles, l'enseignement est l'apanage des villes les plus voisines de la frontière italienne. La Gaule n'a que deux foyers importants d'étude et de travail : Marseille et Autun.

Marseille, c'est la cité grecque, avec ses médecins, ses grammairiens, ses rhéteurs, ses philosophes. Les jeunes Italiens y viennent apprendre la langue d'Homère. C'est presque une rivale d'Athènes. L'aristocratie romaine la préfère aux villes grecques pour y envoyer ses enfants. Le voyage est plus facile, et on peut le faire sans affronter la mer, ses périls et son mal. Le pays est à peine moins beau, le climat presque aussi doux. Surtout, la vie y est plus saine, les mœurs y passent pour moins légères que dans la ville de Périclès : à ce dernier égard, Marseille avait un excellent renom qui la rendait chère aux pères de famille. Sans doute ses écoles donnaient aussi l'hospitalité à de nombreux Gaulois; on disait de

Marseille qu'elle était « la ville aux trois langues », *trilinguis*. Le gaulois et le latin s'y rencontraient avec le grec. Marseille conservait avec amour le culte d'Homère, et c'est peut-être pour cela que son école fut si populaire, car les œuvres d'Homère étaient les premiers livres qu'on mettait aux mains d'un enfant, qu'il fût Grec ou Romain. La recension de l'*Iliade*, appelée « la Massaliotique », est demeurée célèbre. A côté de ses grammairiens et de ses critiques, Marseille possédait l'école médicale la plus illustre de l'occident de l'empire. L'un de ses maîtres, Crinas, gagna des sommes folles, de quoi faire reconstruire les remparts de la cité. Un autre fonda un institut hydrothérapique, devançant ainsi le goût et les jugements des médecins de notre siècle. Tout cela attirait à Marseille un grand nombre de jeunes gens : ce n'était plus qu'une cité d'étudiants, comme Athènes depuis la conquête romaine. Les mêmes destinées avaient été réservées à l'une et à l'autre de ces deux villes.

Mais la véritable école gauloise était celle d'Autun, chez les Éduens. Les plus nobles habitants de la Gaule proprement dite y envoyaient leurs enfants pour s'instruire dans les arts libéraux. Autun était dans la vraie Gaule. Elle n'avait pas le titre de colonie romaine; mais, de toutes les villes de la Gaule Chevelue, Lyon excepté, c'était elle qui s'était le plus vite latinisée. Les Éduens n'avaient-ils pas été les frères et amis du peuple romain? N'avaient-ils pas appelé les légions au nord du Rhône? Les premiers des Gaulois, ils avaient renoncé aux tradi-

tions celtiques pour se rattacher au monde civilisé. Une légende courait chez eux, qui faisait d'Autun une fondation d'Hercule : comme les Romains, comme toutes les cités italiennes, ils ont voulu se donner un ancêtre mythique qui ne fût point d'origine barbare. Si Lyon a été le centre politique des trois Gaules, Autun en est longtemps resté le centre intellectuel.

Marseille et Autun étaient les deux « Universités » de l'ancienne Gaule, l'une grecque, l'autre romaine. Ce n'est pas à dire qu'il n'y eût d'autres écoles. De très bonne heure, les municipalités gauloises ont tenu à avoir leurs grammairiens, leurs sophistes et leurs médecins; elles les faisaient venir de Grèce et d'Italie, et les payaient sans doute assez bien. C'était un luxe qu'elles aimaient, une nouvelle parure qu'elles donnaient à leurs villes naissantes. On citait les écoles de Toulouse : Martial donne à cette ville le surnom de « Palladienne », la cité de Pallas, et, depuis dix-huit siècles, il ne semble pas qu'elle ait jamais cessé de mériter cet éloge. D'autres écoles existaient, j'imagine, à Vienne, à Arles, à Nîmes et à Narbonne. Lyon, cela va sans dire, avait la sienne. Bourges, qui fut très longtemps une des grandes et opulentes cités de la Gaule, fut peut-être un centre scolaire d'une certaine importance; nous possédons le portrait d'un Biturige qui s'intitule « docteur ès grammaire » et « maître de mœurs », c'est-à-dire qu'il fut, je pense, grammairien et sophiste. Mais aucune de ces écoles n'est arrivée à la gloire : elles ne paraissent pas avoir compté dans la vie intellectuelle du monde romain.

Ce n'est pas que la Gaule ne fût riche en rhéteurs et en avocats. Elle n'avait pas perdu, sous la domination romaine, cette passion pour l'art de bien dire qui l'avait rendue célèbre autrefois. Elle la garda, l'améliora, et l'éloquence fut pendant les trois premiers siècles le principal titre de gloire littéraire de la Gaule romaine. On citait les noms de Julius Florus, « le prince de l'éloquence dans les Gaules », de Julius Sécundus, de Libéralis, l'ami de Sénèque. Pline avait à Lyon un correspondant littéraire, Géminus. Le plus bavard des empereurs fut celui qui naquit à Lyon, Claude, « un vrai Gaulois ». Les discours qui se prononçaient dans l'assemblée des Gaules, devant l'autel du Confluent, étaient célèbres, même à Rome. Cet autel fut un lieu de rendez-vous oratoires. On connaît le vers de Juvénal :

Gallia causidicos docuit facunda Britannos.

Ce que les Gaulois durent priser le plus dans la conquête romaine, c'est le champ qu'elle ouvrit à leur faconde naturelle. Peut-être même n'adoptèrent-ils si vite la langue de leurs vainqueurs que parce qu'elle était un excellent instrument à belles périodes : ils l'apprirent pour s'en faire à leur profit une arme de succès oratoires et de pacifique domination.

Mais c'est sans doute à Rome que se formèrent les gloires des tribunaux gaulois. Les futurs avocats ont dû rechercher pour s'instruire les leçons des meilleurs maîtres de la capitale. Sénèque n'a pu connaître Libéralis que dans les écoles de Rome ; et c'est à Rome, je pense, que s'est formée la liaison

entre Pline et Géminus. Un monument funéraire nous fait connaître un Lyonnais mort à Rome durant le temps de ses études. Il y avait certainement des professeurs de grammaire à Lyon; mais si la ville avait possédé une école de quelque importance, saint Irénée n'aurait pas écrit, à propos d'elle, qu'« il parlait constamment dans une langue barbare », et Pline ne se fût pas étonné qu'on y rencontrât des libraires. Si l'on pouvait ainsi traiter la grande colonie romaine, que devait-on dire des autres cités gauloises? N'est-il pas possible qu'elles méritassent toutes cette épithète de « lourde » ou « d'épaisse », *crassa*, que Martial infligea un jour à Bordeaux?

Ce qu'il y a de remarquable, c'est que la Gaule, du jour où elle se mit au travail, n'y renonça plus, et qu'elle ne cessa de sentir davantage les plaisirs de l'étude dès l'instant qu'elle y eut pris goût. Même au IIIe siècle, en dépit des invasions et des guerres sociales, l'enseignement se maintint. Les écoles de Marseille paraissent en pleine décadence. Mais celles de l'Est et du Centre ont encore vigueur. Il est même vraisemblable qu'elles ont crû en importance au temps des Sévère et des empereurs provinciaux, et que la Gaule put alors se suffire à elle-même et n'eut plus besoin d'aller chercher à Rome des maîtres ou des leçons. L'indépendance politique dont elle jouit a dû être favorable à son affranchissement intellectuel. Les écoles d'Autun continuent à prospérer; le local où elles se tiennent est détruit dans une catastrophe, mais les maîtres n'abandonnent pas le devoir d'enseigner. L'un d'eux, originaire d'Athènes, après

avoir été longtemps célèbre à Rome, vient terminer sa carrière à Autun. Un de ses successeurs passe pour un des grands maîtres de la Gaule.

Au temps de Maximin, il y a une école municipale à Besançon ; celle de Lyon existe toujours. Ce sont peut-être alors, comme celle d'Autun, des écoles d'enseignement supérieur ; un maître qui enseigna dans l'une et l'autre, le rhéteur Titianus, avait été précepteur de rhétorique d'un prince de la famille impériale.

Au IVe siècle enfin, dans la Gaule réorganisée par Maximien et Constance, les instituts de haute culture se multiplièrent, et on assista au delà des Alpes à un subit épanouissement de la vie littéraire. Notre pays eut la gloire de posséder les dernières grandes écoles de l'Occident et d'être le dernier centre du travail intellectuel du monde romain. C'est lui, au IVe siècle, qui est le vrai foyer du romanisme.





II

LA SUPRÉMATIE INTELLECTUELLE DE L'AQUITAINE ET DE BORDEAUX AU IVe SIÈCLE : COMMENT ON PEUT L'EXPLIQUER.

C'EST là un phénomène de tardive production qu'il n'est pas facile d'expliquer. On peut lui trouver plusieurs causes, qui ne sont peut-être pas toutes très concluantes.

La Gaule, au IVe siècle, commençait une vie nouvelle; après les malheurs du siècle précédent, elle goûta plus de cent années de paix profonde. Les panégyristes gaulois, en l'an 300, opposent volontiers la nuit et les déchirements du temps de Gallien à la « renaissance de la fraternité romaine », au « retour lumineux de l'âge d'or » sous les « auspices » de Dioclétien et de ses collaborateurs. La transformation morale et intellectuelle du pays, un instant suspendue, avait repris. La Gaule appartenait bien à Rome depuis quatre siècles, mais le temps n'avait pu suffire à la romaniser. La civilisation latine n'avait pas eu les loisirs d'y produire tous ses fruits. Les Gaulois avaient eu d'abord à changer l'aspect de leur pays et de leurs cités; il leur fallut défricher le sol et embellir les villes, cultiver, construire et

s'enrichir. Les premières leçons qu'ils reçurent de leurs nouveaux maîtres furent des leçons d'agriculture et de politique. Leur tâche principale fut, si je puis dire, de se dégrossir. Les intelligences ne se transformèrent que plus tard : les lettres latines ne conquirent les Gaules qu'au IVe siècle. La paix dont elles jouirent alors vint à point pour leur permettre de s'adonner à la poésie et à la rhétorique. La vie intellectuelle s'éveillait enfin dans la Gaule, qui fut ainsi amenée à jouer son rôle dans l'histoire littéraire de Rome. Ce fut une production tardive, comme nous le disions : ce ne fut pas un regain.

Ces premiers fruits de la semence latine dans les Gaules apparaissent au moment où les autres pays sont épuisés. L'Espagne, l'Afrique, l'Italie surtout, ont produit trop d'hommes, trop d'écrits; je parle, bien entendu, des écrits païens. Le sol y est usé, l'esprit de même. Elles fournissent moins de soldats, moins de fonctionnaires, et leurs écoles ont moins de maîtres illustres. C'est la Gaule, en ce moment, qui donne à l'empire les meilleurs de ceux de ses soldats qui ne sont point barbares; c'est elle qui lui fournit les plus sûrs de ses magistrats; c'est d'elle que lui viennent ses derniers avocats. Le noyau solide de l'empire, aux IVe et Ve siècles, a été la Gaule. Les vraies capitales de la latinité, de la *Romania*, sont alors Arles et Trèves par leurs résidences impériales, Bordeaux par ses écoles. Et c'est pour cela que la Gaule, la dernière des provinces qu'ait dominée le monde romain, en a le mieux perpétué, à travers le moyen âge, les lettres et l'esprit.

Les plus anciennes écoles, celles des régions les premières ouvertes à la culture gréco-romaine, n'ont plus la même importance au IVe siècle. Le courant littéraire, si j'ose dire, s'était lentement détourné. Les mêmes motifs qui avaient déplacé les centres intellectuels de l'empire avaient reculé vers l'Occident ceux de la Gaule. Les écoles du Sud-Est n'avaient pu garder la suprématie : elle était passée à celles du Nord et de l'Ouest, plus tard venues et, partant, plus jeunes et plus vivantes. Marseille ne compte plus au IVe siècle. Autun eut encore, avec le rhéteur Eumène, un moment d'éclat vers l'an 300. Constance lui confia la direction des anciennes écoles éduennes et lui alloua, comme honoraires, la somme énorme de 600,000 sesterces. Goûté des empereurs, grâce à ses panégyriques pompeux et apprêtés, Eumène valut à l'antique Université sa dernière heure de célébrité. Mais après lui, il ne paraît pas que les études y soient demeurées prospères. Cette région de la Gaule n'aura plus de place dans l'activité intellectuelle du pays jusqu'au temps de la grande école abbatiale de Cluny. Mais il est digne de remarque qu'au moyen âge, comme dans l'antiquité, c'est au pays des Éduens qu'a commencé la rénovation littéraire de la Gaule.

Dès le début du IVe siècle Autun était éclipsé par Trèves, élevé alors au rang de capitale des Gaules. Les empereurs y séjournaient de préférence et ils y attirèrent les maîtres les plus célèbres, en décidant que les appointements y seraient supérieurs d'un cinquième à ceux qu'on touchait dans les autres

écoles municipales. Il semble qu'ils aient essayé de faire de Trèves la métropole intellectuelle de l'Occident, comme ils en avaient fait le centre politique.

Néanmoins, malgré le séjour d'une cour brillante, la splendeur des édifices qui s'y élevèrent, les avantages matériels offerts au corps enseignant, en dépit de l'intensité qu'y prit la vie politique, Trèves ne put jouer le rôle que lui assignaient les empereurs. La ville était trop près du monde barbare. Sentinelle avancée de Rome contre la Germanie, elle ne pouvait être qu'une place d'armes, et elle ne fut jamais autre chose. La population y était flottante, mêlée, un peu cosmopolite. La vie, parfois très brillante, y avait de soudaines incertitudes. On y avait trop d'alertes pour bien travailler.

La vraie métropole intellectuelle en ce temps-là devait presque fatalement se former à l'autre bout de la Gaule, dans cette Aquitaine « molle et joyeuse » où l'on ne pensait pas aux barbares, et qui vivait à l'écart des agitations de l'empire, dans le calme et la richesse. Bordeaux, la ville de l'occident gaulois, était comme désignée par sa situation pour être la dernière grande école romaine. L'Aquitaine sera le pays littéraire par excellence au IVe siècle. Elle tiendra, dans la Gaule de la décadence, la même place que la Provence au temps des Césars. On l'opposera, comme une province instruite, paisible et vraiment romaine, au reste de la Gaule à demi barbare et sans cesse troublé par le bruit des armes. C'était comme le pays d'élection du luxe et de la richesse. Le prêtre Salvien l'appelait « la moelle des Gaules ». On pouvait

répéter pour elle ce que Pline avait dit de la Narbonnaise : par les mœurs de ses habitants, par la culture de son sol, elle était l'Italie plus que la province.

Surtout elle fournissait des rhéteurs au monde latin tout entier. Saint Jérôme, dans sa sèche Chronique, mentionne comme un fait important l'éclat de son enseignement. Symmaque, le dernier grand docteur de Rome, le dernier grand écrivain du paganisme, attribue à des maîtres aquitains tout ce qu'il a d'éloquence. Il n'est aucune des villes du Midi et du Sud-Ouest qui ne possède ses écoles et ses maîtres. A Auch enseignait Staphylius ; Tétradius faisait la gloire d'Angoulême; Poitiers possédait Anastasius et Rufus. Toulouse et Narbonne, qu'on rattachait à l'Aquitaine, étaient célèbres entre toutes les villes du Midi, Toulouse surtout, grâce à Arborius, l'oncle d'Ausone : elle ne démentait pas son nom de « Palladienne ».

Mais, de toutes les écoles du Midi, celle où il y avait le plus d'élèves et les meilleurs maîtres était sans contredit l'école de Bordeaux, la métropole de l'Aquitaine.

On peut dire que la lente évolution vers l'Ouest des grandes écoles romaines devait avoir son terme à Bordeaux. Le chef-lieu de l'Aquitaine était irrésistiblement appelé à devenir, dans les derniers jours de l'empire, le centre intellectuel de la Gaule et peut-être de l'Occident. La transformation intérieure de Bordeaux, en ce temps-là, contribuait d'ailleurs à lui faciliter les rôles auxquels l'invitaient les circonstances politiques.

Pendant les trois premiers siècles, Bordeaux avait été une grande ville de commerce. C'était le centre du trafic de la Gaule avec l'Espagne. On s'y embarquait pour les îles Britanniques. On y venait de Trèves, de Germanie, d'Orient et de Grèce : l'afflux d'étrangers y était considérable. Les richesses qu'y apportait le commerce transformèrent la ville en quelques générations. Elle se couvrit de monuments comparables aux plus beaux de la Gaule et de l'Italie. On y vit un incroyable débordement d'activité et de fortune. Les habitants passaient pour y avoir le luxe insolent des parvenus. Au IVe siècle, tout a changé. La ville a été détruite par les Barbares, puis rebâtie sur un espace restreint. On y vit à l'étroit, presque mesquinement. Le commerce est limité. Les routes sont moins sûres, les hommes plus craintifs, les désirs de richesse moins impérieux. On songe plus à la sécurité qu'à la fortune. Les tempéraments aquitains, si actifs, si remuants, ne trouvent plus à s'occuper. L'existence mouvementée des trois premiers siècles est suspendue tout d'un coup.

Il arriva alors à Bordeaux ce qui se passe souvent dans les cités de négoce chez lesquelles la vie commerciale vient à s'arrêter et la sève de la richesse se tarit trop subitement. L'activité des habitants ne cesse point pour cela : elle se déplace, elle se tourne vers d'autres objets; elle se crée d'autres besoins; elle se transforme sans rien perdre de son intensité. Quand les Romains eurent conquis Marseille et lui eurent enlevé son territoire, ses navires et son commerce, la cité phocéenne ne perdit rien de sa gloire

et de son rang : les habitants gardèrent leur intelligence éveillée, leur amour de l'action et cette curiosité des choses qui les a de tout temps caractérisés. Seulement, ce fut à d'autres objets qu'ils s'appliquèrent. De commerciale, leur activité devint scientifique. L'ancienne métropole maritime de la Gaule fut la grande école de l'hellénisme occidental. Athènes avait également racheté par son éclat littéraire la perte de son indépendance et la ruine de son commerce : au temps de Cicéron et d'Hadrien elle n'était plus qu'une ville d'étudiants et de rhéteurs. Presque toutes les grandes villes de commerce de l'antiquité, Antioche, Carthage, Alexandrie, ont été, dans les derniers temps de l'empire, de véritables Universités. L'école a été la dernière phase de leur vie.

C'est ce qui arriva à Bordeaux vers l'an 300. Il y a beaucoup moins de négociants et beaucoup plus de professeurs : on ne construit plus, mais on enseigne. Les soins de l'esprit ont remplacé les soucis du lucre. Autrefois, le nom de Bordeaux réveillait l'idée d'un grand entrepôt, d'un *emporium*. Maintenant, on l'associe à l'idée d'école, d'*auditorium*.

Les trois premiers siècles nous montrent l'aristocratie du Sud-Ouest songeant plus à l'exploitation de ses biens qu'à son éducation littéraire, au défrichement des landes et des marais qu'aux discussions de l'école. Maintenant, elle va mener tout de front. Elle place sur le même rang le devoir de s'instruire et celui de s'enrichir, le travail des champs et celui de l'étude. C'est elle qui fera la prospérité de l'*audi-*

torium bordelais et la popularité de ses maîtres, qui donnera aux lettres latines et à l'enseignement supérieur les meilleures de leurs recrues. Il se passe dans notre région le même phénomène que dans la Rome de la république. La vieille aristocratie latine n'a aimé que très tard les arts et l'école. Jusqu'au IIIe siècle avant l'ère chrétienne, les guerres et l'agriculture l'ont toute absorbée. Mais, en revanche, dès qu'elle se fût laissé séduire par l'hellénisme, c'est chez les Scipions ou les Césars, ses membres les plus illustres, que nous trouverons la plus exquise des passions littéraires. Un vrai noble des derniers temps de la république est avant tout un lettré. Trois siècles plus tard, l'aristocratie gallo-romaine se mit à son tour à réfléchir et à écrire : au temps de Julien, tout sénateur aquitain est nécessairement bien élevé, instruit et érudit, capable de faire à son heure des vers latins ou grecs. Nous assistons ainsi à la dernière transformation subie par la noblesse gauloise. Elle a désormais la seule chose qui lui manquait pour ressembler à l'aristocratie romaine et grecque du monde impérial. Elle avait déjà remplacé par la toge civile la cuirasse de guerre ou le cuculle rustique : elle prend maintenant, de temps à autre, le manteau des philosophes.





III

ORGANISATION DE L'ÉCOLE; LES PROFESSEURS.

L'ORGANISATION de l'école de Bordeaux doit se placer dans les premières années du IVe siècle. Il est probable qu'il y avait déjà dans cette ville une école municipale où l'on enseignait à lire et à écrire. Mais elle n'a laissé aucune trace. Quelques monuments funéraires nous représentent des Bordelais portant le rouleau du pédagogue; mais rien ne révèle en eux des maîtres publics, et ils pourraient fort bien être des esclaves grammairiens attachés à la domesticité des grands.

La création d'une haute école, avec un cours complet d'études, me paraît l'œuvre des empereurs de l'an 300. Elle se rattache, je crois, aux mesures prises par Maximien et Constance pour réconforter la Gaule affaiblie, stimuler l'énergie de ses habitants et flatter le patriotisme gallo-romain. Les princes qui ont gouverné alors notre pays au nom de Rome ont tout mis en œuvre pour plaire à leurs sujets provinciaux. Ils ont presque toujours accordé leur politique avec les aspirations des Gaulois. Ils ont réussi à donner à la Gaule un regain de

prospérité, et, tout en ravivant en elle la popularité de l'empire et le patriotisme romain, ils l'ont habituée, par toutes sortes de fondations locales et provinciales, à se passer un peu plus de la capitale, à suffire davantage à ses propres besoins.

On sait combien la Gaule fut aimée des derniers empereurs. Julien écrit qu' « il avait trop de sympa-» thie pour les Gaulois pour n'en être pas aimé »... « Leurs biens, leurs personnes, tout était à moi. Ils » me chérissent à l'égard de leurs propres enfants. » A certains égards, Julien, Constance, Maximien ont été parmi les créateurs de la France moderne. C'est Julien qui a eu le premier le sens de Paris capitale de la Gaule; c'est sous Maximien qu'ont été désignées les grandes métropoles civiles et religieuses de notre pays : Reims, Bordeaux, Bourges, Arles, Toulouse. Ce sont les princes de ce temps, enfin, qui, par la fondation ou la restauration des grandes écoles, ont créé cette vie intellectuelle que la Gaule gardera jusqu'au moyen âge, et qui aboutira à la renaissance du XIIIe siècle.

L'école de Bordeaux portait le nom d'*auditorium* — « l'endroit où l'on écoute ». — L'expression était d'ailleurs très ancienne, et correspondait un peu à notre mot « salle ». Elle désignait, au IVe siècle, à la fois le local où l'on enseignait, et l'ensemble que formaient les professeurs et les étudiants.

L'auditoire de Bordeaux était subdivisé, comme les Universités du moyen âge ou celles de nos jours, en Facultés ou en classes, qu'on appelait ordinairement des « écoles », du même terme qui servait aussi

à dénommer l'ensemble de l'institut. Dans une Université complète il y avait, au IVe siècle, quatre ordres d'enseignements ou quatre Facultés : la classe de philologie ou de grammaire, la classe de rhétorique ou d'éloquence, la classe de philosophie et celle de droit. L'enseignement de la médecine semble avoir été organisé à part, en dehors de l'école proprement dite. L'enseignement de la théologie et des matières religieuses n'apparaîtra que dans les écoles du Ve siècle. En somme, un auditoire du bas-empire correspondait surtout à nos deux Facultés des lettres et de droit réunies.

Mais il s'en fallait de beaucoup que toutes les villes de l'empire possédassent les quatre classes d'études. Il n'y avait d'écoles de philosophie et de droit que dans certaines grandes cités de l'empire, à Rome notamment, à Athènes et à Constantinople. L'Université de Bordeaux, comme toutes celles de la Gaule au IVe siècle, ne comptait que l'école de grammaire et celle de rhétorique. — La première renfermait elle-même deux sections : la classe grecque et la classe latine.

Chacune de ces classes comprenait un certain nombre d'enseignements, qu'on appelait, comme de nos jours, des « chaires », *cathedræ*. L'expression remonte au Ier siècle, à l'organisation même de l'enseignement public à Rome.

Le mot d'école, de *schola*, s'appliquait encore à l'ensemble des étudiants réunis autour d'une même chaire. Dans la langue officielle de ce temps-là, *schola* signifiait un groupe d'employés travaillant dans le

même bureau, d'officiers ou de serviteurs de la cour attachés au même service; la *schola*, c'était tous ceux qui dépendaient d'un même chef, comme la « cohorte » désignait tous les soldats qui obéissaient à un même capitaine. Les pages, les gardes du corps, les gardes du palais, les chambellans, les inspecteurs des provinces formaient autant de *scholæ*. Par extension le mot s'était appliqué à tous ceux qui, dans l'Université, étaient rassemblés autour d'une *cathedra :* le professeur était comme le « maître » de ce corps, *magister scholæ*.

Chaque chaire était occupée par un professeur en titre, un titulaire qu'on nommait *doctor*, ce qui était l'expression la plus courante, souvent encore *professor*, *præceptor*, plus rarement *magister*. Ces titulaires se faisaient aider ou remplacer par des sous-maîtres ou des suppléants, *subdoctor* ou *proscholus*. Ces derniers étaient des maîtres répétiteurs qui vivaient, semble-t-il, dans une position assez précaire. « Ce fut la pauvreté, » dit saint Augustin de l'un d'eux, « qui l'obligea à se faire le » répétiteur, *proscholus*, d'un grammairien. » Toutefois, ils étaient assez considérés pour que le maître pût leur faire quelquefois entrevoir l'espérance de sa chaire. Ausone cite l'un d'eux dans sa liste des professeurs célèbres, et il est probable qu'il a eu comme répétiteur son neveu Herculanus.

Le nombre total des professeurs de l'Université de Bordeaux n'est point connu. On peut, à l'aide des œuvres d'Ausone, conjecturer qu'elle possédait une dizaine de chaires, six de grammaire, quatre de

rhétorique. Encore est-ce là, je crois, un maximum qui ne fut presque jamais atteint.

La nomination de ces professeurs appartenait d'ordinaire aux municipalités. Mais c'était une concession qui leur était faite par l'autorité impériale, et elle se réservait, à n'importe quel moment, le droit de désigner elle-même tel maître qu'elle protégeait. C'est le césar Constance qui a nommé Eumène à l'école d'Autun, et nous possédons encore le décret de nomination. Julien déclare que s'il laisse les villes choisir les maîtres, « c'est qu'il ne » peut être présent partout pour veiller à ces choix », et la législation scolaire de cet empereur montre que l'État n'abandonna jamais aux villes la direction complète du haut enseignement. Les maîtres passaient un examen devant la curie municipale assistée des notables du pays. Le choix était ratifié par l'empereur, qui délivrait un diplôme, « pour » honorer davantage l'étude des lettres ».

Les villes ont longtemps payé leurs professeurs; peut-être même ont-ils toujours eu un traitement municipal. Plus tard l'État, craignant que ce traitement ne fût parfois dérisoire, tantôt y ajouta des émoluments, payés par le fisc impérial, tantôt fixa lui-même la somme qui devait leur être allouée sur le budget municipal. « Dans toutes les villes qui portent » le nom de métropoles », dit une constitution impériale, « l'élection des professeurs est chose munici» pale : mais nous ne pensons pas qu'on puisse » laisser aux villes le soin de les payer à leur gré. » Bordeaux, qui était métropole, fut soumise à ce

régime. L'Université dans laquelle enseigna Ausone était ce que nous appellerions une Université mixte, dépendant à la fois de la ville et de l'État; mais la ville avait la haute main sur le recrutement, l'État sur le traitement des maîtres.

C'est l'inverse qui a lieu de nos jours. L'État laisse certaines villes payer leurs écoles ou subventionner leurs Facultés; mais à aucun prix il ne voudrait leur abandonner le choix des professeurs. Il a, à juste titre, plus de confiance dans le crédit que dans la compétence des corps municipaux. Les empereurs du IVe siècle pensaient le contraire, et ils avaient également raison. C'est que les finances des villes étaient alors en fort mauvais état, tandis que leurs conseils étaient fort bien composés. Les curies de Trèves, de Bordeaux renfermaient les hommes les plus intelligents de la ville. On y entrait par la fortune, mais l'accès en était également ouvert à ce que nous appellerions « les capacités profession- » nelles ». Les médecins, les professeurs, sans parler des sénateurs romains qui habitaient la cité, étaient décurions de droit. Ausone, son père, ses amis et ses collègues ont fait partie des sénats municipaux. Ils renfermaient une élite intellectuelle qui se connaissait aussi bien en maîtres et en questions d'enseignement que les bureaux de l'empire.

D'ailleurs, les curies aimaient leurs écoles. Il y avait en ce temps-là dans l'empire une fièvre d'instruction; la pédagogie était à la mode. Les villes mettaient leur amour-propre à avoir le plus d'étudiants et les meilleurs maîtres possible. Elles deman-

dèrent des grammairiens à la Grèce; l'Italie disputait les rhéteurs gaulois aux villes de la Gaule. On devine aussi que les municipalités n'étaient pas exemptes de caprices et d'engouements irréfléchis. Le bordelais Exupérius fut accueilli avec enthousiasme par les Toulousains; puis, on se lassa de son enseignement, et on le remercia aussi vite qu'on l'avait appelé.

A Bordeaux, les professeurs étrangers étaient relativement assez rares : la région était riche en lettrés et en rhéteurs. Sur vingt-cinq maîtres bordelais que nous connaissons, cinq seulement ne sont pas d'origine aquitanique; encore deux d'entre eux ont-ils reçu droit de cité à Bordeaux et s'y sont installés sans esprit de départ. Mais peut-être est-ce là une exception. L'école de cette ville était la plus célèbre des Gaules; Bordeaux devait faire des sacrifices pour retenir ses professeurs et garder les plus instruits de ses compatriotes. Mais les cités voisines la jalousaient sans doute un peu. Poitiers lui prit Anastasius. Toulouse, qui aimait les professeurs, mais qui en produisait peut-être assez peu, fit venir Arborius de Dax, Exupérius et Sédatus de Bordeaux. Narbonne recueillit le bordelais Marcellus et ce même Exupérius dont Toulouse ne voulut plus. Je ne parle pas des grands rhéteurs bordelais, comme Minervius, qui allèrent briller jusque dans les écoles de Rome et de Constantinople.

Il y avait, on le voit, une intelligente émulation entre les villes de la Gaule. Elles se disputaient les maîtres les plus en vogue. Elles les gagnaient par des flatteries, sans doute aussi par des avantages

matériels. Les Universités allemandes présentent de nos jours un spectacle analogue. Tel professeur de talent est recherché de toutes parts. Les unes font des sacrifices pour l'attirer; d'autres en font de plus grands pour le garder. Et le haut enseignement ne perd rien à ces compétitions qui l'enrichissent et le flattent. C'est un bon signe pour un peuple qu'une telle place soit faite dans la vie municipale à la haute culture intellectuelle, et que l'État puisse laisser les villes encourager et patronner les grandes écoles. A cet égard il y eut, au IVe siècle, un heureux accord entre les deux pouvoirs, et une plus heureuse rivalité entre les villes : la vie locale a une réelle vigueur, dès qu'il s'agit des questions littéraires et des choses d'enseignement.

Il nous manque quelques renseignements sur l'organisation intérieure de ces Universités. Il semble qu'Eumène ait été chef de celle d'Autun, avec le titre de *moderator;* c'était en même temps un maître, tout comme le doyen de nos Facultés ou le recteur des anciennes Universités. On peut supposer encore que l'*auditorium* de Bordeaux a eu successivement comme recteurs, au IVe siècle, Nazarius, Patéra, Aléthius, chargés à la fois de la direction et de l'enseignement de la rhétorique. Mais ce ne sont là que des conjectures et tout ce qui concerne l'administration de ces écoles nous échappe entièrement.





IV

LES ÉTUDIANTS

Nous en connaissons infiniment mieux le public. Il était beaucoup plus nombreux que nous ne le pensons. Presque tous les jeunes gens de condition libre, plébéiens, fils de propriétaires municipaux, nobles ou sénateurs, suivaient régulièrement les cours. Ils étaient également accessibles, semble-t-il, aux enfants des familles d'affranchis. Mais c'étaient les classes supérieures qui fournissaient le plus d'élèves. Dans la même salle, sinon sur les mêmes bancs, s'asseyaient les fils des consuls et des gouverneurs, les descendants des plus anciennes familles de Rome, les enfants des médecins et des petits bourgeois de province, et même de pauvres gens, des indigents auxquels il fallait souvent faire remise des droits d'inscription. De même, dans le corps enseignant de l'école de Bordeaux, à côté de sénateurs et de clarissimes, il n'est pas rare de trouver des hommes de basse condition, des *humiliores,* des fils d'affranchis. Les Universités du moyen âge présentaient souvent ce même caractère démocratique, au beau milieu d'une société essentiellement aristo-

cratique. Le IVe siècle est, comme le XIIIe, un siècle de privilèges, de distinctions et de hiérarchie; mais, à ces deux époques, toutes les classes se retrouvaient égales quand il s'agissait d'apprendre ou d'enseigner : les rangs se nivelaient à l'école.

Il est probable que toutes les villes de la Gaule fournissaient leur contingent d'étudiants à l'Université de Bordeaux. Ausone nous donne à ce propos un précieux renseignement. La chaire de Minervius forma deux mille sénateurs, mille avocats. Il faut sans aucun doute doubler ce chiffre pour avoir le nombre total d'étudiants auxquels Minervius donna des leçons à Bordeaux, et il ne paraît pas y avoir enseigné plus de trente ans, ce qui donnerait, pour lui seul, un minimum de deux cents étudiants par année. C'est là un chiffre considérable et qu'il serait difficile d'atteindre de nos jours dans nos Facultés littéraires.

Il est vrai de dire qu'au IVe siècle les carrières libérales étaient relativement plus nombreuses, en tout cas aussi suivies, aussi recherchées que de nos jours. Tout ce monde-là était plus ou moins dispensé du service militaire, qui était laissé à des mercenaires. Le commerce et l'industrie étaient surtout aux mains des esclaves et des affranchis : les gens qui se respectaient ne s'y livraient guère directement. Or, chez les hommes libres et nobles, l'oisiveté ne fut pas plus admise au IVe siècle que dans les républiques des cités anciennes. Seulement, comme le métier des armes leur était inaccessible depuis l'immigration barbare, ils refluaient vers les professions

libérales. C'est pour cela, en partie, que ces professions deviennent si nombreuses, que les bureaux des administrations voient leur contingent doubler, que les empereurs et leurs ministres s'entourent d'une véritable armée de fonctionnaires. Il arriva en ce temps-là ce qui se passe de nos jours dans certains pays : on multiplie les emplois pour occuper ces hommes libres, actifs et instruits, qui ne peuvent plus se battre ou abandonnent la vie des champs. Il y eut pléthore de rhéteurs, de juristes et de médecins, tous sortant des écoles.

L'État paraît avoir surveillé les mœurs des étudiants, la manière dont ils se logeaient et les distractions qu'ils prenaient. On leur recommandait de ne point trop fréquenter les spectacles; on veillait à ce que les repas de corps ne fussent pas très nombreux. Les étudiants étaient inscrits sur les registres du cens public. Il est à peu près certain qu'ils étaient groupés, à Bordeaux même, en corporations, et que chacun de ces corps — comme ceux de la grande Université d'Athènes — était uniquement formé d'élèves suivant les leçons d'un même maître. Ils avaient leurs bannières, leurs réunions, leurs banquets surtout. La vie universitaire ne différait guère de celle qu'on menait à Paris au XIIIe siècle, ou qu'on mène de nos jours à Heidelberg.

Du reste, l'empereur lui-même tenait à ce que les études ne souffrissent pas de ces associations. Sans doute on faisait passer des examens de sortie aux étudiants. En tout cas, des notes étaient envoyées sur eux, chaque année, à l'administra-

tion centrale, et la loi nous indique pourquoi : « Nous tenons », dit un empereur, « à connaître » les mérites de chacun des élèves, afin de dis- » tinguer ceux dont l'État pourra un jour avoir » besoin ». Il y avait de véritables dossiers attachés à chaque étudiant, et les bureaux les consultaient lorsque ces étudiants postulaient quelque place dans l'administration. C'était de ces écoles, en effet, que sortaient les avocats du fisc, les secrétaires du palais, les chefs des bureaux, les directeurs des finances. C'étaient de véritables écoles d'administration, des séminaires en quelque sorte politiques, placés sous le contrôle permanent de l'État. Nous savons en particulier que c'était surtout parmi les écoles gauloises que se recrutait le haut personnel de la bureaucratie impériale.

Certaines questions intéressantes restent malheureusement sans réponse. Y avait-il des conditions d'âge requises pour être inscrit à l'école ? Jusqu'à quel point les cours étaient-ils fermés ? Les jeunes filles pouvaient-elles suivre les leçons comme étudiantes ? Sur ce dernier point, il est probable qu'il en fut à Bordeaux comme dans les écoles de Rome et d'Athènes, et que l'accès des cours fut permis aux femmes. L'Université d'Athènes possédait, au IVe siècle, un certain nombre d'étudiantes appartenant à la meilleure société, et à Rome, filles et garçons s'asseyaient parfois sur les mêmes bancs ; Sénèque se plaint quelque part que les jeunes Romaines vinssent à l'école pour y chercher moins des leçons de sagesse que des occasions de plaisir,

non ad sapientiam sed ad luxuriam. Les Bordelaises que nous connaissons paraissent avoir été plus sérieuses, et avoir mieux profité de l'enseignement qu'elles ont reçu. Sabine, la femme d'Ausone, faisait des vers; une autre avait étudié la médecine « à la manière des hommes », *more virorum.*

Enfin, les étudiants payaient un droit d'inscription. Ce droit n'allait pas, comme de nos jours, dans les caisses de l'État. Il était perçu directement par les professeurs. Les cours les plus suivis étaient ceux qui rapportaient le plus au maître; les professeurs les plus écoutés étaient les plus riches. C'est exactement ce qui arrive de nos jours dans les Universités allemandes. Quelques professeurs généreux, comme Alcimus, exemptaient les pauvres gens du droit d'inscription. C'est encore ce qui se pratique souvent en Allemagne.





V

LES CLASSES DE GRAMMAIRE

Les deux classes de l'Université de Bordeaux, grammaire et rhétorique, ne représentaient pas, comme nos différentes Facultés, des enseignements parallèles. C'est là d'ailleurs la vraie différence qui sépare les écoles du IVe siècle des Universités de nos jours. C'est surtout aux classes supérieures des lycées qu'on peut les assimiler, et ces classes, d'ailleurs, ont été imaginées sur le modèle romain. L'*auditorium* du temps d'Ausone a légué son organisation administrative à l'Université médiévale; mais notre enseignement secondaire a hérité de ses méthodes.

La grammaire et la rhétorique étaient deux ordres d'études disposés l'un au-dessus de l'autre. On était d'abord étudiant de grammaire, puis étudiant de rhétorique, ou, comme on disait alors, on s'élevait de la *schola grammatici* à la *schola rhetoris*. Cette division était consacrée dans l'empire romain tout entier : elle s'imposait même à l'enseignement des princes de la maison impériale. Quand Ausone fit l'éducation de l'empereur Gratien, il fut employé

d'abord à titre de *grammaticus*, puis en qualité de *rhetor*. La supériorité de la rhétorique sur la grammaire, du rhéteur sur le philologue était si marquée, si précise, que le jour où Gratien entra, sous la direction du même maître Ausone, dans l'école d'éloquence, Ausone reçut de ce fait le titre de comte; l'empereur, en accordant une dignité nouvelle au précepteur de son fils, tenait à signaler ainsi le passage de Gratien dans la classe supérieure.

Gardons-nous donc de rapprocher outre mesure l'*auditorium* de Bordeaux des Facultés contemporaines. L'Université romaine est une institution intermédiaire entre le lycée et l'École supérieure. Elle tient à la fois de l'un et de l'autre. Elle renferme des classes enfantines et il s'y donne des leçons de haute culture. Sans sortir des mêmes bancs, on y peut tour à tour passer par tous les degrés de l'instruction, depuis l'abécédaire de l'école primaire jusqu'aux notions les plus élevées de l'histoire et de la poésie.

Les classes inférieures, celles de philologie ou de grammaire, étaient réservées aux enfants de cinq à quinze ans. De jeunes maîtres étaient chargés de leur apprendre à lire et à écrire. Ausone cite le nom de celui auquel fut confiée « sa première enfance », Macrinus. « A l'enfance inhabile à s'exprimer », dit-il à un autre maître, « tu montrais les premiers éléments de signes nouveaux pour elle ». Ausone lui-même, qui devait enseigner la rhétorique à l'héritier de l'empire, débuta dans la carrière par ce qu'il y avait de plus humble : il recevait les enfants « à leur

» sortie de nourrice »; il « leur déliait la langue ». Il ne s'en cache pas : la chose ne paraissait pas indigne en ce temps-là. Il n'avait pas à rougir d'avoir, comme tant d'autres, gravi lentement tous les degrés. C'était dans l'ordre, au milieu d'une société soigneusement réglée et aux habitudes méthodiques.

Il va sans dire que dans ces petites classes l'enseignement se faisait presque autant à l'aide de coups qu'au moyen de leçons. Les châtiments corporels tenaient une bonne place dans l'enseignement, et même très tard, puisque les rhéteurs d'Antioche et les sophistes d'Athènes ne dédaignèrent pas de recourir au fouet ou au bâton. Les fils des grands seigneurs, les césars eux-mêmes n'en étaient pas à l'abri. « Ne tremble pas », écrit Ausone à son petit-fils, « malgré les coups nombreux qui retentissent » dans la classe et la mine rechignée de ton vieux » professeur. La peur décèle une âme dégénérée. Sois » maître de toi, sois sans crainte; que les gémisse» ments, que le fouet qui résonne, que l'effroi du » châtiment ne t'agitent pas dès le matin, parce que » le roi de la férule brandit son sceptre, parce qu'il » a une riche provision de verges, parce qu'il a, le » traître, affublé son martinet d'une molle lanière, » parce que vos bancs bourdonnent d'un frémissement » de terreur : oublie ce prestige du lieu, ce vain appa» reil d'épouvante. »

Ce qui est le plus à noter dans l'instruction que l'on donnait aux enfants, c'est la part qui était faite à l'enseignement du grec. Les Gaulois de ce temps se rendaient nettement compte du rôle glorieux

joué par la Grèce dans l'histoire du monde antique : ils savaient qu'elle avait été pour eux, comme pour Rome, la maîtresse de tout art, de toute poésie, de toute philosophie. Mieux encore que nous le faisons aujourd'hui, ils voyaient dans l'hellénisme le type parfait et l'origine première de la civilisation à laquelle ils appartenaient. Un Gallo-Romain du bas-empire, s'il n'est pas chrétien, est un helléniste. Au moment où le paganisme se meurt, il s'enveloppe et se pare de ce qu'il a produit de plus beau et de plus vrai. Le IV[e] siècle vit en Gaule, comme en Grèce, une renaissance de l'hellénisme. Ce mot même désigna longtemps la religion ou plutôt la tendance religieuse qui s'opposait au christianisme. Les chrétiens parlaient couramment de « l'erreur hellénique ». Nulle part elle ne paraît avoir eu plus d'adhérents que dans les Universités de cette Gaule qu'affectionnait tant Julien, le restaurateur de l'hellénisme. Elles recouraient souvent à des maîtres grecs. Le grand-père du rhéteur Eumène, qui fut célèbre pendant longtemps comme professeur de l'école d'Autun, était d'origine attique. Mais entre tous les Gaulois, les plus fidèles aux traditions grecques étaient les Aquitains, qu'une singulière légende faisait descendre d'une colonie hellénique. N'oublions pas que les relations commerciales étaient fréquentes entre Bordeaux et le monde grec.

Le premier alphabet qu'on met, à l'école de Bordeaux, entre les mains des enfants, est un alphabet grec. De même avant la conquête, c'est en lettres grecques que s'écrivirent les premiers documents et

que se gravèrent les premières inscriptions de langue gauloise. La tradition s'est conservée dans les écoles, et le culte que le grec reçoit des Latins eux-mêmes a permis de le perpétuer pendant des siècles en Gaule, sans que les vainqueurs romains aient eu un instant le droit de s'en offusquer.

En ce moment, du reste, le patriotisme romain et le philhellénisme ne font qu'un, et Rome a si bien identifié sa conquête politique avec la domination intellectuelle de la Grèce qu'elle en est venue à considérer la gloire d'Homère ou de Ménandre comme faisant partie intégrante de son passé et de son patrimoine. A Bordeaux, comme presque partout dans l'empire, c'est par le grec que l'éducation commence. Le père d'Ausone ne sut jamais bien le latin; mais le grec lui était familier. Ausone nous dit qu'il apprit dès ses premières années « le sens et » la prononciation des mots grecs ». Il avoue qu'il fit peu de progrès. Mais ses œuvres, si franchement imbues des souvenirs grecs, nous montrent qu'il sut réparer « l'erreur de son jeune âge ». L'école de Bordeaux posséda, entre autres « grammairiens grecs », Mnestheus, Spercheus, Romulus, Corinthus, qui enseignèrent « avec mince profit et peu de gloire », et Citarius de Syracuse qui, à leur différence, trouva à Bordeaux la richesse et la renommée.

Le premier livre qu'on mettait entre les mains des enfants était un livre grec, presque toujours Homère. Paulin de Pella, qui fut élevé à Bordeaux, nous raconte qu'après sa cinquième année (c'était l'âge auquel on faisait commencer les études sérieuses),

on le força d'apprendre « la doctrine de Socrate, les récits guerriers d'Homère et les voyages d'Ulysse ». Ce n'est qu'ensuite qu'il se mit au latin. A un de ses petit-fils, Ausone conseille, comme premiers livres de lecture, « l'*Iliade* et les œuvres de l'inimitable « Ménandre ». La tendance est aussi visible chez les rhéteurs et les grammairiens de ce temps, que chez Pline ou Quintilien : il faut d'abord connaître le grec. Dans sa langue, ses œuvres, sa religion, sa méthode littéraire, l'hellénisme est la sauvegarde des esprits et le salut des âmes. C'est l'idéal de l'école, et c'est pour cela que cette dernière a été le champ de bataille des dernières luttes religieuses.

A côté des maîtres élémentaires, d'autres grammairiens étaient chargés de lire et d'expliquer les auteurs. Au fond, ce qu'on appelait « la grammaire » était une chose fort compréhensive. Elle n'embrassait pas seulement la grammaire proprement dite, la syntaxe et la métrique, mais encore l'histoire littéraire, l'histoire politique, la science des étymologies et quelques notions de musique, d'archéologie et de droit. On va aisément comprendre comment un professeur pouvait enseigner tant de choses à la fois.

La partie fondamentale ou, pour mieux dire, la base de cet enseignement, était l'explication d'un auteur grec ou latin. C'était ce qui fournissait le cadre à chaque leçon. Qui a assisté, dans certaines Universités allemandes, à l'explication de Juvénal ou de Pindare, aura une assez bonne idée de la manière dont on travaillait dans les classes de grammaire de l'*auditorium* bordelais.

Le professeur lisait d'abord le texte très lentement, articulant de la manière la plus distincte, indiquant au fur et à mesure (quand il s'agissait d'un auteur grec) les bizarreries de l'accent ou les difficultés de la prononciation. Les anciens accordaient une bien plus grande importance que nous à l'art de la lecture. On habituait de bonne heure les enfants à déclamer, et tout grammairien devait être expert dans la science de bien dire. Un philologue romain a fait graver sur sa tombe qu'il savait lire « d'une manière » impeccable ». Voici les conseils qu'Ausone adresse à ce sujet à son petit-fils : « Que les inflexions et les » intonations de ta voix, accentuée avec art, conser- » vent de l'harmonie à l'harmonie des poètes. Marque » bien le sens en lisant : l'idée ressort mieux si on » la détache, et une habile suspension donne de la » force à de faibles pensées... Quand ma vieillesse » jouira-t-elle enfin du bonheur de t'écouter ? » Ne dirait-on pas vraiment entendre M. Legouvé ? Ausone a, dans cette *Exhortation à son petit-fils*, une insinuante raison, un langage précis, et un air de familiale gaieté qui rappellent également l'auteur paternel, cher à tant de foyers, de l'*Art de la Lecture*.

Après la lecture venait l'explication grammaticale et littéraire. On traduisait et on paraphrasait les passages difficiles. On faisait remarquer la beauté de tel vers, la justesse de telle expression, on fixait la valeur des métaphores. Sans doute, le maître, comme tant d'éditeurs modernes des classiques scolaires, abusait souvent d'épithètes laudatives et d'exclamations enthousiastes.

Enfin, on discutait le fonds même du passage expliqué. C'était la partie difficile de la leçon, et c'est en cela surtout que le grammairien devait faire preuve d'érudition. Il lui fallait tout commenter; à propos de ces lectures, l'enfant recevait des notions de toutes les sciences. S'agissait-il de Platon, le commentaire était philosophique. Le jeune Paulin avait cinq ans à peine qu'on lui apprenait déjà « les dogmes de Socrate ». Lisait-on Salluste ou Tite-Live, on les comparait l'un à l'autre, et on racontait les événements militaires de la conquête romaine. Le cas échéant, on faisait de la musique. Homère donnait lieu à des commentaires sans fin sur la guerre de Troie, les poèmes cycliques et les légendes des dieux. Lucrèce apprenait la physique et l'histoire naturelle : Quintilien recommandait bien au grammairien de n'ignorer ni l'une ni l'autre.

Si l'on veut se rendre compte de ce qu'il fallait savoir en ce temps pour être un bon philologue, et de la manière dont on enseignait, qu'on lise les scolies sur Virgile conservées sous le nom de Servius. Il y a de tout dans ces notes, de la religion, de la science, de l'histoire et des mathématiques. Le grammairien, au IVe siècle, n'est qu'un scoliaste parlant. Une leçon n'est qu'une bigarrure de scolies. L'étude suivie, raisonnée, méthodique d'un art ou d'une science, l'enseignement systématique en un mot, a presque disparu de l'école et, on peut le dire, de la littérature tout entière. On n'est savant qu'à titre de commentateur, à propos de ce qui a été écrit autrefois.

Remarquons bien ce procédé de l'enseignement : il nous explique pourquoi les écrivains de ce temps, même les poètes les plus légers et les rhéteurs les plus futiles, nous paraissent plus ou moins encyclopédiques. Ausone et saint Augustin sont, chacun à sa manière, des savants universels. Pour comprendre leurs œuvres, il faut savoir un peu de tout, de l'agriculture, de l'histoire, même de l'astronomie. C'est la conséquence de l'éducation reçue dans les classes de grammaire, éducation très générale, très touffue, mais décousue et discordante. Quel pêle-mêle dans ces pauvres cerveaux d'adolescents! Qu'on ne s'étonne pas après cela si les écrivains du bas-empire ont tant de mémoire et si peu d'imagination, s'ils connaissaient tant de choses et s'ils ont si peu le génie de l'invention.

Remarquons encore ceci. Cet enseignement, tel qu'on le pratique à l'école de Bordeaux, à propos d'un texte, à l'aide d'un auteur, l'enseignement par le livre, si je puis dire, est celui qui se donnera pendant tout le moyen âge. La méthode herméneutique ou interprétative ne quittera plus les écoles jusqu'au XVIe siècle, et, grâce aux Jésuites, elle ne les a même pas, tant s'en faut, abandonnées de nos jours. La scolastique, au IVe siècle, a déjà commencé son règne. Les auteurs changeront : Cicéron remplacera Tite-Live, Aristote succédera à Homère, les Pères de l'Église seront les premiers, mais le système d'instruction demeurera. La lettre a déjà tué l'esprit.

Les auteurs préférés du IVe siècle étaient, parmi les Grecs, Homère et Ménandre. Il est du reste à

noter que les poètes ont toujours eu, dans les écoles d'alors, le pas sur les prosateurs. On regardait un peu la poésie comme l'initiatrice de toute science. Un poète tel qu'Homère passait réellement, dans les derniers jours de l'empire, pour le conseiller des hommes et l'interprète des dieux. Ces générations de la fin du monde romain rappellent en cela celles des origines du monde grec. On dirait que la prose a été parfois un aliment trop franc et trop solide pour ces esprits difficiles et maniérés.

Parmi les latins, Virgile a la première place. Les écoles gauloises du IVe siècle ont vraiment commencé l'apothéose virgilienne, que le moyen âge va continuer et qui aboutira pour le doux poète aux palmes chrétiennes et à la couronne de la sainteté. A cet égard encore, l'Université du IVe siècle explique et annonce le moyen âge. S'il a adopté si complètement Virgile, c'est que Virgile, à la fin de l'empire, était le dieu de l'école ; Ausone et ses collègues ne parlent pas de lui autrement que n'en parlera le Dante :

> O degli altri poeti onore e lume,
> Tu se' lo mio maestro e il mio autore,
> Tu se' solo colui, da cui io tolsi
> Lo bello stile, che m'ha fatto onore.

Derrière Virgile, mais très loin après lui, venaient Horace et Térence. La prose était surtout représentée par Salluste, sans doute à cause des digressions philosophiques, des belles sentences et des longs discours dont ses œuvres étaient remplies. Cicéron et Tite-Live étaient, semble-t-il, moins

goûtés. Parmi les érudits, on étudiait de préférence « l'incomparable Varron » : ses six cents livres formaient « la somme de la science » de ce temps, et ses écrits dispensaient de toute autre recherche. Les grammairiens Scaurus et Probus étaient également fort estimés : Ausone les a connus de très bonne heure.

Homère, Virgile, Varron, voilà quels étaient les vrais maîtres de l'Université. Les professeurs en titre n'étaient que « les répétiteurs » de leurs œuvres. On le voit, l'école vivait surtout du passé, et encore seulement d'une parcelle de ce passé. Elle s'immobilisait, elle se stérilisait en quelque sorte, travaillant sans cesse sur les mêmes livres, dans une superstitieuse admiration de la lettre et des mots. L'esprit du moyen âge a déjà pénétré le monde romain.

Peut-être cependant quelques professeurs réagissaient-ils contre cet excessif amour de Virgile et des poètes, cet attachement aux mêmes gloires classiques. L'érudition vraiment scientifique paraît avoir eu çà et là quelques tardifs représentants. On se rappelle les vers d'Horace contre les amateurs d'anciens poèmes, sa diatribe contre les admirateurs des poudreux documents et de la prose archaïque. Il y avait aussi, dans l'Université de Bordeaux, de ces archaïsants à outrance, pour qui Virgile et Cicéron étaient indignes d'une étude approfondie et de recherches méticuleuses. Entre eux et Ausone ou Minervius, on entrevoit vaguement qu'il y avait lutte, l'éternelle lutte entre la recherche précise et l'art littéraire. Ausone eut pour maître un de ces

érudits, Staphylius d'Auch, qui, « grammairien comme » Probus et Scaurus, profondément versé dans l'his- » toire de Tite-Live et d'Hérodote, connaissait à fond » toutes les parties de la science, tous les trésors » entassés dans les six cents livres de Varron. » Un des jeunes maîtres de Bordeaux, Victorius, semble avoir été le représentant le plus actif de la tendance érudite : « Tu t'attachais, » lui dit Ausone, « aux livres » inconnus, tu ne lisais que des textes ignorés, le » droit pontifical, les vieux traités et l'origine de » Cures, les recherches de Castor sur tous les rois » mal connus, les codes de Dracon et de Solon : tu » avais étudié tout cela, plutôt que notre Cicéron, » que notre Virgile. » Mais Victorius ne réussit pas à Bordeaux. Comment pouvait-il arriver, lui qui touchait à Virgile ? On ne le nomma jamais titulaire ; il dut quitter la chaire où il n'était que suppléant et mourut loin de Bordeaux. Ausone oublia qu'il avait été le contempteur de son cher poète et lui rendit un pieux hommage, « en le comptant dans la troupe » des maîtres célèbres ».





VI

LES CLASSES DE RHÉTORIQUE

Dans les classes de rhétorique étudiaient les jeunes gens de quinze à vingt ans. C'est là qu'enseignèrent ces maîtres célèbres, Ausone, Patéra, Minervius, qui firent la gloire de l'Université de Bordeaux.

Du reste, il serait facile de retrouver parmi les professeurs d'éloquence, « rhéteurs » ou « orateurs », beaucoup de ceux qu'on a pu citer aussi comme grammairiens. Il régnait, en ce temps-là, un usage excellent : le même homme était tour à tour professeur de grammaire et rhéteur ; il lui arrivait ainsi de suivre ses élèves, de les accompagner de classe en classe. Il les connaissait, savait comment les prendre et les diriger. L'enseignement pouvait s'adapter à l'esprit des étudiants, devenir plus personnel, plus intime, plus fécond en résultats.

La Faculté de rhétorique constituait le haut enseignement proprement dit. Elle formait les jeunes gens destinés au barreau, à la magistrature, aux finances, ceux qui voulaient devenir poètes, historiens, professeurs. Car il ne faut pas se tromper

sur le sens de ce mot « rhétorique » : la rhétorique n'était pas plus la matière unique des cours qui se faisaient dans les classes supérieures que la grammaire n'était le fondement des cours de philologie. Ce mot indiquait une tendance, une méthode, plutôt que l'enseignement régulier d'une science. C'était une appellation un peu vague, comme celle que nous donnons à la classe principale de nos lycées (et on a vu que la dénomination de classe de rhétorique est directement empruntée aux Universités du bas-empire). On apprenait des rhéteurs l'art de bien parler et de bien écrire, non pas seulement sur la littérature ou la poésie, mais aussi sur l'histoire, la morale, la science même. Ce qui caractérisait leur enseignement, c'était la conférence ou le discours, comme ce qui caractérisait la classe de grammaire : c'était la lecture et l'interprétation d'un auteur. Mais les sujets traités étaient les mêmes dans l'une et l'autre Faculté : on les approfondissait davantage dans la Faculté supérieure, et le procédé pour apprendre était autre. Voilà toute la différence. La grammaire procédait par le texte à commenter, la rhétorique par le thème à développer. Le professeur consacrait les heures de son cours à une leçon suivie, à demi préparée, à demi improvisée. Il n'y avait pas, je crois, une série d'entretiens sur le même sujet, comme dans nos Facultés. Chaque conférence était réservée à un thème différent, choisi par le maître au gré de son inspiration ou suivant ses études du moment.

Il ne nous reste aucun titre des conférences faites

par les orateurs bordelais. Mais on peut deviner que les sujets traités ne différaient guère de ceux qui étaient en vogue dans l'empire depuis le Ier siècle, et dont les *Déclamations* de Sénèque nous offrent un choix si complet. C'étaient, j'imagine, des discours de morale, des développements historiques, des plaidoyers fictifs, travaillés surtout à grand renfort de périodes, de métaphores et d'allusions. Les harangues de Libanius et, mieux, celles d'Himérius, peuvent nous donner une idée de l'enseignement de Patéra et de Minervius, comme les panégyriques d'Eumène nous donnent une idée de leur style. C'étaient des morceaux extraordinairement soignés apprêtés et pompeux, souvent creux et sonores. Comme sujets, ce sont ceux que nous pourrions donner en dissertation ou en discours dans nos classes de rhétorique ou de philosophie, plus difficiles cependant et cherchés un peu plus loin. L'ensemble est l'analyse à outrance de la même idée, tournée et retournée à satiété. C'est de la casuistique littéraire plus que de la rhétorique. La déclamation du IVe siècle est déjà le type du sermon du moyen âge.

Si nous écoutions Ausone, qui a consacré vingt-cinq pièces aux professeurs célèbres de Bordeaux, les rhéteurs, ses collègues, eurent tous en partage les mêmes dons précieux. Nous serions tentés de ne pas le croire, et de le taxer d'exagération et d'amour-propre local. Mais, cependant, il faut reconnaître que ces orateurs de l'école ont eu, au IVe siècle, une vogue incroyable. Saint Jérôme fait aux rhéteurs de

Bordeaux, Minervius, Alcimus, Patéra, Delphidius, les honneurs de sa *Chronique universelle.* Il y met leur nom, il cite leur gloire comme un des grands faits de l'histoire du monde, et jamais il ne parle de leur enseignement sans ajouter des épithètes enthousiastes, *florentissime, gloriosissime.* Delphidius, dit le même Jérôme, « illustra toutes les Gaules de son » génie, en prose et en vers ». Rome, Constantinople empruntèrent Minervius à Bordeaux, et il fut un instant la gloire de leurs écoles. Patéra enseigna à Rome avec éclat.

Et puis, qu'y a-t-il là d'étonnant en ce temps où la rhétorique était la grande passion littéraire ? Les rhéteurs du Sud-Ouest étaient les plus célèbres après ceux de l'Orient grec : mais la faconde et l'art de parler ne sont-ils pas propres au génie des hommes de l'Aquitaine ? Comprend-on maintenant que ce soit précisément au IVe siècle, l'âge d'or de la rhétorique, que la Gaule du Sud-Ouest ait pu le mieux donner la mesure de son talent ?

Mais que valaient au juste ces hommes-là, et quel jugement pouvons-nous porter sur leur éloquence ? Les éloges que leur accorde Ausone sont d'une telle banalité que le trait saillant du génie de chacun nous échappe. Minervius, le plus célèbre d'entre eux, avait « une parole qui roulait de l'or ». Cela est bien vague. Tout ce que nous pouvons affirmer, c'est qu'il brillait par la mémoire, une des qualités que les rhéteurs de Bordeaux, comme ceux d'Athènes, cherchaient le plus à acquérir. Ses discours étaient, je suppose, émaillés de faits, d'anecdotes, de détails

curieux : « Il te suffisait, » dit Ausone, « d'entendre » ou de lire une seule fois ce que tu voulais graver » dans ton souvenir; et on pouvait s'en rapporter à » ton oreille comme à un livre. Nous t'avons vu, un » jour, après une partie longuement disputée, rappeler » un à un tous les coups du jeu, et redire sans te » tromper chacun des points. » — Alcimus était plus sérieux. Ce n'était pas seulement un rhéteur; il avait écrit une histoire de l'empereur Julien. Ausone le qualifie à la fois de « grave » et d'« enjoué ». Peut-être était-il moins brillant et plus solide que Minervius. — Patéra semble surtout un styliste : « Nul ne » sut varier comme lui la marche et la tournure du » discours. Il avait une élocution facile, claire, harmo» nieuse, élégante, mais peu prodigue du sel de la » raillerie. » — Exupérius, Bordelais qui enseigna à Toulouse et à Narbonne, paraît avoir été le type du parleur facile : « Tes discours étaient admirables de » verve et d'abondance; à les entendre, ces souffles » sonores plaisaient à l'oreille; mais à la lecture, ils ne » présentaient rien à l'idée. » Ce qui nous montre que les rhéteurs de ce temps avaient, à Bordeaux comme en Grèce, l'habitude de rédiger leurs harangues.

De tous ces hommes, le plus intéressant à connaître, après Ausone, est sans contredit Delphidius, fils de Patéra. Nous savons l'éloge que lui accorde saint Jérôme. C'était un violent, un ambitieux, aimant surtout l'attaque, se plaisant à la lutte, homme de colère et de premier jet, avec de brusques retours de douceur et de calme : « Heureux! » dit Ausone, « quand tu te livrais à la culture des

» lettres, aux paisibles travaux des Muses; quand de
» grands procès ne soulevaient pas contre toi la haine
» et les armes forcenées de la vengeance; quand tu ne
» cherchais pas encore à t'élever à la cour aux jours
» de désordre et de tyrannie! » Il était toujours prêt à intenter une action, et le mot que lui inspira l'issue d'un de ces procès peint admirablement cet homme à qui il fallait sans cesse un ennemi à combattre : « Delphidius, l'orateur violent par excellence, har-
» celait un accusé, et se trouvait subitement surpris
» par l'absence de documents : « Hé quoi! » dit-il à
» Julien, « personne ne pourra donc être coupable s'il
» suffit de nier? » A quoi Julien répondit : « N'y aura-
» t-il donc plus d'innocents, s'il suffit d'accuser? » Ce fut peut-être, au IVe siècle, le tempérament d'avocat le plus franc de la Gaule. Aussi le métier de professeur d'éloquence ne convint-il pas à son ardente nature : « Tu devins rhéteur; mais, peu assidu aux
» devoirs de l'enseignement, tu trompas l'attente des
» familles. »





VII

CONDITION SOCIALE DES MAITRES

Telle était l'Université de Bordeaux au IVe siècle, son organisation, ses méthodes d'enseignement, son personnel. Mais quelle place faut-il lui donner dans la société de ce temps? Quelle était sa vraie situation, et politique et morale? Était-ce simplement, comme les Facultés de nos jours, une école supérieure dont les maîtres, heureux surtout par leurs livres et leurs leçons, ne cherchent d'autres prérogatives et d'autre considération que celles qui s'attachent à la plus noble des professions libérales? Ou bien l'*auditorium* formait-il, comme les Universités du moyen âge, un corps puissant, respecté, intimement mêlé à l'existence de la ville et de l'empire, lancé dans tout le mouvement des choses humaines?

Le premier fait qui nous frappe, c'est la fortune de la plupart des professeurs de ce temps. Sauf quelques maîtres de grammaire peu goûtés du public, le corps enseignant nous étonne par la richesse de ses membres. Ils reçoivent de l'argent de deux côtés, de trois peut-être : de la ville, de

l'État, de leurs étudiants. Le traitement officiel, qu'il vienne de l'État ou de la ville, n'est pas leur principal revenu. Une ordonnance impériale fixait à soixante sous d'or les émoluments d'un professeur de grammaire, au double ceux d'un rhéteur, c'est-à-dire à environ mille ou deux mille francs. C'est évidemment, pour ce temps-là, aussi peu que possible. Mais c'était, sans aucun doute, un minimum. Car nous voyons qu'Eumène, chef de l'école d'Autun, recevait six cent mille sesterces, cent mille francs peut-être, payés par le budget municipal. Le chiffre de soixante ou de cent vingt sous était évidemment accru par les fondations locales ou les cadeaux de l'empereur.

Il faut ajouter à cela les honoraires versés par les étudiants. Le montant de ces honoraires ne nous est point connu pour Bordeaux. Mais on peut, sans risquer une trop grande erreur, le placer entre cent et cent vingt francs par an au moins pour les élèves de rhétorique. Il y avait sans doute aussi des prix faits pour une série d'années d'études; les riches devaient payer plus cher; les plus pauvres étaient exemptés si le maître y consentait. Et si l'on parvenait à donner des leçons à un prince de la famille impériale, la fortune était au bout de ces répétitions glorieuses. Ajoutons encore les cadeaux faits constamment, comme au moyen âge, par les familles des élèves. Étant donnée la multitude des étudiants à Bordeaux, les rhéteurs arrivaient presque toujours à l'opulence. Les grammairiens, plus nombreux, moins bien payés, demeuraient parfois dans la gêne,

dont ils ne sortaient qu'en se faisant nommer en rhétorique, ou en épousant une riche héritière.

Il est en effet permis de constater que les maîtres de l'école de Bordeaux ont trouvé moyen de faire d'excellents mariages dans l'aristocratie locale. Un rhéteur est presque toujours un homme riche, possédant de belles villas, flatté de ses amis, très considéré, entouré d'un cortège de clients et d'esclaves. Les plus grands orateurs de Bordeaux ont fait souche de sénateurs, grands propriétaires fonciers. L'enseignement, en donnant accès à la richesse, ouvrait ainsi la voie à l'anoblissement.

Ce qui améliorait encore leur situation matérielle et relevait aussi leur position dans le monde, c'étaient les privilèges sans nombre que leur accordait l'État. Tous les empereurs du IVe siècle furent également patrons des lettres et amis des écoles. Les professeurs obtinrent successivement l'exemption du service militaire, celle des impôts publics, celle des charges municipales, la faculté de ne point paraître en justice, et une sorte d'inviolabilité. Voici ce que dit un décret de l'empereur Constantin : « Nous accordons à tous les médecins, » à tous les grammairiens et aux autres professeurs » immunité complète pour eux et tous leurs biens. » Nous leur permettons de n'exercer aucune charge » publique. Nous interdisons aux magistrats de les » traîner en justice ou de leur infliger le moindre tort. » Quiconque les aura lésés sera condamné à payer » au trésor une amende de cent mille sesterces. » Et ces privilèges ne leur étaient point personnels. Ils

passaient à leur femme et à leurs enfants. La famille directe d'un professeur était, sauf certains cas, exempte d'impôts, et jouissait de prérogatives judiciaires fort étendues. Constantin donne en ces termes le motif de la place privilégiée que les lois font aux maîtres : « Il faut qu'ils aient toutes les » facilités pour se livrer aux études libérales et à » l'instruction de la jeunesse. » Je ne crois pas que dans aucun pays, à aucune époque, — sauf peut-être de nos jours dans l'empire chinois, — il y ait eu un gouvernement plus passionné pour les choses de l'enseignement.

Aussi un professeur tenait-il une place considérable dans la ville où il résidait. C'était tout à fait un grand personnage. Il faisait souvent partie de droit du corps municipal, et il avait sur les autres membres de la curie l'avantage de prendre part aux délibérations et aux décisions sans participer aux charges qui leur incombaient. C'était parmi les maîtres de l'école qu'on choisissait parfois les magistrats municipaux, les juges et les édiles. Ausone a été chef de sa ville natale en qualité de duumvir ou de défenseur.

Ces honneurs et ce respect n'étaient point limités aux murailles de la cité. Ils s'étendaient bien au delà du pays où les professeurs enseignaient. C'étaient des hommes qui comptaient dans la Gaule, même dans l'empire tout entier. Après avoir enseigné pendant vingt ou trente ans, alors qu'on était encore dans la force de l'âge et du talent, on pouvait quitter l'école et prendre du service dans les administra-

tions de l'État. On était sûr d'être nommé aux plus hautes fonctions politiques : le titre de professeur était auprès des princes la meilleure des recommandations. Ils n'ont jamais redouté de faire d'un rhéteur un juge ou un gouverneur, un préfet, un receveur des finances. On pourrait citer de nombreux exemples. Exupérius, de Bordeaux, qui n'était cependant qu'un insipide bavard, devint gouverneur de province. De même Népotianus, grammairien et rhéteur. Eumène, d'Autun, a été chef de la chancellerie impériale avec un traitement de trois cent mille sesterces. Ausone reçut une préfecture du prétoire avec des émoluments d'au moins sept cent mille sesterces, puis il fut nommé consul. Or, au-dessous de l'empereur, le consul est le premier en dignité, le préfet du prétoire, le premier en puissance. L'ambition la plus haute était si permise à un professeur qu'Ausone s'étonne de voir Alcimus, « malgré sa gloire de rhéteur et son génie littéraire, » refuser de briguer les emplois publics ».

On peut donc croire qu'au IVe siècle, à Bordeaux comme à Athènes, comme à Antioche ou à Béryte, la vie municipale s'identifiait presque entièrement avec la vie universitaire. Ce qui fait la gloire de la cité, ce qui l'anime encore, c'est l'école, ses maîtres et ses étudiants. L'Université, plus peut-être que la curie elle-même, est le vrai centre de Bordeaux. C'est un corps estimé, riche, puissant : il a pour lui le nombre de ses élèves, la fortune et la gloire de ses professeurs. Il fournit des milliers de recrues au sénat, au barreau, aux ministères de l'empire,



et demain ses rhéteurs seront parmi les maîtres de l'État.

C'est un étrange spectacle que celui de la Gaule à la fin du IVe siècle. D'un côté, les barbares, qui forment les armées de l'empire. De l'autre, la société romaine, toute civile, on peut même dire toute intellectuelle, qui donne aux hommes d'étude la meilleure part de la richesse et de l'autorité.





VIII

LA FIN DE L'ÉCOLE DE BORDEAUX

C'EST ainsi que placé entre les misères de deux invasions, le IVe siècle put être dans l'histoire ancienne l'âge d'or du haut enseignement. A l'autre extrémité de l'empire, l'Université d'Athènes avait, à la même époque, une prodigieuse intensité de vie, avec ses disputes de sophistes, ses batailles d'étudiants, l'attrait d'une philosophie nouvelle, le prestige de l'hellénisme renaissant. Bordeaux n'avait qu'un reflet lointain de la grande école du monde civilisé, mais il fut peut-être, en Occident, dans ce coin tranquille et riche de la Gaule, le centre le plus actif de l'hellénisme et des études littéraires.

L'Université ne mourra pas d'un seul coup au Ve siècle, malgré l'invasion et l'établissement des barbares. Il serait facile, même sous les Wisigoths, de suivre son existence jusque vers l'année 500. On retrouverait ses étudiants, ses rhéteurs, ses maîtres riches et considérés. Les barbares acceptaient son influence : ils venaient à l'école. Héritiers de la politique comme de l'autorité des empereurs, ils

patronnaient les professeurs et courtisaient les lettres. Mais l'éclat que jette l'école au temps de Théodoric est sa dernière lueur. Elle disparaît vers le moment où les Francs s'établissent à Bordeaux.

Est-ce à dire que de ces auditoires de Bordeaux, d'Autun, de Trèves, de Toulouse, de ces grandes écoles municipales qui furent si puissantes au IVe siècle, il ne restera plus, au moyen âge et de nos jours, qu'un souvenir fort effacé de leçons éloquentes et de gloire intellectuelle ? Non, l'enseignement créé par les Romains dans les derniers jours de l'empire devait, comme tant de leurs institutions, survivre à cet empire lui-même. Il en fut des écoles comme des corps municipaux, comme de l'organisation provinciale, comme de l'idée monarchique. Quand le pouvoir impérial fut tombé, il se trouva une puissance pour recueillir son héritage et continuer son œuvre : l'Église chrétienne. C'est elle qui conserva les cadres administratifs de l'empire romain jusqu'à notre Révolution. C'est grâce aux évêques que les curies municipales ont vécu d'une vie obscure mais continue jusqu'au réveil communal. C'est le catholicisme qui achèvera la diffusion de la langue latine dans la plèbe des campagnes, et qui sauvera les lettres romaines pour les enseigner aux barbares. C'est l'épiscopat enfin qui maintiendra la tradition scolaire créée par les empereurs de l'an 300 et qui la transmettra aux Universités futures.

Au moment où disparaissent les écoles municipales, vers le temps même où Justinien supprima l'Université d'Athènes, apparaissent en Gaule les

écoles épiscopales. Il est facile de comprendre comment le passage s'est fait des unes aux autres, et que l'évêque ait pu prendre dans la direction de l'enseignement la place de l'État et des villes. En l'an 500, l'évêque était le souverain municipal. C'était à lui, bien plus qu'au comte, représentant de l'État, ou qu'au défenseur élu par la curie, qu'appartenait le pouvoir effectif. Or, de toutes les affaires qui intéressaient la cité et dont l'évêque put s'occuper, une des principales était l'école. C'est sur elle qu'il a tout d'abord mis la main.

Mais en devenant l'école de la cathédrale, l'ancien « auditoire » ne change pas de caractère. Il conserve sa division entre grammaire et rhétorique, les mêmes habitudes d'enseignement par le livre ou la déclamation; les titres des professeurs ne sont point modifiés; les auteurs étudiés sont d'abord les mêmes, on y ajoute seulement les textes sacrés. Et sept siècles plus tard, lors de la renaissance intellectuelle du XIIIe siècle, c'est de ces écoles religieuses que naîtront nos Universités françaises, modèles de tant d'instituts étrangers.

Il n'y a plus à s'étonner maintenant si nous avons rencontré un si grand nombre de traits communs aux auditoires du IVe siècle et aux Universités du moyen âge et de l'Allemagne contemporaine. Ceux-là sont les vrais ancêtres historiques de celles-ci. Les corporations d'étudiants, les mots de chaire, de professeur, de rhétorique, l'enseignement de la grammaire et de l'éloquence, l'herméneutique des textes, la place faite à l'école dans la vie municipale,

et jusqu'à la gloire de Virgile, sont autant de legs que le monde romain a faits aux temps modernes; et en cela, comme en tant de choses, il a eu l'épiscopat et la Gaule pour exécuteurs testamentaires.

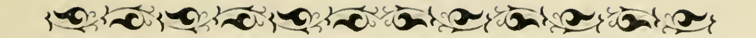


TROISIÈME PARTIE

LES DERNIERS JOURS

DE

BORDEAUX ROMAIN



I

L'AQUITAINE AU IVe SIÈCLE

AUSONE est le dernier grand nom qui appartienne tout entier à Rome et à l'empire. Sa vie se confond avec la dernière période de prospérité et de repos que l'Aquitaine ait connue dans l'histoire du monde ancien. On peut même dire que l'existence du poète a reflété celle de sa patrie, tant elles ressemblent l'une à l'autre, tant elles paraissent également sereines et confiantes!

Quand Ausone naquit, vers 310, Bordeaux avait fini de réparer les ruines faites par l'invasion barbare du IIIe siècle, de recouvrir ses cendres, d'ensevelir ses décombres. Il venait de se reconstruire; on l'avait doté d'une école qui lui donnera bientôt une gloire inattendue et un prestige nouveau. La ville, pour parler ainsi, faisait peau neuve, comme la Gaule, comme l'empire entier, qui, brusquement refait et régénéré, se sentait à l'aube d'une vie nouvelle.

Quatre-vingt-cinq ans plus tard, en 395, à l'heure où le poète s'éteignait, l'empire romain se démembrait pour toujours. A la place de cette puissante et

solennelle unité qu'avaient célébrée les contemporains d'Ausone, et que l'on comparait volontiers à l'unité de la personne divine, l'empire forme désormais deux moitiés disparates, l'Orient grec et l'Occident latin. Il y a deux empereurs et, de fait, il y a deux mondes. Vers le même temps on entend de nouveau parler des barbares. Les Wisigoths ont déjà franchi la frontière; ces hordes qui, vingt ans plus tard, s'établiront sur les bords de la Garonne, parcourent les provinces romaines. Les gens bien informés savent qu'au delà du Rhin, sous une poussée mystérieuse, les Germains se tassent, se groupent, s'amoncellent pour recommencer les grandes invasions du III[e] siècle. Tandis que les extrémités de l'empire sont menacées, tremblantes, peu sûres, la tête faiblit, le cœur se ralentit. Aux empereurs dignes ou intelligents, actifs ou énergiques, comme Julien, Gratien ou Théodose, succèdent les misérables épigones d'une race dégénérée, Honorius et Arcadius. Au gouvernement des sénateurs, descendants des grandes familles de Rome, se substitue le règne des officiers supérieurs, à demi barbares. Et enfin, les anciens dieux en qui s'étaient incarnées la patrie romaine et la civilisation antique, ont à jamais cédé le pavé des temples et la direction des âmes à la religion du Christ, à ses évêques et à ses moines. Cette fois, c'est bien la fin du vieil empire qui commence. Ausone expire vers le même temps que Théodose : sa mort est contemporaine de l'événement dont on fait dater l'agonie de Rome.

L'œuvre du poète nous reporte donc exactement aux derniers jours que l'empire romain a vécus dans les Gaules. Au delà sont les invasions, la lutte avec les barbares, la royauté germaine, le plein moyen âge. Ses écrits, au contraire, nous font assister aux suprêmes triomphes de l'empire, à ses derniers instants de vitalité et de force. Ils brillent des lueurs de cette douce illusion qui éclaira les plus beaux jours des règnes de Gratien et de Théodose. Il y eut dans la vie romaine au IVe siècle comme un arrière-printemps tiède et clair, dans lequel refleurirent quelques-unes des espérances d'un lointain passé. La poésie d'Ausone s'est réchauffée à cette lumière; elle en a vécu, elle nous en conserve les rayons. Elle nous fera connaître la vieillesse de ce corps vigoureux et tenace qui fut le monde romain. Elle nous montrera comment on vivait à Bordeaux et dans l'Aquitaine sous les derniers empereurs, au temps où l'on ne songeait encore ni à la fragilité de l'empire ni à l'arrivée des barbares, alors que nul ne se doutait que l'avenir était fermé et l'espérance sans issue.

Par un rare bonheur, il se trouve que l'œuvre d'Ausone n'est pas froide, impersonnelle, toute objective, comme un si grand nombre d'écrits contemporains. De la poésie factice, certes, il y en a chez lui, et beaucoup trop. Il s'amusa toute sa vie à versifier des jeux de mots; il se plut dans les tours de force métriques; il répandit à foison les allégories mythologiques et les imitations virgiliennes. S'il s'était borné à ces ridicules efforts, son œuvre ne nous servirait pas à grand'chose pour connaître

le IVe siècle. Elle ne ferait que nous donner une idée déplorable d'un de ses hommes les plus illustres. Mais son âme ne s'est point desséchée, son esprit ne s'est point éteint dans ce métier fatigant. Il a su, même dans ces vers si pénibles et si apprêtés, sous cette forme si peu primesautière, avec cet habit d'arlequin qui est sa poésie, il a su être un parleur exquis, un poète familier et familial, un causeur naturel et expansif. C'est, à de certaines heures, l'homme le moins pédant du monde, l'écrivain le moins exclusif, le littérateur le moins acoquiné dans ses livres, le moins enfermé dans ses lettres qu'on puisse imaginer. Il vit au dehors, il savoure l'amour de ceux qui l'entourent; il jouit de la société de ses parents, de ses amis, de ses maîtres et de ses élèves. Il aime son siècle, il aime Bordeaux, il adore les rivières et les coteaux de son pays. Avant tout, il vit dans son temps et il vit de sa patrie. C'est d'elle qu'il parle avec le plus d'abandon. Rien ne l'inspire mieux que la vie de sa famille et celle de ses compatriotes. Il n'est jamais plus à l'aise dans ses vers qu'en racontant ce qui se fait autour de lui. C'est un des rares poètes de l'antiquité latine dont l'œuvre soit la fidèle image de la société de son temps. Adressons-nous donc à lui en toute confiance pour lui demander quelle fut dans son pays la somme de bonheur et de misère, d'espérances et de craintes, d'illusions et de sagesse, de patriotisme et de religion; quelle était la situation matérielle et morale du monde aquitain et bordelais à la veille de l'invasion barbare.

Sans doute, ce n'est qu'un petit coin de la Gaule

où nous pénétrons à la suite de notre poète : la ville de Bordeaux et la campagne qui l'avoisine, arrosée par la Gironde, la Garonne et la Dordogne. Mais dans ce coin vivaient en ce moment des hommes qui étaient parmi les plus illustres de la Gaule et de l'empire : Ausone, ancien précepteur de l'empereur Gratien, ancien consul et, autour de lui, toute une famille de préfets du prétoire, de proconsuls, de présidents; Paulin, plus tard évêque de Nole, homme consulaire lui aussi, un des hommes les plus riches et les plus célèbres de l'Occident; c'est là que se trouve l'école la plus fameuse de la Gaule, cet *auditorium* de Bordeaux où enseignèrent tant de rhéteurs illustres, et qui fut pour le monde romain une inépuisable pépinière d'avocats, de sénateurs et de magistrats.

Puis, cette campagne passe en ce moment pour la plus riche et la plus fertile de la Gaule. Il y a, sur la rivière, de Langon à Pauillac, une suite ininterrompue de somptueuses villas. Comme la Touraine aux beaux jours de la Renaissance, l'Aquitaine éveillait alors l'idée de richesse paisible et de molle douceur. Quand Ausone arriva sur les bords de la Moselle et qu'il crut voir l'image de son pays natal, c'est en ces termes qu'il le décrivit :

« Tout, dans ce spectacle qui me charmait, émut » mon cœur et me rappela l'aspect et la beauté de » la brillante *Burdigala*, ma patrie; tout : ces villas » dont le faîte s'élève sur les rives qui dominent le » fleuve, ces collines vertes de vignes, ces belles » eaux de la Moselle qui coulent à leurs pieds avec un » murmure presque insensible. »

On disait volontiers, en songeant à l'éclat du paysage et à la beauté des cultures, *nitens Burdigala,* « le brillant Bordeaux ». « Là, » chante encore Ausone, « là, le ciel est clément et doux; le sol, » que l'eau féconde, est large dans ses dons; là, le » printemps est long, l'hiver attiédi par le soleil » nouveau. »

On vantait l'élégance aquitanique, qui se montrait même chez les plus pauvres; on célébrait la grandeur et le luxe des cités. Le farouche Salvien fait du pays un éloge dont la grâce poétique détonne un peu dans la bouche de ce sombre déclamateur :

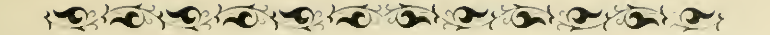
« On le sait, l'Aquitaine et la Novempopulanie » sont comme la moelle de toutes les Gaules. Elles » possèdent la mamelle de toute fécondité, et, ce » qu'on aime parfois mieux encore, celle du plaisir, » de la beauté, de la volupté. Toute cette région est » si merveilleusement entrelacée de vignes, fleurie » de prés, émaillée de cultures, garnie de fruits, » charmée par ses bois, rafraîchie par ses fontaines, » sillonnée de fleuves ou hérissée de moissons, que » les maîtres ou les détenteurs de ce sol semblent » posséder moins une portion de la terre qu'une » image du paradis. »

C'est la partie la plus riche de la Gaule; c'est aussi la plus instruite, nous dirons volontiers la plus romaine. Ses écoles en font le foyer des lettres et la patrie du beau langage. Un Gaulois du Nord ou de l'Ouest avait honte de parler devant des Aquitains aux oreilles habituées à toutes les finesses de la langue latine. On dirait, parfois, que le Génie de

Rome est venu se réfugier dans cette fin de terre de l'empire pour y vivre ses derniers jours.

De ce coin vanté de tous, Ausone va nous permettre de faire la description. Mais ne l'isolons pas trop du monde avoisinant. Certes, s'il y a quelque différence entre l'Aquitaine et le reste de la Gaule, c'est qu'ici les traits sont plus forts, les contours plus nets, les couleurs plus vives. Au fond, ce que nous dirons de Bordeaux et de l'Aquitaine pourra, à peu de choses près, s'appliquer à toute cité et à toute région de la Gaule romaine.





II

ASPECT DE BORDEAUX

C'ÉTAIT une chose peu réjouissante que l'aspect extérieur d'une grande ville gauloise au temps de Théodose. Il y a, entre le Bordeaux de ce temps et celui des trois premiers siècles, une différence infinie. Sous les Antonins et les Sévères, c'était une cité vaste, épanouie, étendant le long de la rivière et surtout des grandes routes la file interminable de ses maisons, de ses temples, de ses tombeaux et de ses villas. Au milieu s'élevaient, dans leur majestueuse splendeur, l'aqueduc, les arcs de triomphe, l'amphithéâtre, le temple colossal de la Déesse-Tutelle, les thermes et les portiques. La ville n'avait point de limites arrêtées. Ses contours étaient irréguliers, capricieux. Elle se développait où elle voulait, à son aise, comme les grandes villes ouvertes de la France contemporaine. A son gré elle contournait ou gravissait les collines tout autour de ce Mont-Judaïque que couronnaient les marbres de ses thermes. C'était la cité libre et dégagée d'un temps pacifique. Rien n'y rappelait le régime militaire, ni soldats, ni forts, ni muraille. Nul n'y

songeait à la nécessité d'une défense. A cet égard, la sécurité y paraissait plus grande que dans n'importe quelle ville de nos jours. Bordeaux avait l'aspect civil, l'allure indépendante, l'extérieur désarmé d'un municipe bourgeois auquel l'État ne permet d'autres besoins que ceux de bâtir, de travailler et de s'enrichir.

Cette ville, depuis l'an 300, n'existe plus. A sa place, nous trouvons, s'élevant brusquement, solitairement, entre les vignes et les marécages, une forteresse colossale qui domine au loin la plaine de ses murs et de ses tours. C'est ce triste rempart qu'Ausone nous invite tout d'abord à admirer : « L'enceinte carrée de ses murs élève si haut ses » tours altières que leurs sommets aériens percent » les nues. » Qui de nos jours a vu la ville d'Aigues-Mortes se dressant de toutes pièces, isolée au milieu de la campagne, encadrée et fermée par ses hauts remparts, peut aisément se faire une idée du Bordeaux du IVe siècle.

La base de cette muraille est bâtie en pierres de grand appareil, énormes, inégales, qui tiennent par leur propre masse, que leur poids suffit à assujettir, sans mortier ni ciment qui les consolide. Ces blocs sont empruntés aux édifices de l'ancienne ville, temples, basiliques ou théâtres : avec leurs ruines, on a fait le soubassement du nouveau rempart. C'est un fouillis de frises, de tombeaux, de statues, de colonnes et de chapiteaux. Ce qui faisait la gloire et la splendeur de la cité d'autrefois sert à la défense de celle d'aujourd'hui. La partie moyenne et le haut

de la muraille sont bâtis en pierres de petit appareil, bien régulièrement disposées, solidement fixées à l'aide de cet admirable mortier romain qui défie les injures du temps et les violences des hommes. De nos jours, quand on voulut démolir la forteresse, on dut recourir à la mine : blocage et ciment ne formaient qu'un bloc gigantesque. Çà et là, ces rangées de petites pierres sont interrompues par des assises de grandes briques rouges, posées à plat; elles sont là comme ornement, et c'est la seule trace de préoccupation artistique qu'offre la muraille, lourde et vilaine d'aspect. Ces lignes de briques, on les remarque souvent dans les ruines romaines du bas-empire, remparts, châteaux, basiliques. C'était alors le genre de décoration à la mode. Il est simple, il est peu coûteux, il convient à ces époques troublées où l'on a toujours hâte, où l'architecte est pressé d'achever l'édifice commencé, comme s'il craint qu'une invasion subite n'arrête l'œuvre à ses fondements.

La muraille de Bordeaux forme un carré allongé percé de quatorze portes, surmonté de quarante-six tours, y compris les quatre tours d'angle. Ces dernières forment les trois-quarts d'un cercle; les autres sont à demi rondes : les tours romaines qu'on voit encore à Dax et à Bayonne ont été construites sur le même type et à la même époque que celles de Bordeaux. Il n'y a, dans tout ce système de défense, que des lignes droites et circulaires, des perpendiculaires et des cercles, des carrés et des angles droits. L'art militaire du bas-empire ne connaît

point en Gaule d'autres types de forteresses que ces rectangles et ces tours, choses également massives, faites sans art, sans goût et sans science, qui n'exigent des assiégeants aucune habileté de tactique, qui n'imposent aux ennemis aucune précaution et ne cachent aucune surprise. Nous sommes loin des combinaisons savantes et des artistiques contours que présentent certaines colonies romaines du haut-empire. Ces villes du IVe siècle ne se défendent que par la masse gigantesque de leurs murs : il est vrai qu'elles n'auront plus affaire qu'à des barbares. Fermez les portes, garnissez les tours et les chemins de ronde : on y est admirablement en sûreté, sauf le cas de trahison. Ces murs de Bordeaux serviront jusqu'au XIIe siècle ; ils livreront trois fois passage à l'ennemi, et chaque fois c'est par hasard qu'il y entrera. Comme les constructions pélasgiques des *oppida* gaulois, les remparts du bas-empire sont l'enfance de l'art, mais ils ont la même grossière puissance.

La muraille de Bordeaux avait six à huit mètres d'épaisseur. Les portes en étaient petites, basses, voûtées, obscures sans doute, portant au-dessus de leur cintre cinq mètres de murailles. C'étaient, comme l'a dit un témoin oculaire, moins des portes que des poternes, « des espèces de trous ». Le rempart s'élevait à moins de dix mètres, les tours bien au delà, et semblaient, dit Ausone, « se perdre dans » les nuages ». Même le long de la Garonne, le rempart se continuait, et les Bordelais se voyaient interdire la vue de leur fleuve, de cette rivière qui

avait fait leur gloire et leur richesse. L'horizon était fermé de toutes parts. Quelle différence d'avec la ville de jadis! Les murs sont si élevés qu'ils cachent les coteaux voisins de Floirac, de Cenon ou de Lormont, et, ce qui accentue encore le caractère de la cité, c'est dans l'intérieur même du rempart que se trouve son port.

Il n'y a pas de quais sur la Garonne. Le port est uniquement formé par l'estuaire d'un petit ruisseau, la Devèze, qui, régularisé, endigué et creusé profondément, peut recevoir les eaux de la marée. C'est moins un havre qu'un canal intérieur. Il suffit cependant à Bordeaux, puisque, nous dit Ausone, il peut recevoir « des flottes ». Quand ces flottes voulaient pénétrer dans le port, elles passaient sous la muraille même, à travers la porte qui ménageait une issue à la Devèze; on l'appelait « la Porte aux » Bateaux », *Porta Navigera*. Le cas échéant, on fermait cette porte, et la ville tout entière se trouvait murée, isolée du monde avec ses habitants et ses vaisseaux.

Tout autour du port se pressaient les maisons, serrées et touffues comme les arbres d'une forêt. C'était bien une « cité » du moyen âge. Les rues, étroites et très encombrées, se coupaient à angles droits et correspondaient aux portes de la muraille. De n'importe quel point, de tous les carrefours et de toutes les ruelles, on aperçoit la massive et triste construction qui semble répandre son ombre sur la ville enfermée. Nous, qui vivons surtout dans des rues ouvertes et lumineuses, nous trouverions cela

pittoresque et presque gai. Mais les Bordelais du IVe siècle pouvaient se rappeler l'ancienne ville, pleine de jour et d'espace, et devaient sans doute la regretter souvent.

C'était maintenant une petite ville; elle avait tout au plus 2,350 mètres de circuit: l'ancien Bordeaux était trois fois plus grand. Cependant, elle faisait encore bonne figure à côté des cités voisines. Périgueux n'avait pas mille mètres. Bayonne, Dax, Saintes lui étaient de beaucoup inférieures. Aussi bien c'est dans ces limites que se bâtirent toutes les nouvelles villes fortifiées de l'an 300; les plus grandes avaient de 2,000 à 2,500 mètres de pourtour. Si elles pouvaient renfermer quinze à vingt mille âmes, c'est tout au plus. Elles se ressemblaient toutes, également petites, fermées et sombres. Si les « cités » du moyen âge français ont entre elles tant de points communs, si elles paraissent bâties sur le même plan par un seul architecte, cela s'explique aisément: elles datent des mêmes années du monde romain, et elles ont été bâties par une seule génération pour répondre aux mêmes besoins et pour écarter les mêmes dangers.

Cette « cité », c'est le centre du Bordeaux moderne. Il se formera, à partir du XIe siècle, autour de la muraille romaine. C'est, en quelque sorte, le noyau de la ville. Toutes les cités de la Gaule ont un noyau semblable, qui date des grandes constructions de l'an 300. A Dax, à Bayonne, à Périgueux, des Pyrénées jusqu'au Rhin, nous trouverons partout une vieille ville : c'est celle qu'ont bâtie les Romains

du bas-empire; c'est celle du IVe siècle, qui est demeurée jusqu'au XIIe. A cet égard, les villes fortifiées de Maximien et de Constance sont la véritable origine de nos cités contemporaines. En les bâtissant, les princes d'alors ont fait table rase de l'œuvre des trois premiers siècles. Ils ont construit à nouveau, sur des ruines, sans tenir compte du travail des générations précédentes. Ce furent des cités neuves, faites tout d'une pièce. Au XIIe, au XIIIe siècle surtout, elles s'agrandiront par extension d'enceinte, par juxtaposition de quartiers. Mais le noyau primitif, la cité du bas-empire, demeurera longtemps encore, avec ses petites rues étroites et sombres, et pourtant assez régulières; elle sera le témoin permanent du travail accompli à la dernière heure du monde romain. Avant de disparaître, l'empire a bâti aux Gaulois de nouvelles demeures, tristes et mesquines, mais solides et sûres, qui leur permettront de vivre à travers les six siècles d'invasion jusqu'au réveil de l'ère romane.

A l'intérieur de ces villes, peu ou point de grands monuments. La place manquait pour des théâtres, des arènes, des basiliques. On ne put rien sacrifier à la décoration. Le seul luxe que Bordeaux s'accorda fut une fontaine en marbre de Paros qui se trouvait au centre même de la cité; on y captait les eaux de la Devèze, l'antique *Divona,* le génie protecteur des Bituriges. C'était comme un dernier hommage rendu à cette petite rivière, qui avait arrosé le berceau de Bordeaux, autour de laquelle il avait grandi, et dont l'estuaire était à cette heure le centre de son com-

merce et le dernier espoir de sa flotte. Bordeaux est obligé maintenant de se contenter des eaux d'un ruisselet. Nous sommes loin du temps où un large aqueduc lui amenait le tribut des sources voisines et où de superbes châteaux d'eau, ornés de bas-reliefs et de statues, décoraient ses places publiques. Tout cela est en ruines, et l'aqueduc a disparu avec l'ancienne ville et la vie paisible d'autrefois. Il faudra s'en tenir, et cela pendant des siècles, aux eaux de la Devèze et des puits. Bordeaux ne retrouvera son aqueduc que sous les siècles pacifiés des temps modernes.

Les contemporains avaient un mot qui rendait bien l'aspect de ces petites villes : c'étaient des *castra*, des châteaux forts, des forteresses. Elles étaient emprisonnées par une muraille, qui les protégeait sans doute, mais aussi qui les étouffait. A la ville bourgeoise succédait la cité guerrière. Depuis Constantin, elle a une garnison. L'empire ne se défend plus seulement aux frontières : il doit pourvoir à la défense de chaque cité de l'intérieur. La « Paix Romaine » n'existe plus ; la « Sécurité Auguste » n'est qu'une formule. Autrefois, on pouvait vivre tranquille dans la Gaule du Sud-Ouest. Il y avait, le long du Rhin, une longue chaîne de colonies et de légions chargées d'arrêter l'ennemi. La Gaule avait sa ceinture de soldats et de remparts ; derrière eux, les citoyens vaquaient sans crainte aux arts de la paix. Depuis l'an 300, le soin de la lutte incombe à toutes les villes. Chacune est en état de guerre. On renonce au système de défense générale du pays par

de grandes armées échelonnées à la frontière; la défense est brisée, morcelée, localisée. De provinciale, elle est devenue municipale. Le temps des luttes locales est venu. Nous sommes encore sous l'empire romain. Mais, depuis l'an 300, du jour où le pays s'est hérissé de forteresses, où les villes, repliées sur elles-mêmes, se sont murées, on peut dire que le moyen âge a commencé.





III

LE PAYS BORDELAIS; LA VIE MATÉRIELLE

Si nous sortons de Bordeaux pour parcourir la campagne, il nous semble que les sujets de tristesse sont moins nombreux. Les coteaux des bords de la Garonne sont gais comme au temps d'Hadrien et d'Antonin. La vigne monte de la plaine aux sommets; ses vins rendaient Bordeaux célèbre, et Ausone ne parle jamais sans s'attendrir de cette « riante Aquitaine », *læta Aquitanica*, où s'adoucissent les mœurs. Le blé, la vigne, on a tout cela à foison. Les grands seigneurs vivent dans leurs villas, fiers de leurs titres de « sénateurs romains », « hommes très illustres », *viri clarissimi*, heureux surtout de leurs immenses richesses foncières. Ils ont déserté les mornes remparts et les rues encombrées des villes: « Tout ce bruit de Bordeaux », dit Ausone, « tout ce qui peut blesser nos goûts paisibles nous » force de quitter les murs des villes pour aller retrou- » ver les doux loisirs d'une retraite champêtre, mêlés » aux délassements sérieux. » Ils n'aiment rien tant que leurs grands domaines, où ils se sentent libres comme des Romains et puissants comme des rois.

Sans doute, ils y avaient leurs jours d'ennui, l'hiver surtout. Malgré toutes les précautions, il y faisait parfois un froid terrible. Ausone nous dit qu'il grelottait jusqu'au mois de mars dans sa campagne de Saintonge; cela n'empêchait pas qu'il n'y demeurât jusqu'à Pâques et qu'il ne fût, comme tous les riches de son temps, l'ennemi juré de la ville et l'amoureux des champs.

C'est que maintenant les cités n'ont plus le même attrait pour l'aristocratie. Elles n'offrent plus ces lieux de plaisirs et ces luxueux édifices qui les faisaient aimer des Gallo-Romains du haut-empire. Plus de théâtre : les amphithéâtres tombent en ruine, les temples sont mesquins et les portiques ont disparu. Pendant les trois premiers siècles, la cité avait exercé sur les Gaulois un irrésistible attrait. C'était une chose si nouvelle en Gaule que cet assemblage distrayant de demeures et de monuments. On fut citadin passionné jusqu'au temps de l'invasion : c'était une manière de faire sa cour à Rome et de se donner un vernis d'élégance. Au IVe siècle, les grands seigneurs commencent à reprendre les anciennes habitudes de la Gaule indépendante. Ils n'ont dans les villes qu'un pied-à-terre. Ils les abandonnent volontiers à la plèbe et aux soldats. Et ils n'y viennent que pour s'instruire ou pour prier. Ils sont si heureux dans leurs domaines! A Lucaniacus, près de Saint-Émilion, Ausone vivait dans un palais, « rival » de ceux de Rome »; il se plaisait à l'ombre des forêts, trouvant des sites ravissants, se créant à grands frais une résidence d'une somptueuse beauté.

Étaient-ils cependant complètement heureux, ces riches possesseurs de domaines? Leur plus grand souci était-il de se préserver du froid? Malgré ces dehors séduisants et ces poésies d'allégresse, même à travers l'œuvre, toujours gaie, d'Ausone, on voit çà et là se fixer quelques points noirs, s'arrêter quelques nuages. On lit des mots qui étonnent. Et on se demande peu à peu si la campagne était aussi fertile et aussi sûre que sous les règnes des premiers Antonins. Il y a une ombre sur « la joyeuse » Aquitaine », comme il y a sur la ville « brillante » de Bordeaux l'ombre de la muraille.

Aux portes mêmes de la cité nous rencontrons des monuments ruinés, vestiges d'un Bordeaux récent encore et pourtant disparu. Le temple colossal des Piliers de Tutelle, les thermes du Mont-Judaïque, l'amphithéâtre sont là, isolés dans la campagne, en partie démolis, portant l'empreinte ineffaçable des invasions du IIIe siècle et le souvenir d'une splendeur perdue. Dans les campagnes, les ruines sont plus nombreuses encore. Que de villas effondrées et éventrées, qu'on ne songe pas à réparer! Que de monuments funéraires dégradés, dépourvus de leur faîte, privés de leurs marbres, fendus et crevassés! A chaque pas on se heurte aux témoins de la paix du IIe siècle, qui sont en même temps les témoins des désastres du IIIe, et les esprits rêveurs ou sensés peuvent douter que celle-là revienne, que ceux-ci soient à jamais écartés.

Tout le monde, d'ailleurs, prend ses précautions à la campagne, comme on le fait dans les villes. La

villa porte le nom de *prœtorium*, qui éveille un écho de guerre et de commandement. De fait, le maître est un gouverneur aussi bien qu'un propriétaire. La villa s'est transformée comme la cité. Ce n'est plus un simple lieu de villégiature, séjour de l'oisiveté et de la confiance. Elle a des remparts et des tours. C'est aussi un *castrum* ou, tout au moins, un *castellum*.

La plus riche des villas girondines était celle de Bourg, bâtie sur le sommet d'une plate-forme qui domine l'Entre-deux-Mers et le confluent des deux grands fleuves. Elle fut édifiée, selon toute vraisemblance, au temps de Constantin, par Pontius Paulinus, préfet du prétoire. Elle était grande comme une petite ville; elle avait des viviers, des thermes, des bibliothèques, des palais, tout ce que le luxe romain imagina de plus précieux et de plus délicat. Mais ici se montre une nouveauté : elle avait ce que ni Pline ni Gordien n'eussent songé à construire dans leurs villas, elle avait des tours et des remparts, « remparts élevés, tours qui traversent les » nues », et que « ni les machines ni les béliers ne pour- » ront jamais ébranler ». Elle avait aussi de vastes greniers abondamment garnis de blé. Si bien défendue et approvisionnée, la villa de Pontius pouvait attendre un ennemi et braver un siège. C'était une forteresse de premier ordre : aussi l'avait-on appelée, d'un nom germanique qui depuis deux siècles s'était introduit dans la langue militaire de Rome, *burgus*, de *burg*, « forteresse ». Le lieu a conservé son nom jusqu'à nos jours; il a conservé aussi son caractère, et la ville forte de Bourg, isolée

sur sa colline, vieux débris du moyen âge, a pour origine la villa du IVe siècle, comme le Bordeaux médiéval n'est autre que celui de l'an 300. Les demeures féodales, avec leurs murailles et leurs greniers, ne diffèrent pas sensiblement des *prætoria* du bas-empire. En cela encore, nous sommes singulièrement loin du temps des Antonins, et les villas du haut-empire, libres et découvertes, ressemblaient aussi peu à celle d'Ausone ou de Paulin qu'un château de la Renaissance ou une villa de la Pompadour rappellent les manoirs du Rhin ou les donjons du Dauphiné.

A côté des villas, nous trouvons encore quelques-uns de ces villages ouverts, *vici*, qui se multiplièrent en Gaule au temps des Césars et des Antonins. Mais ils deviennent de plus en plus rares, et la tendance générale est à les fortifier. Nous revenons au temps gaulois, quand le pays était hérissé de milliers d'*oppida*. Les plus grosses de ces bourgades ont reçu des remparts; celles qui paraissaient avoir une importance stratégique ont été transformées en châteaux forts. Voilà un élément nouveau — l'étude stratégique d'un pays — dont les Romains du haut-empire se sont peu préoccupés dans la Gaule propre.

Le plus important de ces *castra* fut celui de Blaye. Située à l'endroit où la grande route de Saintes et de Poitiers débouche sur la Gironde, bâtie sur un mamelon élevé, qui est le dernier avancement des collines du Fronsadais et du Bourgès, dominant la grande masse d'eau qui coule devant elle, la ville forte de Blaye fut la clé de la défense militaire du

bas-fleuve. On disait couramment *Blavia militaris,* « Blaye la guerrière »; elle mérite, aujourd'hui encore, cette épithète, et les empereurs de l'an 300 lui ont donné le caractère et la physionomie qu'elle a conservés jusqu'à nos jours à travers tout le moyen âge. Elle servait à la fois contre les pirates de l'Océan (que l'on redoutait toujours depuis le IIIe siècle) et contre les ennemis qui pouvaient venir du Nord par la grande chaussée de Saintes. Le service de défense y était fait par une milice appelée « soldats de la Garonne », *milites Garonnenses,* milice locale sans aucun doute, et capable, j'imagine, de combattre à la fois sur terre et sur mer. Elle était sous les ordres du duc d'Armorique, officier supérieur qui présidait à la défense des côtes, depuis Rouen jusqu'à Bayonne.

La vie devait se ressentir partout de la présence de ces soldats et de la vue de ces remparts. Ausone a beau plaisanter, il ne semble pas toujours rassuré. Je sais bien qu'il ne parle pas des Francs ni des Saxons, et qu'il faudra attendre les écrits de Sidoine Apollinaire pour retrouver leur nom dans la littérature du Sud-Ouest. Mais il craint tout au moins les brigands et la famine, ce qui suppose un état de choses fort incertain et une prospérité toute de surface.

Sait-on comment vivait un propriétaire du Bas-Médoc au temps de Valentinien? quelle était sa principale distraction après la chasse au sanglier et la pêche du turbot? Écoutons Ausone écrivant à son ami Théon, qui devait habiter aux abords de Soulac : « Ne fais-tu pas la chasse aux voleurs qui » errent par toute la contrée, pour que, dans la

» crainte du dernier supplice, ils t'appellent au par-
» tage de leur butin ? Et toi (sans doute par douceur
» et par horreur du sang humain) tu fais grâce du
» crime en faveur des sesterces ; tu parles d'erreur,
» tu fixes une amende par chaque tête de bœuf
» enlevée, et de juge tu te fais complice. » Il y avait donc des brigands dans le Médoc, et la justice impériale était si peu redoutée par eux que les propriétaires préféraient les pourchasser eux-mêmes ou traiter à l'amiable avec les voleurs de bestiaux ; on leur laissait les bœufs et ils payaient une amende : c'était une véritable « composition ». La loi romaine n'interdisait pas cette procédure, mais elle la blâmait quand elle avait lieu en secret, sans l'intervention du magistrat, et c'était, semble-t-il, le cas de Théon. Les propriétaires prenaient donc l'habitude de se faire justice à leur manière. Ausone rappelle à Théon qu'il peut au besoin faire acte de juge, *judex*, au lieu et place du gouverneur de province.

Les poésies d'Ausone renferment un autre aveu qui donne beaucoup à penser sur la situation matérielle du pays. Il décrit sa maison de campagne, et voici un avantage qui lui sourit entre mille : « Je
» conserve toujours des fruits pour deux ans. Qui ne
» fait pas de longues provisions sent vite la famine. »
Et ces précautions, il les prend à quelques milles à peine des cités populeuses de Bordeaux et de Bazas, sur les bords de la Garonne, sillonnée sans cesse de navires et de barques. On avait donc, au milieu de ce bien-être plus apparent que réel, comme des craintes de derrière la tête. On redoutait la terrible

famine. Comprenons-nous maintenant pourquoi, dans la grande villa de Bourg, les greniers tiennent tant de place, et qu'on y entassait des provisions venues d'Afrique et d'Italie?

Ce n'étaient pas de vaines précautions. Ausone chargea un jour un de ses anciens intendants, Philon, d'approvisionner sa villa de Lucaniacus, située non loin de Libourne. Philon recueillit un peu partout toutes sortes de denrées, blé, sel, fruits, et arriva avec sa cargaison près de Langon, où il attendit un bateau pour le conduire jusqu'à Libourne. Il avait entreposé ses marchandises dans la grande villa d'Hébromagus, qui appartenait à Paulin, l'ami et l'élève d'Ausone. Prĕvenu, notre poète écrivit à Paulin pour le prier de prêter à Philon un navire de transport: « Si tu ne te hâtes de lui fournir quelque » gabare pour sauver à temps Lucaniacus de la » famine, voilà toute la maison de l'homme de lettres » réduite, non pas aux *blés* de Cicéron, mais au » régime du *Charançon* de Plaute. »

Ainsi, cette crainte de la famine était sérieuse. Dans ces villas de marbre, au milieu de ces vignes et de ces champs de blé, on redoutait parfois de mourir de faim. Même en tenant compte de la tendance à l'exagération d'Ausone, poète et gascon, il devait y avoir beaucoup de misères dans ces campagnes, vivant entre les menaces des brigands et la peur de la disette, comme il y avait de la tristesse dans les villes, transformées en places de guerre et en lieux de garnison. La vie romaine dans la Gaule du Sud-Ouest n'était plus synonyme de paix et de sécurité.



IV

LE TRIOMPHE DU CHRISTIANISME

En même temps que les cités et les champs, les hommes s'étaient transformés. Des éléments nouveaux étaient apparus dans la vie des peuples, de nouvelles pensées germaient dans les âmes et allaient les changer bientôt, aussi foncièrement que la construction des murailles avait changé la physionomie des villes. La ville murée du IVe siècle va devenir la ville chrétienne.

A Bordeaux, à l'angle sud-ouest du rempart, à l'endroit où est aujourd'hui la cathédrale Saint-André, se trouvaient dès lors une église et un cimetière chrétiens. Ils datent à peu près de la même époque que l'enceinte. Depuis le règne de Constance Chlore, on célèbre à cette place le culte de Jésus-Christ et on enterre les fidèles. Il n'y a pas longtemps qu'on trouva aux abords de Saint-André un tombeau chrétien du premier âge où avaient été dessinés des oiseaux voltigeant dans les branches d'un arbre, symbole imagé du paradis céleste. Comme le christianisme catholique ne peut changer ses habitudes, comme il est avant tout esclave des traditions

et respectueux de son passé, l'endroit que l'évêque Orientalis choisit vers l'an 300 pour être le lieu des pieux rendez-vous et des saintes assemblées est aujourd'hui le centre officiel de l'église de Bordeaux, et son chef actuel officie sur le sol consacré il y a seize siècles par le premier de ses prédécesseurs.

Chaque année, à Pâques, Ausone se rend à Bordeaux pour célébrer dans cette église les fêtes de la Résurrection. Sa qualité d'ancien magistrat, sa situation d'homme officiel l'obligent, lui païen de cœur, d'esprit surtout, à cette publique démonstration. D'ailleurs, elle ne devait rien coûter à sa conscience d'honnête homme. Je pense que, possédant le véritable sens de la Divinité, il savait la comprendre dans les cérémonies de tous les cultes et la reconnaître à travers toutes les figures sous lesquelles les diverses religions la cachaient alors.

Depuis le commencement du siècle, il y a une suite ininterrompue d'évêques à la tête de cette église. Leur influence a grandi au sein de la plèbe urbaine : cette classe de petites gens y a été la première initiée à la foi nouvelle; elle est encore chère entre toutes aux représentants de ce Christ, qu'on appelait parfois « le dieu adoré dans les cités ». Grâce à son appui, les évêques sont maintenant des puissances avec lesquelles les gouverneurs de l'État et les magistrats municipaux ont souvent à compter. Ils tiennent des conciles et font des émeutes. Ausone put, en 386, être témoin d'un fait qui a dû lui paraître inouï. Une femme, Urbica, accusée d'hérésie, fut lapidée par la populace chrétienne de Bordeaux.

Une sédition chrétienne dans une grande cité de la Gaule, voilà ce qui devait fort chagriner un sénateur romain comme Ausone, voilà ce qui annonce déjà les erreurs du fanatisme à la fin du ɪvᵉ siècle, le meurtre d'Hypatia, le saccagement des temples et la destruction des statues.

On comprend de plus en plus pourquoi les riches lettrés fuyaient volontiers les villes, où le christianisme dominait par la plèbe, troublait la vie et parfois ensanglantait les rues. La grande aristocratie s'était tenue à l'écart de cette religion aimée du vulgaire. Elle préféra longtemps ses lettres, ses philosophes, ses poètes, les dieux que chantaient les uns ou la morale qu'enseignaient les autres. Comme son cher empereur Julien, elle vivait de l'hellénisme. Elle gardait pieusement l'héritage qu'elle avait reçu de la Grèce. Elle défendait ses privilèges et maintenait toutes ses noblesses, celle du pouvoir et de l'argent, comme celle du talent et de la culture.

Mais nous sentons bien, par l'œuvre d'Ausone, qu'elle aussi est atteinte par la marée montante du christianisme, et qu'elle ne tardera pas à être submergée. Elle est sur le point de céder à la foi du Christ et de « se renouveler ». Cette conversion de la noblesse du Sud-Ouest, qui sera presque subite, Ausone la vit dans les dernières années de sa vie, et elle le rendit parfois triste et plaintif. Né dans le paganisme, et lui ayant dû ses joies les plus intimes, il n'aura autour de lui à ses derniers moments, dans sa famille et parmi ses amis, que des chrétiens. Il

a pu dire que sa génération était la dernière que le paganisme avait élevée dans les Gaules.

Cette transformation a été, en Aquitaine, l'œuvre presque entière de la vie d'un seul homme, qui a eu sur ses contemporains et sur les destinées religieuses et morales de la Gaule une prodigieuse influence, saint Martin. Je laisse de côté bien des causes sociales et politiques; je ne parle pas de ces mystérieux courants historiques qui, à de certains moments, entraînent invinciblement toutes les âmes. Mais saint Martin s'est trouvé là, comme à l'heure précise, pour diriger le courant chrétien et aider la politique des empereurs. Toute la part qu'un homme peut avoir dans les révolutions morales d'un pays, il faut la lui faire dans l'histoire de l'Église gauloise; tout ce que la volonté humaine peut ajouter à la marche irrésistible d'une religion, saint Martin l'a montré en Gaule, plus encore que saint Paul en Asie ou que Boniface en Germanie.

Il avait été dans sa jeunesse soldat de l'empire. Il devint garde du corps du prince, ce qui lui donnait rang d'officier. Même, il parvint au grade supérieur de tribun, grade fort recherché et qui valait à son titulaire toutes sortes de distinctions et une certaine richesse. Après le tribunat commençait la série des hauts commandements militaires, duchés, comtés et maîtrises. Saint Martin avait le droit d'y prétendre. Beaucoup y étaient parvenus qui étaient partis de plus bas que lui. Tout son passé, tout son avenir, il y renonça brusquement, se rendit en Gaule auprès d'Hilaire, évêque de Poitiers, et se fit dans notre

pays le propagateur de la foi chrétienne. Pendant quarante ans (c'est un contemporain d'Ausone) il prêcha, il enseigna, et surtout il lutta sans relâche, s'adressant à la fois aux pauvres et aux puissants, aux paysans et aux empereurs, véritable apôtre d'une guerre pacifique. Pour se rendre compte de la puissance de cet homme, il faut songer aux grands prédicateurs du moyen âge, et notamment à saint Bernard. Il est leur véritable ancêtre et, à tous les égards, plus grand qu'eux. Encore ces hommes avaient-ils pour eux l'appui des peuples et des grands, tandis que Martin dut être souvent à la fois chef et soldat. Mais il avait merveilleusement l'instinct de son époque; il comprit comment il fallait parler et surtout qu'il fallait agir. Dans ces temps de décadence, de confiante langueur et d'indolence sereine, il fut violent et brutal pour les uns, il se montra doux et tendre pour les autres; on le vit, dans ce siècle de repos, fort, actif, enthousiaste; ce fut, à la fin d'un monde, une âme vigoureuse, un génie orageux et primitif. Il produisit, sur les populations nobles et calmes des bords de la Vienne et de la Loire, le même effet que saint Paul sur les âmes énervées de Macédoine et de Lycaonie.

Chose étrange! cette comparaison avec saint Paul paraît s'être imposée à ceux qui connurent saint Martin. Par son âpre éloquence, par son activité, par l'austérité communicative de sa vie, il exerça le même irrésistible ascendant. Les livres sont pleins des miracles qu'il accomplit. A nos yeux, il en fit deux d'incomparables. De son vivant, il convertit

les Gaules presque à lui seul. Deux siècles après sa mort, son prestige était plus grand encore qu'aux beaux jours de sa vie d'apôtre. Ni saint Paul ni saint Bernard, trop vite oubliés, n'ont joué, comme Martin, ce rôle posthume, dans lequel le souvenir agit avec la même force que la parole, le nom séduit autant que la vue. Saint Martin fit reculer devant lui l'empereur; auprès de lui, toutes les classes se sont un instant confondues dans un même culte pour Dieu et pour un homme. Avant lui, l'Aquitaine n'avait que quelques groupes de fidèles disséminés dans les grandes villes. Après lui, l'Église y est triomphante. Il avait décidé les plus riches à y entrer en abandonnant leurs biens; il y avait amené les plus heureux et les plus désespérés. Il sembla aux générations de la fin du IVe siècle que les vieux dieux du paganisme, mal rajeunis par les rhéteurs de Julien, s'étaient à jamais enfuis sous leur défroque usée de métaphores et de fables devant l'éblouissante popularité de saint Martin. « Heureuse la Grèce, qui a » mérité d'entendre prêcher l'Apôtre! Mais le Christ » n'a pas oublié les Gaules en leur donnant d'avoir » saint Martin. »

Son influence s'est exercée surtout au centre du pays, entre Tours et Poitiers. Mais elle a rayonné de là par toute la Gaule, et elle s'est fait puissamment sentir sur les bords de la Garonne dans le dernier quart du siècle, à la fin de la vie d'Ausone. Pour avoir une idée de son renom, il faut rappeler que plus d'un tiers des églises du diocèse de Bordeaux, au XIIIe siècle, lui étaient consacrées, et

on a tout lieu de croire qu'il en fut de même d'un bon nombre d'entre les autres, et qu'elles avaient perdu, du VIIIe au XIIe siècle, leur vocable primitif de Saint-Martin. Les basiliques construites aux abords des cités, les églises des villages, les chapelles que les grands seigneurs convertis édifiaient dans leurs villas furent placées de préférence sous l'invocation de l'apôtre; saint Pierre, saint Étienne, les saints du christianisme primitif furent presque oubliés devant cette personnalité envahissante.

Bordeaux eut sa basilique de Saint-Martin. Elle s'éleva près des ruines des thermes qui se trouvaient sur le Mont-Judaïque. Elle semblait, de là, protéger la ville de Bordeaux, que Martin dominait de son culte, de son sanctuaire et de ses miracles. C'est dans les églises de Saint-Martin que les miracles sont le plus fréquents; il n'y eut pas de bienheureux plus actif et qui aimât davantage à se montrer. Au VIe siècle, Grégoire de Tours écrira trois livres sur les prodiges accomplis par le nom du saint. C'est le thème favori de la littérature chrétienne dans nos pays depuis l'an 400. Il faut lire à ce propos Sulpice Sévère. — Quel contraste entre les poésies d'Ausone et les dialogues de Sévère! et ce sont pourtant écrits de compatriotes, de contemporains, d'hommes appartenant au même milieu social. Ausone nous parle des plus vieilles fables du monde grec; il vit encore avec Homère et Apollonius. Sulpice Sévère nous fait déjà vivre dans les pieuses erreurs du moyen âge et assister à la naissance des légendes chrétiennes.

Citons un de ces miracles pour montrer quelle était l'étendue de l'action de saint Martin, et comme elle se trouvait mêlée à la vie la plus intime des hommes de ce temps. C'est Grégoire de Tours qui nous le raconte :

« Dans le diocèse de Bordeaux sévissait à une » époque une grave maladie de chevaux. Or, il » existait près de Blaye, à Marsas, une chapelle » consacrée à la mémoire de saint Martin, et célèbre » par les miracles qui s'y produisaient. Quand arriva » la maladie dont nous parlons, tout le monde se » précipita dans la chapelle, faisant des vœux pour » les chevaux, promettant une dîme à l'église s'ils » échappaient. Et, pour tirer parti de la vertu du » lieu, ils marquèrent leurs chevaux d'une empreinte » à l'aide de la clé de fer qui fermait la porte de la » chapelle. Telle fut alors la vertu du saint que tous » les chevaux malades et marqués de cette manière » guérirent immédiatement. »

Il y eut des milliers de prodiges de ce genre. Jamais peut-être, même au temps de la prédication chrétienne en Galilée, l'imagination des hommes ne fut en proie à tant de pieux délires. Comprend-on maintenant pourquoi la basilique de Saint-Martin de Tours a été pendant quatre siècles le centre de la religion, le foyer sacré du christianisme gaulois?

Le plus grand service que Martin rendit à la foi chrétienne, c'est d'avoir entamé la grande aristocratie foncière. Son prestige n'a pas seulement rayonné sur la plèbe urbaine, sur les déshérités, auxquels il promettait le royaume du ciel. Il a

été aussi grand, quoique moins explicable, sur les riches et les lettrés. Pour nous, la vraie marque de sa puissance est d'avoir gagné à l'enthousiasme religieux et à un mysticisme désintéressé ces nobles heureux et pratiques, légèrement sceptiques en tout ce qui n'était pas le culte de Rome et des lettres, et la culture des champs.

Celle des conversions qui fit le plus de bruit dans la Gaule, et peut-être dans l'empire, se trouva être celle d'un élève et ami d'Ausone, de celui qu'il appelait volontiers son fils Paulin, le futur évêque de Nole.

Vers 389, Paulin avait trente-cinq ans, Ausone étant octogénaire. Il passait alors pour un des hommes les plus riches, les plus nobles, les plus heureux du monde romain. Il avait sur les bords de la Garonne d'immenses domaines, de vrais royaumes. Il était marié à une femme qu'il aimait. Avant l'âge de trente ans, il avait été consul, gouverneur de province. On le disait un des esprits les plus fins, un des poètes les plus originaux de son temps. L'hellénisme et les lettres n'avaient pas de plus élégant amateur et de plus digne champion. Il jouissait de tous les bonheurs terrestres et de toutes les espérances ambitieuses. On pouvait dire que les amis de l'empire avaient les yeux tournés vers Paulin, et qu'on le regardait comme une « colonne de l'État », un des rares hommes qui, dans un moment de crise, seraient un ferme soutien ou un suprême espoir. Mais un jour, cet heureux de la terre, saisi d'on ne sait quelle subite et mystérieuse mélancolie,

abandonna tout, bonheur, ambitions et fortune, pour se consacrer au Christ. La folie de la croix, que saint Martin avait eue trente ans auparavant, il la communiqua à Paulin, qu'il avait miraculeusement guéri d'une maladie d'yeux : « Dès que Paulin lut » dans l'Évangile les paroles où le Christ dit au jeune » homme riche : « Viens et suis-moi, » aussitôt, ayant » vendu tout ce qu'il possédait, il distribua tout » l'argent aux pauvres, et, délivré de toutes les » cupidités du monde, il marcha librement à la suite » du Maître. » Lui, qui était noble comme pas un, il va se mêler, au sein de la vie chrétienne, à la tourbe des villes et à la multitude des petites gens.

La conversion de Paulin le Bordelais eut dans le monde romain un retentissement considérable. Si on en juge par les écrits de ce temps, ce fut un des grands événements sociaux de la fin du IVe siècle. Les chrétiens la saluèrent comme un triomphe; les derniers défenseurs des lettres et de l'empire (ces deux choses semblaient se confondre) se sentirent abandonnés d'un de leurs meilleurs appuis et d'une de leurs plus pures gloires. Ausone, son maître et son père, lui écrivit quatre lettres désolées, qui restèrent longtemps sans réponse. Il fut éloquent, insinuant; il fit appel à sa tendresse, à l'amour de la gloire, à la jouissance des richesses noblement acquises, et surtout au culte des Muses et de la poésie. A la fin, Paulin répondit à Ausone pour lui annoncer qu'il « était mort au monde » et que sa décision était irrévocable. Les lettres que Paulin répondit à son maître sont empreintes de tant de grandeur, res-

pirent une si touchante émotion, révèlent enfin une telle puissance dans la volonté, qu'il faut regarder sa conversion comme l'œuvre d'une âme intimement convaincue de la vérité de sa religion et de l'excellence de sa conduite :

« Pourquoi m'ordonner, ô père, de rendre mes » soins aux Muses que j'ai répudiées ? Ils repoussent » les Muses, ils sont fermés à Apollon, les cœurs » voués au Christ ! Soutenu autrefois, non par une » égale force, mais par une égale ardeur, je fus » d'accord avec toi pour évoquer Phébus. Maintenant » une autre puissance, un Dieu plus grand subjugue » mon âme ; il exige d'autres penchants, il réclame » de l'homme ce qu'il lui a donné pour que nous » vivions de la vie du Seigneur... Je bénis ces » vénérables mouvements du cœur d'un père, et je » m'applaudis d'une colère qui ne nuit pas à l'affec- » tion. Mais j'aimerais mieux, ô père, te voir demander » mon retour à qui pourrait te l'accorder... Si tu as » souci de mon retour, regarde et prie ce Christ, qui » tient et meut les esprits, qui est entier dans tout et » partout, qui, présent en toutes choses, gouverne » tout. »

Les lignes suivantes, qui sont parmi les plus belles que le christianisme ait inspirées en ce temps, montrent bien quel irrésistible sentiment a dicté la conversion de Paulin :

« Ma crainte et mon tourment, c'est que le dernier » jour ne me surprenne endormi dans d'épaisses » ténèbres, occupé d'actes stériles et perdant ma vie » en de vagues soucis. Que deviendrais-je, en effet,

» si, pendant que mes yeux tardent à s'ouvrir, le » Christ, se dévoilant à moi, resplendissait du haut » de son palais éthéré, et si, frappé soudain des » rayons du Seigneur apparu dans les cieux ouverts, » j'allais, ébloui par tant de lumière, chercher un » triste refuge dans l'obscurité de la nuit?... Oui, je » crois, et je tremble, et je travaille avec zèle, avec » empressement, à me détacher, si je puis, de mes » fautes avant la mort. »

On peut voir par ces lignes la haute valeur intellectuelle et morale de Paulin. Quel que soit le jugement que l'on porte sur ses doctrines et sur ses croyances, ses œuvres nous obligent à le regarder comme un des esprits les plus ouverts et une des âmes les mieux douées du IVe siècle. Il vaut Ausone par la volonté, il le dépasse par l'intelligence et le génie. Il était, sans aucun doute, parmi les plus dignes de commander à son siècle, et voilà qu'il l'abandonne. Comme on comprend les plaintes d'Ausone, et qu'on est tenté de prononcer le mot auquel il a dû songer, de désertion!

S'il est permis de se représenter les dernières pensées d'un homme d'après le reste de sa vie, on se figure volontiers qu'Ausone a eu, à la fin de ses jours, des heures de patriotique tristesse. Même au milieu de sa belle famille d'enfants et d'amis qui le chérissaient, il a pu se sentir seul et incompris. Ce fut, à Bordeaux, le dernier représentant de la dernière génération païenne. Dans son enfance, dans sa jeunesse, il n'avait guère été question, autour de lui, du christianisme et de son culte. Son père et

son aïeul, ses collègues et ses maîtres ont vécu dans l'amour des choses païennes et de ces lettres grecques qui étaient devenues la vraie religion des esprits d'élite et une des formes du patriotisme. Il avait conservé leur enthousiasme et leur foi. Si, à de certains jours de devoir officiel, il avait dû faire acte de christianisme, son âme appaitenait tout entière à ces traditions classiques qui lui avaient valu les plus doux succès de sa vie. — L'histoire d'Ausone nous indique l'heure précise à laquelle le christianisme triompha dans les Gaules. Maintenant ses maîtres, ses collègues, qui furent aussi ses coreligionnaires, sont morts. Ceux qu'il a vus grandir se sont détachés de ses croyances. Son élève impérial, Gratien, a été le premier empereur vraiment chrétien qui ait régné dans les Gaules. Son fils Hespérius, tout gagné à la religion victorieuse, l'enseigne à ses enfants et veut même consacrer l'un d'eux, Paulin de Pella, au culte du Christ. Un des plus célèbres d'entre ses collègues, Delphidius, le grand avocat des Gaules, fort peu chrétien, laissa une veuve et une fille qui se mêlèrent de polémique religieuse et qui furent impliquées dans l'affaire des Priscillianistes. Enfin son disciple bien-aimé, Paulin, fit volte-face et abandonna le service de l'empire pour celui de Dieu.

C'est vers les années 380-390 que le sol manqua de toutes parts aux derniers fidèles de l'hellénisme. Le plus riche des sénateurs aquitains a donné ses biens aux pauvres; le petit-fils du consul Ausone est voué au Christ; la plèbe de Bordeaux lapide une

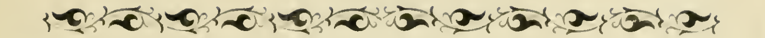
hérétique. On vit rarement, en si peu d'années, un tel changement de décor. Les grands saints du Sud-Ouest commencent leurs prodiges; les grands rhéteurs ont terminé leur carrière. Romain de Blaye triomphe par ses miracles jusqu'au delà du tombeau. Seurin arrive à Bordeaux et fonde, en face de la cité, la grande nécropole sainte où le moyen âge enterrera ses héros.

A côté de Paulin, son compatriote Sulpice Sévère, également riche et noble, quittait aussi le monde pour vivre dans la pauvreté et l'humilité, suivant l'exemple de ses maîtres en Christ. Martin, Paulin, Sévère, voilà, à des titres divers, les trois plus fâcheuses défections que l'empire romain ait alors subies. Tous trois ont distribué leurs biens aux misérables, ont fait vœu de sacrifices et de renoncement, et tous trois étaient pour l'État d'utiles serviteurs, à l'armée ou au tribunal. En abandonnant les Muses et le monde, ils ont abandonné la patrie romaine. En se vouant au Christ, ils privent le prince de ses meilleurs sujets au moment où il avait le plus besoin de généraux et de magistrats. Les hommes se font rares, et les dangers sont plus grands. La parole que le Christ avait si souvent prononcée : « Laisse là ton maître et suis-moi », est maintenant un mot d'ordre dans les plus hauts rangs de la société. L'empire est déserté par ses serviteurs. La grande contagion religieuse a gagné partout.

Nous avions raison de le dire plus haut : le triomphe du christianisme dans l'Aquitaine est le signe des temps nouveaux, de la même manière que la crainte

de la famine et que la construction de forteresses. Ces symptômes divers concourent pour caractériser l'état du monde gaulois à la fin du IVe siècle. La misère augmente, le patriotisme diminue. La vie matérielle devient plus pénible, la vie active se concentre dans le christianisme. La force physique et la force morale de l'empire s'éteignent en même temps.





V

LA VIE SOCIALE.

Toutefois, ceux des Bordelais et des Aquitains qui sont demeurés fidèles aux cultes helléniques et au patriotisme romain ne désespèrent pas encore. Ils peuvent avoir leurs heures de tristesse; le moment de suprême découragement n'est pas encore venu. Viendra-t-il même jamais, et pourra-t-on dire que les hommes du Sud-Ouest aient cru un jour que l'empire allait disparaître, même au temps des nouvelles invasions, même sous la persécution d'Euric?

Laissons un instant de côté les chrétiens qui ont déserté le poste de combat et ceux dont les sinistres prophéties sont faites de colère et de menaces plus que d'expérience et de réflexions. Ne nous occupons que de la dernière génération de païens ou des nouveaux convertis qui croient à Rome comme au Christ, et que leur foi n'empêche pas de siéger au sénat ou de s'asseoir dans les tribunaux de province. Ils n'attachent pas une trop grande importance à ces indices qui nous ont frappés; ils ne croient pas assister à la transformation d'une société ou à l'effondrement d'un empire. Parcourons une dernière fois l'œuvre

d'Ausone, et nous verrons que la société bordelaise vit encore fort joyeusement, au milieu des richesses et des plaisirs de l'esprit, et qu'elle proclame toujours l'immortalité et la divine beauté de la chose romaine.

La gaieté, voilà ce qui manque le moins à Ausone et à son entourage. Tout, dans ses vers, respire une vraie bonne humeur. Il y a un sourire au commencement de chacune de ses pièces. La qualité qu'il loue le plus volontiers chez les autres est l'enjouement. Il n'a certes pas l'allure déprimée d'un décadent. *Lætus, joca,* sont des mots qui reviennent constamment dans ses éloges. Il ne semble pas qu'il y ait eu autour de lui de ces amoureux de mélancolie et de ces fanfarons de tristesse qu'il est convenu de rencontrer dans les fins de siècles.

C'était une aimable société, qui s'accordait comme principal mérite de cultiver les jeux et la joie, et de fuir les vaines inquiétudes. « Toi qui cultives les jeux et la joie, qui condamnes la tristesse », *qui joca lætitiamque colis, qui tristia damnas,* dit Ausone de son beau-frère, ce qui ne l'empêcha pas d'être un excellent gouverneur. Auprès de notre poète on s'amusa presque aussi follement qu'aux beaux jours d'Hadrien et d'Antinoüs. Ni ses parents ni ses descendants ne donnèrent leurs biens aux pauvres pour joindre saint Martin à Tours ou pour suivre à Nole saint Paulin. Un de ses oncles courut le monde pour trafiquer et sut ramasser une belle fortune. Quelques femmes de son entourage administraient admirablement leurs biens. Lui-même, dont le père n'était qu'un médecin aisé, mourut fort riche, devenu l'un

des plus grands propriétaires de son temps. Tous ses parents furent dans les honneurs. Son fils Hespérius parcourut une fort belle carrière et accrut sans cesse l'héritage paternel, si bien que le petit-fils d'Ausone, Paulin de Pella, a pu écrire que ses richesses étaient célèbres dans le monde entier.

Veut-on connaître comment ce dernier vivait dans sa jeunesse, à Bordeaux, vers le temps où mourut son grand-père? Nous sommes en 392; le jeune clarissime vient d'accomplir sa quinzième année. C'est lui-même qui nous raconte sa vie. Il avait été malade; on lui fit abandonner l'étude pour les exercices physiques :

« Je voulus un beau cheval avec un plus riche » harnais, un écuyer de haute taille, un chien agile, » un bel épervier, une balle bondissante et dorée » envoyée exprès de Rome pour servir à mes jeux, » un vêtement plus recherché et souvent renouvelé » et parfumé des douces senteurs de l'Arabie... » J'aimais à courir, porté toujours sur un coursier » rapide... »

Quelques années plus tard, l'idéal du jeune Paulin, marié et propriétaire, avait un peu changé; mais le luxe y tenait toujours la plus large part :

« Pressant sans relâche l'accomplissement de la » tâche que j'avais entreprise, je me hâtai de rendre » la culture aux champs régénérés, d'apporter un » prompt soulagement aux vignobles épuisés, de les » renouveler par les moyens qui m'étaient connus... » Je voulais une maison commode, avec de larges » appartements disposés en tout temps pour les

» diverses saisons de l'année, une table propre et » bien garnie, des esclaves jeunes et nombreux, un » mobilier abondant et propre à différents usages, » une argenterie plus précieuse par le travail que » par le poids, des artistes de différents genres » habiles à remplir promptement les commandes, » des écuries pleines de chevaux bien nourris et des » voitures pour la promenade, sûres et élégantes. »

Cette vie, le petit-fils d'Ausone la mena de 397 à 407, au moment où le monde romain commençait son agonie.

La brillante existence que menaient ces grands seigneurs n'allait pas sans quelques atteintes à la morale, du moins à la morale sévère. Paulin, avant son mariage, ne fut pas un modèle de vertu. S'il avait été voué au Christ, ce ne fut assurément que dans sa tendre enfance, car la chasteté lui parut d'assez bonne heure un fardeau difficile à porter. La confession de ses fautes est d'une rare naïveté :

« Je me jetai dans les voluptés nouvelles d'une » luxure juvénile, dont je pensais dans mon enfance » pouvoir me garantir sans peine. Toutefois, autant » qu'il fut possible, je comprimai de l'étreinte et du » frein d'une sage modération les débordements de » la licence pour ne pas aggraver mes fautes par des » crimes. Je contins mes désirs. Je m'imposai la loi » de ne pas attenter par la force à la femme ou aux » droits d'un autre; je me gardai de céder aux per- » sonnes libres qui s'offraient d'elles-mêmes, et je me » contentai des plaisirs domestiques de ma maison. » Je préférais être accusé d'une faute plutôt que

» d'un crime, et je ne voulais pas nuire à ma répu-
» tation. »

Les poésies d'Ausone nous rappellent de loin en loin que le monde n'était pas alors plus parfait que jamais, et qu'on eut souvent de grands coupables à punir, des infamies à constater chez les plus riches ou chez les plus instruits.

Les professeurs ou les avocats ses collègues ne se piquaient point tous d'une austérité antique. Dynamius dut s'exiler de Bordeaux et changer de nom sous le coup d'une accusation d'adultère, ce qui n'empêcha pas l'indulgent Ausone de le traiter toujours en excellent ami. Un autre de ses compatriotes, Concordius, quitta la ville en fugitif, on ne sait pour quelle faute. Une mère rigide chassa Marcellus de sa maison et de sa patrie, sans doute pour quelque peccadille de jeunesse. D'un maître primaire de l'école de Bordeaux, Crispus, Ausone dit que « les
» fumées du vin, croyait-on, l'inspiraient autant que
» Virgile et qu'Horace. » Enfin de graves accusations pesèrent un jour sur l'un des avocats les plus illustres de Bordeaux, Delphidius. On l'acquitta, et il put devenir professeur d'éloquence. D'ailleurs, il fit assez mal sa besogne : « Peu assidu aux devoirs de l'enseignement, tu trompas l'attente des parents. » La famille de ce Delphidius, très ancienne, et qui se rattachait à une vieille noblesse sacerdotale de la Gaule, peut-être même à une origine druidique, finit d'une façon tragique : « Enlevé au milieu de ta car-
» rière », dit Ausone, « tu n'as pas eu la douleur de
» voir les erreurs de ta fille égarée et le châtiment

» de sa mère. » Il s'agit d'Euchrotia et de Procula, que l'hérésiarque Priscillianus entraîna dans sa querelle; le bruit courut même qu'il déshonora la seconde. Enfin, nous lisons, dans les épigrammes d'Ausone, des vers adressés à ses compatriotes, qui font le plus grand tort à leur moralité ou à leur distinction.

On connaît la diatribe écrite vers l'an 450 par le prêtre Salvien, et dans laquelle il malmène si fort les Aquitains, gens repus de toutes les richesses et de tous les vices. Ce que nous venons de dire apporte-t-il la moindre preuve à l'appui des déclamations virulentes et banales du prêtre chrétien? Soyons juste. Ce sont des fautes assez ordinaires dans le monde que celles dont parle Ausone, et il faut être moraliste bien sévère pour traiter autrement que de peccadilles les crimes dont s'accuse Paulin.

Surtout, ne croyons pas que les mœurs des païens furent abominables aux derniers jours du IV[e] siècle. Paulin était chrétien, et, avant le temps où il s'émancipa, il avait été consacré à Jésus-Christ. Quant à Euchrotia et Procula, c'étaient des dévotes qui se laissèrent abuser par les allures séduisantes d'un intrigant, beau parleur et ami des femmes.

En face de ce groupe d'égarés, songeons à tout ce qu'il y avait de vertu dans la famille immédiate d'Ausone. On y aimait le travail et on y cultivait la charité. C'étaient des riches, mais qui savaient la douceur du bien et pour qui la bonté était un devoir. Si le monde païen a fini avec eux, on peut dire que sa dernière génération n'eut rien à envier, en fait de

droiture et de noblesse, aux représentants de la religion nouvelle.

Le sérieux de leur conduite ne les empêchait pas, avons-nous vu, de savoir se distraire. Franchement, la vie que menaient Ausone et ses amis était fort agréable. On se visitait, on se recevait sans cesse, on s'envoyait de petits cadeaux, des oranges, des huîtres, des conserves, des poésies surtout. On se promenait, devisant sous les belles allées touffues d'ormes et de peupliers qui bordaient la Garonne ou la Dordogne.

Les agréments étaient multiples dans ces villas, qui — pour ne plus parler des œuvres de défense — font parfois songer au Tivoli d'Hadrien. Il y avait des parcs, des bois, des thermes, des bibliothèques, des galeries de tableaux, peut-être des théâtres de famille, des statues en grand nombre. Les femmes s'y livraient à des travaux de couture ou de broderie, et ne dédaignaient pas de faire des vers. Le plus grand souci était de remplir les greniers ou de reconstituer les vignobles. On y demeurait même l'hiver. L'été s'y passait toujours. Quand on était fatigué du séjour dans une villa, on se rendait dans une autre. Un clarissime un peu riche possédait des villas disséminées sous tous les climats. Ausone allait de Loupiac sur la Garonne à Lūcaniacus près de la Dordogne ; il avait à Saintes une propriété qui lui était chère. Nous connaissons de nom quelques-uns de ses autres domaines : celui de Rauranum dans le Poitou, un autre dans le Bazadais. Peut-être les thermes de Marojalus, dont il aimait les loisirs et le

séjour calmant, lui appartenaient. Paulin de Nole, avant sa conversion, vivait près de Langon, dans cet Hébromagus où il semblait un souverain. Pauliacos, notre Pauillac, était une villa superbe. Nous avons souvent parlé de Bourg, qui appartenait peut-être à Paulin.

La pointe extrême du Médoc n'était point dédaignée. Ceux qui aimaient la solitude y séjournaient. Là, dans la villa de Dumnotonus, vivait ce singulier Théon, qui fut un grand ami d'Ausone. C'était une sorte de propriétaire campagnard, peut-être un peu besoigneux, lettré et remuant, poète laborieux, grand chasseur et grand pêcheur devant les dieux, exploitant les paysans de l'endroit et guerroyant contre les voleurs.

Tous ces propriétaires correspondaient entre eux, échangeaient des politesses; quelquefois, ils s'empruntaient de l'argent, et il semble que les espèces sonnantes fussent alors assez rares. Les communications étaient faciles, grâce aux routes et aux rivières qui sillonnaient le pays en tous sens. Les gens de la domesticité servaient de courriers. On prenait encore par les vieilles chaussées du premier siècle, que les voitures parcouraient encore rapidement; mais on préférait s'embarquer, la voie fluviale étant sans doute plus sûre. Il y avait toujours des embarcations de luxe amarrées à proximité des villas, et les campagnes renfermaient, à l'usage du maître et de ses amis, des mulets, des chevaux de selle, des cabriolets ou de véritables carrosses, gros et lourds.

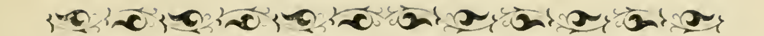
L'humeur d'Ausone aura-t-elle trop déteint sur son œuvre? Je ne sais. Mais il semble que les hommes de son temps ne s'ennuyèrent pas une minute; malgré les ombres qui traversaient parfois son horizon, la haute société de la fin de l'empire vivait sereine, entre de tranquilles labeurs et d'intelligents plaisirs.

Nous ne parlons, il est vrai, que des riches, car eux seuls écrivaient en ce temps-là, et ils ne nous entretiennent que d'eux-mêmes. Que valaient alors la plèbe des *pagi* et celle des villes? Quel sort leur était fait par la noblesse? Nous ne l'apprendrons jamais, et l'ignorance où nous sommes de ses destinées est l'inévitable lacune de l'histoire de la civilisation gallo-romaine au IVe siècle.

Il y avait eu, au temps des invasions, chez les paysans et dans la populace, d'assez violentes séditions. Les empereurs de l'an 300 se sont vantés d'y avoir mis fin. Peut-être trouvait-on encore des foyers latents d'incendie. Le mouvement antipriscillianiste se manifesta à Bordeaux par une émeute de la populace, ce qui suppose pour le moins une plèbe remuante et passionnée. Il y a des brigands dans le Médoc, et le brigandage est souvent la conséquence de la misère des paysans ou de l'oisiveté du bas peuple. Au début du Ve siècle, quand les barbares reviendront, la plèbe urbaine tentera parfois des révolutions. On verra des révoltes d'esclaves, on entendra parler de sédition et de « trahison civile ». Paulin de Pella nous apprend, à propos du siège de Bazas par les Wisigoths, l'exis-

tence d'« une faction servile, mille fois plus dange-» reuse que les barbares », et il ajoute que quelques jeunes gens de condition libre s'étaient mêlés aux esclaves et « armés pour égorger la noblesse ». Il n'est pas exagéré de croire que, dès la fin du IVe siècle, couvait chez les classes misérables du Sud-Ouest la haine de la toute-puissante aristocratie.





VI

TOUTE-PUISSANCE DE L'ARISTOCRATIE

C'est en effet, cette toute-puissance qui est la caractéristique la plus nette de l'état social. Ces grands propriétaires fonciers avaient alors le monopole de toutes les richesses et de toutes les grandeurs. Ils représentaient les souvenirs, la gloire et le prestige de Rome. C'est en eux que se concentraient les forces vives de l'empire, la force des armes exceptée : noblesse, puissance, autorité morale, éclat littéraire, gaieté et confiance, ils avaient encore tout pour eux. Si le monde romain valait quelque chose, c'était grâce à eux. Il demandait aux barbares ses soldats et ses généraux, mais c'était l'aristocratie qui lui fournissait ses magistrats et ses fonctionnaires. Avant l'âge de trente ans, Paulin aura été consul, gouverneur de province; il est vrai que par sa naissance il appartient à la noblesse. Ausone ne parviendra à de hautes fonctions qu'après avoir atteint la soixantième année et mérité les titres et les richesses qui donnent accès dans la grande aristocratie. Mais aussi ses descendants s'élèveront beaucoup plus vite : son fils, son

gendre furent préfets de très bonne heure. Ce que cette famille a exercé de charges supérieures est incroyable. Dans l'espace de quelques années, elle a eu une demi-douzaine de préfets du prétoire.

De ses richesses, nous avons déjà parlé. Le noyau de cette fortune, qui devait devenir colossale, a été, si nous en croyons Ausone, des plus modestes : c'est ce petit domaine que son père et son grand-père avaient possédé sur les bords de la Garonne, *herediolum, villula, parvum herediolum,* répète-t-il avec une véritable complaisance. On songe vraiment aux deux arpents que possédaient les compagnons de Romulus et qui formaient le domaine patricien de la Rome primitive. Détrompons-nous. Il faut se placer au point de vue de l'aristocratie, qui n'y regardait pas à quelques arpents près. La modestie d'Ausone nous en apprend plus que bien des textes sur les idées de ce temps en fait de richesses foncières. Ce « minuscule héritage » renfermait 50 arpents de pré, 100 arpents de vignes, 700 arpents de bois, 200 arpents de terres labourables : au total 1,050 arpents. Il était assez grand pour contenir des provisions pour deux ans. Nous voilà bien loin de l'enclos familial auquel nous pensions d'abord. Que devait être l'étendue des domaines de la famille d'Ausone vers l'an 400, au moment culminant de ses destinées, lorsqu'elle possédait des biens immenses dans le Sud-Ouest, d'autres à Marseille, et jusque dans les provinces grecques de l'Épire ?

Par suite des alliances qu'elle contractait par tout

l'empire, les domaines de l'aristocratie étaient aussi disséminés que vastes. Le centre de la puissance de Paulin de Nole était, sur les bords de la Garonne, Hébromagus près de Langon. On disait *regna Paulini*. Son mariage en fit un des grands propriétaires de l'Espagne. Ces clarissimes du IVe siècle font songer aux grandes familles de l'Italie moderne, aux Torlonia, aux Borghesi, aux Pallavicini, nobles de race ou de fortune, dont les richesses sont faites de villas éparses par toute l'Italie, de palais, de banques et de galeries de tableaux.

Mais ce qui nous fait aimer cette aristocratie, ce qui nous la fait préférer à la noblesse italienne d'aujourd'hui, c'est le lustre incomparable de haute culture intellectuelle et de goût artistique dont elle s'est plu à se parer. Elle voulut briller plus par l'esprit que par l'or; l'apanage de l'instruction fut à ses yeux son bien le plus précieux. Imitant les nobles des derniers temps de la république, comme les Scipion, les Sylla ou les César, elle vit dans l'amour des lettres un signe de noblesse. On sait de quel universel renom jouissait l'école de Bordeaux au IVe siècle. C'était la plus prospère de la Gaule; ses maîtres, les Minervius, les Patera, étaient demandés même à Rome et à Constantinople; elle fournissait des précepteurs à la famille impériale. Deux mille sénateurs y suivirent les cours de Minervius. L'Aquitaine se trouva, aux derniers jours de l'empire, le refuge suprême des lettres latines et grecques, — comme elle était « la moelle de la Gaule », l'asile du bien-être et de la gaieté. Cette étonnante prospérité

de l'école de Bordeaux est due, je crois, à la puissance de l'aristocratie et au goût de ses membres pour les travaux de l'esprit. Les fils des consuls, des préfets étaient mis à l'école ou livrés à des maîtres de fort bonne heure, presque surmenés. Écoutons encore Paulin de Pella. S'il s'amusa trop dans sa jeunesse, ce fut peut-être pour avoir trop travaillé :

« La durée de mon premier lustre est à peine » écoulée qu'on me force d'apprendre la doctrine de » Socrate, les récits guerriers d'Homère, et de m'ins- » truire par la lecture des voyages d'Ulysse. Bientôt » aussi on m'ordonne de passer aux livres de Virgile. » Appliqué à l'étude des lettres, j'aimais volontiers » déjà à voir, à sentir, à opérer en moi, au gré de » mes vœux, quelques progrès dans le travail qui » m'était imposé, sous les efforts combinés de mon » maître de latin et de mon maître de grec. »

C'était comme une nécessité sociale pour les nobles de savoir bien écrire en grec ou en latin. Ils font des vers, comme les nobles de la monarchie française faisaient des armes. C'était une manière de tenir son rang. Théon le Médoquin, ce gentilhomme campagnard dont nous avons parlé, en faisait de détestables sans doute, mais enfin il en faisait. Les lettres qu'on s'écrivait étaient arrangées, travaillées à la manière de celles de Pline. Ces hommes étaient tous des stylistes fort adroits, un peu ridicules. Il serait assez difficile de trouver alors, dans la Gaule du Sud-Ouest, des poètes parasites, des écrivains gagés. Tout ce que le IVe siècle a laissé ici de bon en fait de prose ou de poésie est un produit de l'aristocratie.

Aucune noblesse au monde n'a été plus civile et plus civilisée. On lui a interdit ou elle évite le métier des armes; elle donne aux lettres les loisirs qu'on lui a faits. Il paraît bien, à voir le zèle que ces grands seigneurs déploient pour maintenir leur supériorité intellectuelle et conserver le culte des lettres grecques et latines, qu'ils considéraient cela comme un devoir de Romain, comme une obligation patriotique.





VII

PATRIOTISME

Patriotes, ils l'étaient en effet du fond de l'âme, et jamais, je pense, le nom de Rome n'a été plus glorifié, plus aimé, plus vénéré, et par raison et par sentiment. Il semble qu'on s'attachait d'autant plus à la patrie romaine qu'elle s'affaiblissait davantage. L'amour qu'inspire une mère se ravive, et devient plus exquis et plus pénétrant quand arrivent les dernières années et qu'on pressent déjà, sans y croire, l'irrémédiable séparation.

Ce qui frappe surtout dans le patriotisme de cette génération, c'est qu'il est tout à la fois municipal et romain, c'est qu'il concilie admirablement le culte de la grande capitale et l'affection de la petite ville, l'amour pour la Ville Éternelle qui a courbé le genre humain sous un même joug en lui donnant un centre et un foyer, et la tendre piété pour les murailles du sol natal.

Peut-être même, au moins en Gaule, le IVe siècle a-t-il vu un réveil du patriotisme municipal. Je ne sais s'il se manifestait encore, comme dans les deux premiers siècles, par des dons d'argent, des

fondations pieuses, des constructions de monuments. La chose était fréquente autrefois, et Bordeaux dut à des générosités de concitoyens son aqueduc, ses portiques et ses thermes. Ausone a-t-il imité les ancêtres et s'est-il inspiré de Pline le Jeune, léguant à sa ville natale plus d'un million de sesterces pour fonder des bibliothèques, élever des thermes, nourrir des enfants pauvres ? La chose n'est pas invraisemblable, quoique nous ne puissions rien affirmer. En tout cas, aucun poète romain n'a parlé de sa ville natale avec un abandon plus touchant. Il n'y a pas, à vrai dire, de poète plus municipal qu'Ausone. Il a chanté Bordeaux dans une pièce émue, qui, aujourd'hui encore, est célèbre dans sa patrie. Je ne sais pas si, dans toute la littérature romaine, on trouverait un autre morceau si franchement local et provincial, aussi uniquement inspiré, comme avaient dit les anciens, par « le Génie du Lieu ». Et que de fois Ausone rappelle encore sa tendresse pour le pays natal, pour ce coin joyeux de l'Aquitaine, qui sera le « nid de sa vieillesse » !

Sans doute on parle volontiers, aujourd'hui encore, de la décadence de l'esprit municipal dans l'empire, et on se représente les cités désertées par tous ceux qui avaient un devoir à y remplir, un rang à y tenir, les sénats abandonnés par leurs membres, les curiales fuyant les misères attachées à leurs titres. Il faudra peut-être encore reviser le procès qu'on a fait à ce régime municipal. A Bordeaux du moins on ne trouve rien de pareil. Si les sénateurs de son pays avaient été si malheureux, si accablés, Ausone

aurait évité sans doute de nous parler si souvent et en termes si pompeux de la curie bordelaise. Tout ce qu'il nous en dit fait supposer qu'elle était nombreuse et formée de gens riches et considérés. Il en était lui-même et y fut consul, c'est-à-dire, sans doute, duumvir ou défenseur. Son père en fit également partie; il est vrai qu'en sa qualité de médecin il était exempt de toutes les charges qui incombaient d'ordinaire aux décurions municipaux. Peut-être Ausone, comme professeur, a-t-il joui également de cette exemption, ainsi que tous ceux de ses collègues de l'école qui avaient place dans l'assemblée. La législation du IVe siècle donnait le droit aux médecins et aux professeurs, à tous ceux qui exerçaient une profession libérale, d'entrer dans le sénat sans partager les lourdes responsabilités des membres ordinaires. Cela nous montre au moins que les curies étaient formées d'une façon fort intelligente, et que l'accès n'en était pas seulement réservé, comme autrefois, à la richesse et à la naissance. Il est certain que l'assemblée municipale de Bordeaux, au IVe siècle, était quelque chose de fort imposant et de très considéré. Ausone regarde comme un honneur d'en faire partie. Elle était célèbre dans l'empire, grâce à la noblesse et au renom de ses membres : *procerum senatus*, dit par deux fois le poète. Il y avait peut-être encore dans ce sénat des luttes et des rivalités. On n'en dédaignait pas la préséance, si nous en jugeons par un passage assez énigmatique : « Tu étais, » dit-il à son beau-frère Maximus, « tu étais le premier de la curie de Bor-

» deaux; elle avait vigueur sous toi. Toi mort, elle » tombe aux mains d'un Valentinus. »

Ce sénat nommait lui-même les maîtres de l'école. Assurément, l'État n'aurait pas confié ce droit à des corps déchus et méprisés. Rien à Bordeaux ne rappelle en ce moment les curies appauvries de certaines villes d'Orient. Il y avait encore l'intelligence du patriotisme, du moins si nous écoutons Ausone : « Toi, célèbre par tes vins, tes fleuves, tes » grands hommes, les mœurs et l'esprit de tes citoyens, » la noblesse de ton sénat, je ne t'ai pas chantée la » première !... Bordeaux est ma patrie, bien que » Rome passe au-dessus de toutes les patries. C'est » de l'amour que j'ai pour Bordeaux, du culte que » m'inspire Rome. Ici je suis citoyen; j'ai été consul » dans les deux. Ici est mon berceau, là-bas ma » chaise curule. »

Comme on le voit, le patriotisme municipal se conciliait fort bien avec le patriotisme romain chez Ausone et les hommes de sa génération. C'est la note dominante dans les écrits de ce temps. Le recueil des « Villes célèbres » d'Ausone commence par Rome et finit par Bordeaux, et son vers fameux : *Diligo Burdigalam, Romam colo,* est comme la formule du patriotisme gallo-romain. Depuis que Rome n'est plus la seule capitale de l'empire, la vie politique est devenue plus intense dans les provinces et dans les villes.

A vrai dire, il n'y a plus maintenant dans le monde un centre unique de civilisation romaine. Chaque province a d'ardents foyers de culture

latine, où le travail intellectuel est au moins aussi actif qu'à Rome même. On se figure l'État romain aboutissant à l'excès de la centralisation politique. C'est possible. Mais il a aussi fini par la décentralisation morale et littéraire la plus complète. On doit ajouter la plus heureuse, car c'est grâce à cela que la civilisation romaine a pu continuer à pénétrer les âmes bien après la chute de l'empire, et que l'influence morale de Rome agit longtemps encore après la fin de son action politique.

Mais cela n'a en rien diminué le prestige ni affaibli l'auréole de la Ville Éternelle. On dirait même que sa puissance morale, sa sainteté se sont accrues de tout ce qu'a perdu son autorité politique. On la voit de plus loin, comme dans un mirage historique. Aux yeux des provinciaux, sa figure s'est ennoblie et éclairée : elle devient une sorte de divinité, une idole mystique et vénérée. On ne sacrifie plus à la déesse Rome, comme au temps de Drusus et de Sévère ; mais jamais la religion de Rome n'a eu plus d'adorateurs, et plus sincères, et n'a plus profondément troublé les âmes.

C'est qu'en effet, — même en l'an 400, même à la veille de l'arrivée des Barbares, — la génération qu'Ausone a vue grandir conserve une inaltérable confiance dans la solidité de l'édifice impérial. Elle ne veut pas voir qu'il commence à chanceler, avec la misère qui s'étend dans les campagnes, avec l'abandon de l'État par quelques-uns de ses meilleurs serviteurs. On a continué à croire jusqu'à la dernière heure que le monde latin était protégé par la main

de la Divinité. Au moment précis de l'effondrement, on célébrait sa majesté avec la même sincérité d'enthousiasme. « La première entre les villes, » dit Ausone, « est Rome, la ville dorée et le séjour des dieux. » Il y a plus. Les hommes de ce temps se sont clairement rendu compte des bienfaits que Rome avait donnés au monde. Jamais, depuis cinq siècles, on n'avait eu mieux la conscience de l'admirable unité qui avait été son œuvre, on n'avait trouvé des expressions plus nettes et plus fortes pour louer cette grande patrie créée au-dessus des cités primitives. Le vers célèbre :

Fecisti patriam diversis gentibus unam,

« De nations diverses tu n'as fait qu'une patrie, » et qui semble avoir été pensé par un contemporain d'Auguste ou de Marc-Aurèle, a été écrit vers 418 par un homme qui voyait les Wisigoths s'établir dans l'empire et commencer le morcellement, par l'aquitain Rutilius Namatianus. Il importe d'ailleurs de citer tout au long sa célèbre poésie, le plus glorieux chant de triomphe qu'un provincial ait jamais entonné en l'honneur de Rome, singulièrement plus vrai et plus franc que les poésies commandées par Auguste ou les apothéoses intéressées des Géorgiques :

« Écoute, reine superbe du monde, Rome, mise au » rang des déesses ; écoute, mère des hommes, nous » sommes près du ciel quand nous sommes dans tes » temples. Tes bienfaits vont aussi loin que les » rayons du soleil. Tu embrasses le monde de tes

» triomphes, tu es la déesse par excellence, et sous » ton joug pacifique les nations vivent dans la liberté. » Jamais les astres n'ont eu un empire aussi beau. » Ta domination est une fédération des hommes, et » offrant aux vaincus le partage de tes droits, tu as » fait de la terre une seule ville. »

Il y a là, chez un Aquitain de la dernière génération romaine, un cri d'admiration d'une poignante sincérité. Les barbares sont près de lui, il semble ne point les voir. Tous ces hommes aiment tellement Rome qu'ils ne la sentent point mourir.

Ce grand corps est rongé par la misère, ruiné par les défections. L'ample cité de Bordeaux n'est plus qu'une forteresse. La campagne est exposée à la famine ou aux brigands. Les meilleurs et les plus riches désertent la fortune de Rome pour suivre celle du Christ. Cependant les fidèles de l'empire, Ausone, ses amis et ses enfants ne s'émeuvent pas. Ils vivent joyeux et confiants, et, au moment même où l'horizon se ferme, ils regardent encore dans l'avenir avec une juvénile fierté.

Ainsi, les indices d'un monde nouveau se montrent de toutes parts. Les villes, jadis ouvertes, sont autant de forteresses; les villas, de châteaux forts. On craint la disette. La vie religieuse devient plus intense. L'Église absorbe peu à peu les forces vives de la nation. La grande puissance, à côté d'elle, est l'aristocratie foncière, toute civile encore, intelligente et lettrée, bien différente de la noblesse militaire qui naîtra d'elle; mais il y a déjà des rem-

parts sur ses domaines. L'amour du foyer a grandi en face du culte de Rome, qui se perd dans un lointain religieux. Voilà le moyen âge qui est né.

Toutefois, les riches et les poètes se croient toujours, dans leur pieux entêtement, aux temps de la grande paix romaine, avec leurs écoles remplies d'élèves, leur passion pour l'hellénisme, leur éclatante vie de grands seigneurs, leurs rêves à la Fronton, leur enthousiasme délirant pour l'unité impériale. A l'autre bout de l'histoire de l'empire, les vers virgiliens sur la beauté de la chose romaine ont un écho vibrant chez les poètes aquitains. Quant aux barbares qui vont revenir et s'établir pour toujours, on n'y pense pas, on n'en parle pas. Dans ce coin de la Gaule latine, le crépuscule du monde romain était plein de calme et d'espérance, comme le fut l'aurore où les bergers de Mantoue chantaient leurs premiers loisirs.





TABLE DES MATIÈRES

Première Partie. — La Vie d'Ausone.

Deuxième Partie. — L'École de Bordeaux.

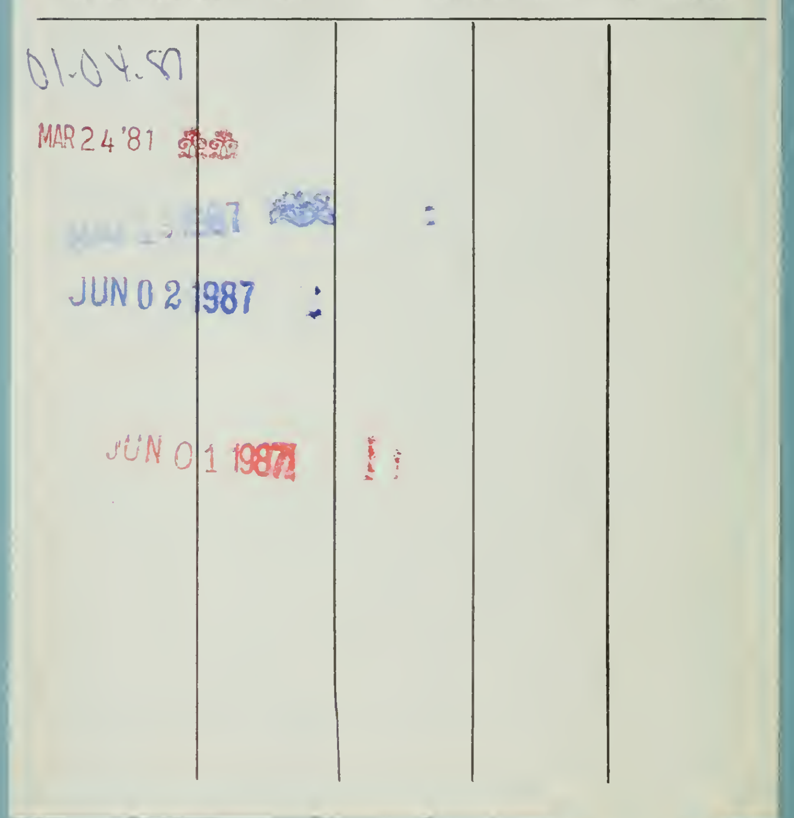
Troisième Partie. — Les derniers Jours de Bordeaux romain.



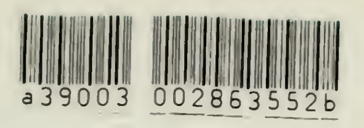
ACHEVÉ D'IMPRIMER

PAR G. GOUNOUILHOU, A BORDEAUX

LE XXV MAI M.DCCC.XCIII



La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance
Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq sous, plus un sou pour chaque jour de retard.
The Library
University of Ottawa
Date due
For failure to return a book on or before the last date stamped below there will be a fine of five cents, and an extra charge of one cent for each additional day.
MAR 24 '81
JUN 02 1987
JUN 01 1987


a39003 002863552b

